

OPINIONS SINCÈRES

—11—

LA VIE INTELLECTUELLE DES ROUMAINS
EN 1899

PAR

N. IORGA

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

Articles publiés dans l'INDÉPENDANCE ROUMAINE



BUCAREST

IMPRIMERIE DE «L'INDÉPENDANCE ROUMAINE»

1899

OPINIONS SINCÈRES

—||—

LA VIE INTELLECTUELLE DES ROUMAINS
EN 1899

PAR

N. IORGA

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE BUCAREST
MEMBRE CORRESPONDANT DE L'ACADÉMIE ROUMAINE

Articles publiés dans l'INDÉPENDANCE ROUMAINE



BUCAREST

IMPRIMERIE DE «L'INDÉPENDANCE ROUMAINE»

1899

A Messieurs X & C^{ie}

penseurs, savants et journalistes roumains

Mes intelligents et courtois adversaires dont la
polémique désintéressée

forme

les pièces justificatives de cette étude,

Hommage reconnaissant.





AUTOR *N. Jorga*

VOL *La vie intellectuelle des Roumains*

N^o *890* ANUL *1899*

La vie intellectuelle des Roumains



On s'intéresse à tout dans mon pays, sauf aux choses qui le concernent le plus directement. Je trouve journellement dans la gazette roumaine que je lis (j'avoue en lire une), l'indication des événements littéraires de l'étranger: des drames qui se jouent en Norvège, des savants qui meurent au Kamtchatka, des inventeurs qui réussissent au Groenland, le bulletin complet des librairies de mauvais ouvrages d'imagination, de Paris. Quoique j'eusse fait aussi quelques études, il y a dans cette kyrielle du monsieur qui est le rédacteur littéraire (s'il vous plaît) de mon journal, il y a des noms que je lis pour la première fois, des célébrités qu'on me révèle.

Parlez à un Roumain qui a fait des voyages, qui a lu, qui fait partie de ce qu'on appelle «le monde cultivé». Il connaît parfaitement la France, ou Paris au moins, il a vu toutes les villes d'eaux de l'Europe, il a fait le voyage obligatoire aux fjords; peut-être même, par un excès de snobisme, s'est-il risqué à s'ennuyer en Italie, en y allant voir des choses qui ne le touchent guère, mais qu'il est bien de connaître. Il est assez bien orienté dans la littérature française, un peu même dans la littérature européenne traduite en français: il lit des romans, des vers, surtout des journaux (par respect pour son facteur postal, il a toujours la prudence de s'abonner à un journal étranger écrit en français ou en allemand).

En fait de politique, il ne discute pas mal sur l'affaire Dreyfus, sur l'alliance franro-russe et son avenir, sur la politique des Italiens en Abyssinie, sur les conflits du Transvaal: il a certaines idées sérieuses sur la force, les intérêts, l'idéal politique et les ambitions des différentes puissances de l'Europe centrale et occidentale. Un tel homme, si élégant, si versé en matière de voyages, de livres, de journaux, fait une bonne

impression: c'est sans doute un homme civilisé.

Ajoutons que nous sommes en wagon et que dans un coin de ce wagon se trouve un personnage mis très simplement, sans élégance aucune, un primitif qui ne se mêle pas à la conversation, qui ne parle qu'un peu allemand ou de mauvais roumain, un rude et taciturne Bulgare. Tout le monde préférera mon compatriote. Eh bien, je suis convaincu qu'on aurait tort de le faire; et voici pourquoi:

Ce que le Bulgare connaît le mieux c'est son pays, et son propre pays est ce que le Roumain connaît le moins. La Roumanie est un beau pays, où on trouve réunis les charmes de la steppe valaque, la beauté sauvage des montagnes, qu'on n'a pas encore explorées, *industrialisées*, toute une Suisse primitive qui ne le cède pas à l'autre. On y a la mer, la capricieuse mer Noire, avec toute sa beauté changeante; il y a des villes d'eaux, de coquets nids de montagne, tout comme à l'étranger. Mais ce serait déchoir que d'y aller. Vaut-il la peine d'admirer des choses qu'on peut voir sans se faire délivrer un passeport! Non, sans doute.

Mais on ne peut pas aimer ce qu'on ne connaît pas. Mon compatriote sera le premier à le reconnaître: il n'aime pas son pays, et il s'en vante. Quatre-vingt-dix sur cent au moins le feront, je l'assure.

Ensuite, le naïf Bulgare ignore peut-être que c'est que Ibsen et Nietsche et tous les écrivains à la mode; perdu dans son pauvre pays, qui commence à peine sa civilisation, qui avance d'un pas lent, mais sûr, dans la voie où l'ont précédé ses voisins, mon Bulgare ne se sent pas le cœur endolori de rêves et l'âme vide d'idéal; il réserve toute cette civilisation avancée et compliquée aux générations qui viendront après lui. Mais s'il y a dans une des villes encore orientales de sa patrie un fils du pays qui donne à sa langue une forme littéraire quelconque, s'il existe un savant qui emploie ses veilles à étudier le pays, son passé, sa langue, notre Bulgare lira en première ligne ce qu'écrivent ces hommes-là. Il se peut bien que les vers du poète soient rudes et que les travaux de l'historien ne révèlent pas un passé bien glorieux, mais qu'est-ce que cela importe à notre homme? C'est de ses pères, c'est de sa patrie, c'est de sa langue, c'est de lui qu'il s'agit!

Allez dire cela à mon compatriote. Il y a en Roumanie des institutions de culture plus anciennes que dans les pays d'outre-Danube, une langue dont les monuments littéraires commencent au seizième siècle, une continuité parfaite de tradition littéraire; la Roumanie actuelle et les pays de langue roumaine ont produit des écrivains et des savants qui trouveraient facilement leur place dans toute autre littérature. Risquez de le dire aux Roumains eux-mêmes: on rira de votre naïveté.

Peut-il y avoir quelque chose de bon, écrit dans leur langue? Peut-on croire, en restant sérieux, au talent, aux mérites d'un écrivain du pays, d'un *natif*? Peut-on se déshonorer en lisant ses œuvres et en lui accordant l'admiration et l'estime auxquels il a le droit de prétendre? Mais cet homme-là on peut le rencontrer dans la rue, et ses livres ne passent pas par la douane. L'étranger, fût-il le plus insignement ridicule des célébrités d'outre-frontière, lui sera préféré; cet étranger on le fera venir, on s'extasiera devant ses rares mérites, on consacra le sol qu'il aura foulé aux pieds. Des faits sont là pour le prouver et on sait bien quels rasta-

quouères notoires ont joui de tous les honneurs imaginables de la part de cette haute aristocratie de l'esprit et de la naissance, de cette ploutocratie méprisante, cueillie dans tout l'Orient, qui n'ouvriraient pas avec des pincettes un livre écrit en roumain.

Le Roumain, qui s'intéresse vivement à l'affaire Dreyfus et qui la connaît comme un Français, le spécialiste en politique africaine, l'homme qui poursuit avec intérêt ce qui se passe aux antipodes, n'a pas la moindre idée de ce que signifie son pays, des origines de son état présent, du développement historique qui s'est accompli sur cette terre, des fondements de sa puissance, des dangers qui le menacent.

S'il connaît l'Indo-Chine, il ne s'est jamais occupé de nos voisins les plus proches, de ceux qui influent le plus sur la vie de notre Etat. Qu'est-ce que la Russie actuelle? Que pourrions-nous en attendre? De quelle manière doivent nous impressionner les événements qui se passent outre-Danube, les grands changements qui s'y accomplissent? Comment devons-nous les accepter? Il n'en a pas la moindre idée et on lui rendrait un médiocre service en lui faisant connaître ces choses.

Il y a des Roumains à toutes nos frontières: notre vie intellectuelle et la leur ne diffèrent pas, et nous désirons, comme ils le désirent, vivre ensemble la même vie politique.

Les habitants du royaume, qui affluaient jadis aux meetings en plein air, qui se passionnent encore pour le discours des très illustres avocats qui soulèvent la question nationale, chaque fois qu'elle peut bien leur rapporter quelque chose, ces Roumains de Roumanie ne se soucient pas le moins du monde de savoir avec tant soit peu de précision la manière dont vivent et pensent leurs frères d'outre-monts, leurs conationaux, à demi-oubliés, de cette Bessarabie dont la perte devrait être pour nous une plaie toujours saignante, les Roumains d'un sang si pur qui habitent le sol sacré de la Bukovine, berceau et sépulture des anciens et glorieux voévodes!

On s'attendrait, tant l'intérêt de ces questions est considérable, on s'attendrait à trouver toute une littérature qui leur soit consacrée. Naïf qui la cherchera. Il trouvera, après ses longues recherches, quelques bons livres que personne ne lit, pas même le nationaliste le plus ardent, des discours

politiques absolument vides et... les patriotiques coupures pratiquées dans les journaux de Transylvanie par les émérites tailleurs de papier imprimé qui «rédigent» les feuilles de Bucarest.

Une pareille conduite de la part des classes éclairées de n'importe quel peuple serait considérée comme un crime. C'en est un plus grave pour un peuple tel que le nôtre, divisé par tant de frontières, entouré par des voisins qui ne cachent guère les mauvaises intentions dont ils sont animés envers nous. Il faut qu'un peuple de cinq millions ait une conscience nationale bien vivace, il faut que cette hyperesthésie du sens patriotique soit bien prononcée, pour qu'il ose regarder avec quelque confiance l'avenir. Et quand ce peuple n'est qu'une partie d'une nation dont une autre partie, presque égale, se trouve encore sous le joug étranger, il faut que la civilisation nationale développée dans le noyau indépendant soit bien distincte, bien lumineuse et forte pour que, servant de signe de ralliement, elle remplace les liens politiques, conserve l'unité nationale et empêche les éléments plus timides de céder aux tentations et aux menaces et de se dénationaliser.

J'ai dit que le mépris que les Roumains de Roumanie ont pour leur pays, en général, et pour la vie intellectuelle de leur patrie, en particulier, est un crime; j'ajoute: un de ces grands crimes qui entraînent parfois la disparition d'un peuple. Dans ce qui suivra, en donnant une idée de cette vie intellectuelle à mes compatriotes, qui l'ignorent à l'égal des étrangers, j'essaierai de fixer des responsabilités et de proposer des remèdes. Le sentiment qui me fait écrire ceci n'est pas celui de vulgaires rancunes, mais bien celui d'un haut devoir à remplir. En le remplissant, je ne ménagerai donc aucune espèce de susceptibilité. Je dirai les choses telles qu'elles sont, et je m'honorerai toujours des inimitiés que j'aurai suscitées en disant la vérité.

I. LES INSTITUTIONS

Il y a quelques dizaines d'années, l'Etat roumain a établi plusieurs institutions, dont on se promettait beaucoup. Des universités furent fondées à Iassi et à Bucarest, un musée d'antiquités, des archives de l'Etat furent créés; enfin,

l'Académie roumaine prit naissance, à la même époque et grâce au même courant.

Les noms, les cadres existaient; il fallait que la chose vînt ensuite. Sur ce point, les espérances furent déçues. On ne tarda pas à voir qu'on avait un musée qui n'en était pas un, puisqu'un musée suppose un ordre, un arrangement scientifique; que les archives de l'Etat continuaient à être une espèce de dépôt où on débarquait tant bien que mal, pour les laisser moisir, les vieux papiers qui encombraient l'Etat; que les universités ne produisaient pas de savants et à peine des professeurs dignes de ce nom; que l'Académie roumaine ne représentait pas avec l'éclat nécessaire la vie intellectuelle de tous les Roumains et que sa direction se sentait à peine dans le mouvement intellectuel de ce peuple.

Alors, on s'est soulevé contre la passion des formes vides de sens, contre l'enfantillage qu'il y a à croire posséder des réalités en empruntant des noms. Une renonciation modeste, une attente pleine de patience auraient mieux valu, disait-on, que de se couvrir d'un inévitable ridicule, en prétendant avoir ce qu'on

ne pouvait pas encore avoir. On avait brusqué les choses, on avait dépassé de beaucoup les bornes d'un développement normal, en improvisant des choses qu'on n'improvise jamais impunément.

Tout cela était très bien pensé et très bien dit. A Sofia, par exemple, il y a quelques savants sérieux et bon nombre de personnes qui seraient flattées de passer comme savantes: l'Etat bulgare n'a pas pourtant eu l'idée burlesque de les enfermer ensemble dans un édifice, qu'on aurait affublé ensuite du nom d'Académie. Il y a là-bas, comme chez nous, des personnes qui accepteraient avec plaisir les honneurs et les profits d'une charge universitaire, mais l'Etat a la prudence de nommer encore «école d'études supérieures», tout simplement, le noyau d'université établi dans la capitale. En faisant ainsi, nos voisins ont donné un témoignage de prudence que nous n'avons pas eu le courage de donner, pour notre part, au commencement de notre vie intellectuelle.

Mais il y a des réserves à faire à cette condamnation, trop absolue à mon sens. D'abord, il faut se représenter l'état d'esprit des idéalistes fervents qui

ont posé les fondements de la Roumanie. Dans leur infini orgueil patriotique, dans leur confiance naïve et touchante, cette génération se faisait nombre d'illusions que nous ne pouvons plus nous faire malheureusement aujourd'hui. Ces romantiques de 1848, ces escaleurs de nuages, ces bons et doux rêveurs croyaient leur peuple mûr pour n'importe quelle innovation. Un d'eux avait pris pour maxime: «*Vouloir c'est pouvoir*», ce qui n'est nullement vrai dans la plupart des cas. On peut bien vouloir devancer le temps sans y jamais arriver. Mais celui qui se trompe par un motif tel que le leur n'est jamais un bien grand coupable.

Ensuite, un cadre vide inspire nécessairement la tentation d'y encadrer quelque chose. L'existence de ces cadres a amené des efforts qu'on n'aurait peut-être pas faits autrement. En constatant que les institutions créées ne répondaient pas à leur but, aux intentions de ceux qui les avaient créées, on ne s'est pas borné à protester seulement. En riant de ce qu'étaient ces produits d'imitation, on cherchait en même temps à les rendre plus sérieux, plus réels. Une œuvre de réformation a été entreprise avec un

certains succès, dans quelques-unes de ces institutions. On essaie quelque chose de semblable pour les autres et, voilà, ces articles mêmes font partie de ces efforts.

Cela dit, examinons ce que sont aujourd'hui ces institutions, telles qu'on a essayé de les réformer, et les autres; voyons ce qu'elles sont, ce qu'elles doivent être et les moyens par lesquels elles peuvent l'être.

1. L'Académie Roumaine

Il y a une trentaine d'années, un homme d'une personnalité bien vivace, bien envahissante, M. V. A. Urechia, eut une de ces idées créatrices qui sont son apanage.

M. Urechia, — à cette époque M. V. Alexandresco à la recherche de son glorieux ancêtre—M. Urechia avait fait des études à Madrid, où le suivit un peu plus tard feu André Vizanti, de regrettable mémoire. Notre compatriote en rapporta quelques connaissances, que pour ma part je n'ai jamais crues bien solides, et certaines des qualités du peuple espagnol.

Son voyage à Madrid fut pour le jeune

Alexandresco décisif; il se consacra désormais à la mission de fonder des sociétés pour le maigre plaisir d'en être le président perpétuel, d'organiser des festivals pour la noble ambition de voir une fois de plus son nom imprimé sur des affiches et dans des journaux, à élever des statues, sur le piédestal desquelles son nom devait figurer au second rang. Il revint de Madrid tel que nous le voyons depuis une quarantaine d'années, tel qu'il est encore; un enthousiaste sans sincérité et sans conséquence, un amateur de spectacles, de drapeaux, de musiques, de ballons vénitiens, de tapage en un mot; un personnage festif, décoratif et présidentiel, s'il en fût jamais. Cela dit sans lui déplaire.

Ses rares mérites ne tardèrent pas à être reconnus par la partie reconnaissante (c'était sa principale vertu à cette date). Il devint un des écrivains en vogue, et on avait la bonté de trouver bonne la littérature bien mêlée qui sortait de sa plume féconde: vers, nouvelles, romans, drames, histoire, philologie, géographie, etc. En plus, il joua un rôle politique qui faisait prévoir ses futurs succès européens de commis-voyageur du patriotisme. Bref, il entra, pour emplo-

yer sa propre manière de parler, dans le Panthéon national, où il avait sa place marquée.

Nous verrons qu'il organisa l'Athénée Roumain, qui dure encore et lui est revenu enfin. En outre, secrétaire du ministère de l'instruction publique, le créateur du luxueux bulletin de ce ministère pensa à transplanter dans son pays une autre institution qu'il avait vu fonctionner dans ses voyages d'études. Un peuple de cinq millions, qui récolte du bon blé et élève des bestiaux de qualité supérieure *doit* avoir une Académie, et nous l'eûmes.

Il n'oublia pas de se sacrer un des académiciens, excellente mesure et qui ne manquait pas de prudence, car dans ce monde on est bien ingrat. Il fut donc membre de l'Académie Roumaine sans le consentement de ses collègues, consentement qui venait de soi. Ces collègues, triés avec assez de discernement, étaient les principales illustrations littéraires du pays: le vieux Héliade Radulesco, qui finissait très peu sérieusement sa longue et féconde activité, Jean Ghika, un homme, celui-là, et qui n'avait pas fait d'études à Madrid, des latinistes bons connaisseurs de l'antiquité classi-

que et fantaisistes étymologiques de premier ordre: Laurian et Massimu, et d'autres encore.

Comme je n'étudie pas l'organisation administrative de l'Académie, mais bien l'esprit qui y a régné à différentes époques, je laisserai délibérément de côté ces questions administratives. Il suffit de dire qu'il y eut un président, des vice-présidents, plusieurs sections (littéraire, historique et scientifique), composées de membres du pays, de membres étrangers et de membres correspondants. La Transylvanie, la Bucovine, la Bessarabie, la Macédoine fournirent des membres à l'Académie, qui devait rallier et diriger, dans l'intention, dans l'excellente intention du fondateur, tout le mouvement intellectuel des Roumains. Il y eut des séances ordinaires, des séances extraordinaires, des mémoires, des *Annales*, un dictionnaire en préparation et... des jetons de présence. On les payait difficilement dans les premiers temps, mais c'était un devoir impérieux de les payer.

Dès le commencement de son existence, l'Académie ne fut guère reconnaissante envers M. V. A. Urechia. Rompant décidément avec l'Espagne, elle

établit le culte de Rome. Laurian et Massimu, qui en savaient plus que tous les autres membres pris ensemble, s'imposèrent, et ils virent dans l'Académie l'instrument dont ils pouvaient se servir pour réformer la langue, pour la ramener à sa pureté primitive. Roumains pur sang, « descendants de Trajan », nous devons parler le latin. Les deux philologues, dont l'Académie suivait avec reconnaissance la direction patriotique, fabriquèrent avec enthousiasme et patience le jargon. *Le dictionnaire* fut fait pour ce jargon; le roumain véritable fut relégué dans le glossaire. Roumains par notre origine, parlant désormais le latin, il ne nous manquait rien pour ressusciter la Rome antique, rien que ses vertus. C'était, sans doute, le plus difficile.

Ce qu'on a ri du grand dictionnaire ! C'est un chef-d'œuvre unique dans la lexicographie de tous les temps, une invention d'une nouveauté frappante et extraordinaire. Il fut cependant le titre de gloire de ses auteurs et amena nécessairement, dans un avenir plus éloigné, la ruine absolue de l'influence de ces auteurs.

Les junimistes commencèrent le combat pour la culture réelle, pour le triomphe

de la langue populaire, de la langue telle qu'elle est parlée. En dehors du cénacle des révolutionnaires intellectuels, les vainqueurs de demain, d'autres intelligences claires et modérées combattaient pour la bonne cause contre les forgers de jargon latin. Odobesco prêchait d'exemple en écrivant ses belles œuvres d'imagination; Ion Ghica, cette nature si bien équilibrée, combattait de la même manière pour le même but; M. Hasdeu, alors un hétérodoxe et un indépendant, suivait la même direction, ou à peu près. Leur influence remplaça celle qui venait de tomber. La parodie latine cessa.

Ghica fut pendant longtemps la personnalité dirigeante à l'Académie, qui lui doit en partie ce qu'elle est. Il y introduisit un ordre absolu, provoqua des donations qui firent de l'Académie une institution riche et coupa court aux intentions des fantaisistes scientifiques, des amateurs de gloriole et des oiseaux de proie, dont il y avait et il y a encore à l'Académie Roumaine.

Ghica, vieillissant, céda peu à peu son influence à d'autres. Il resta jusqu'à sa mort le président de l'institution qui, appelée à fournir un titre de plus à M.

V. A. Urechia, — membre d'une société indo-chinoise, entre autres, — était devenue, en effet, un foyer d'activité intellectuelle et quelque chose de très respectable, ce qu'il y a de plus rare en Roumanie. Mais la conduite effective de l'Académie passa à celui qui en fonda, développa et développe sans cesse les collections scientifiques, M. D. A. Stourdza.

Dans ce pays, où on ne respecte guère que celui dont on attend un avantage et durant le temps où on reçoit cet avantage, dans cette Roumanie de l'année 1899, où la notion de la déférence due à une longue vie de travail honnête et bienfaisant est ignorée absolument, dans ce rare pays, je lis journellement dans la presse éclairée qui le renseigne et l'instruit ce qui suit:

a). Que l'Académie ne fait rien, qu'elle ne publie rien, qu'elle ne profite à rien;

b) Que cela est dû à l'influence néfaste de M. D. Stourdza, qui en a fait une succursale du club libéral.

c) Que cette influence est combattue par des idéalistes, des défenseurs de la culture nationale, tels que MM. Hasdeu, V. A. Urechia, etc.

Or, de ma vie je n'ai jamais rien lu de plus faux. Si messieurs les jour-

nalistes omniscients de mon pays veulent bien me faire l'honneur de me croire, voici comment les choses se passent à l'Académie roumaine:

a) L'Académie n'est pas oisive, mais elle n'est pas coupable si on ignore ses travaux.

Elle nous a donné jusqu'ici une trentaine de gros volumes in quarto, la collection appelée Hurmusaki, d'après le nom de l'érudit roumain de Bukovine dont l'héritage scientifique en occupe les premiers volumes. Je ne dirai pas que c'est une collection modèle — et M. Slavici, qui la publiait d'abord, en sait quelque chose, comme unique coupable qu'il est; — mais cette collection, dont le plan est grandiose et l'appareil extérieur splendide, a renouvelé notre histoire, en mettant en lumière ses sources étrangères, qui sont ses principales sources. On sait aujourd'hui cent fois plus qu'avant l'année 1876 en fait d'histoire roumaine, et cela à l'aide de la collection susdite.

L'Académie publie les Annales de chaque section, qui contiennent une grande partie de ce qu'on a publié de plus précieux et plus important sur l'histoire et la philologie roumaines pendant les der-

niers trente ans. Que messieurs les journalistes roumains, dont l'assurance de jugement est en rapport inverse de leur savoir, daignent croire ce témoignage d'un obscur historien de leur pays, qui a le double malheur d'être Roumain lui-même et de n'avoir jamais manifesté une opinion politique, de quelque manière que ce fût.

b) Tout ce qu'on peut dire de bien relativement à l'Académie Roumaine est un hommage apporté à un petit nombre de ses membres, qui emploient à son service tout leur savoir, toute leur activité, toute leur influence politique et sociale. Je pense, en disant cela, en première ligne à M. Stourdza et ensuite à M. J. Kalindéro.

L'Académie est riche, et elle ne le doit pas à d'autres. L'Académie est bien administrée, elle ne nourrit pas de parasites, elle n'engraisse pas d'insatiables cumulards, elle ne le doit pas à d'autres; l'Académie s'est fait un titre de gloire en publiant la collection Hurmuzaki et, dernièrement, en confiant à des personnes compétentes le soin de rédiger à brève échéance un dictionnaire raisonnable de notre langue, en continuant, enfin, la précieuse série de ses

Annales; elle ne le doit pas à d'autres.

c) Justement pour cela, il y a une opposition à l'Académie. De quoi se compose cette opposition ?

a) De ceux qui, par un malheureux malentendu, ne distinguent pas toujours le directeur réel de l'Académie roumaine, M. D. Stourdza, de l'homme politique très puissant de ce nom. Combattant contre ce dernier, pour des motifs qui ne m'intéressent pas, ils attaquent le premier et la direction qu'il imprime à l'Académie. Cette opposition malheureuse, mais la seule honorable, est celle des jubimistes et des aurelianistes. Ces sentiments éloignent de l'Académie des intelligences de premier ordre, des caractères d'une haute correction, dont l'imixtion ne pourrait être que très salutaire pour l'Académie. Ces sentiments ont amené M. J. Negruzzi à consacrer dans le cours de la dernière séance générale de l'Académie le talent d'écrivains que son groupe n'a jamais reconnus. «Chicaner Stourdza» allait avant toute autre considération. Conflit très regrettable.

b) De ceux qui préféreraient voir l'argent de l'Académie employé de toute

autre manière. On me comprend et je m'arrête, sans citer des noms qui sont sur toutes les lèvres.

c) Des accapareurs et des vaniteux. Voici ce que je veux dire:

L'Académie est une institution qui doit se renouveler, sous peine de se détacher du mouvement intellectuel, de devenir démodée, de perdre l'influence pour laquelle elle a été créée. Il y a aussi une autre raison à ce renouvellement: il y a parmi les membres actuels, et ils ne sont pas seuls coupables, des personnes qui n'ont jamais écrit, d'autres qui ne peuvent plus écrire et d'autres dont l'activité scientifique est regrettable. Citons pour la première catégorie, un orateur distingué, M. N. Ionesco; parmi les autres, M. Urechia, qui s'obstine à croire, après quarante ans de tapage presque inutile, à la réalité de son talent comme historien et littérateur.

Il faut *tenir au courant* l'Académie, il faut remplir ses publications de travaux d'une valeur supérieure au médiocre. Il faut entreprendre des publications, comme celle des chroniques du pays, dont l'absence est un scandale scientifique.

Il y a des personnes qui ne partagent pas cette manière de voir. Absorbées de travaux, que jamais savant n'a cru pouvoir accomplir d'emblée, elles prennent tout sur elles et ne font rien. Mais elles ont le rare et subtil plaisir d'empêcher les autres de travailler. Aussi les trouve-t-on toujours sur son chemin: refusant, calomniant, intrigant. L'Académie est leur bien; défendu d'y pénétrer et plus défendu encore d'y travailler.

Puisque je pourrais être accusé d'éviter des explications claires, d'insinuer, selon la coutume, sans prononcer des noms, j'en prononce un. Le membre de l'Académie qui pratique ce système d'une manière plus brillante est M. Gr. Tocilescu.

Il est professeur à l'Université, membre de l'Académie, directeur du musée d'antiquités, sénateur et sénateur très actif, rapporteur infatigable et désintéressé au plus haut degré. Il s'occupe d'archéologie et fouille, par des soldats que personne ne conduit, le sol sur tous les points du pays. Il s'occupe d'histoire roumaine et fabrique des manuels de cette histoire. Il est chargé de publier le catalogue du musée qu'il dirige; il doit imprimer pour l'Académie Roumai-

ne un ouvrage couronné dans ce but: «Le paysan roumain», il doit donner une édition des chroniques valaques, il prépare depuis de longues années une autre de la *Chronique* de D. Cantemir; il a pris sur lui, sans être plus slaviste que moi, qui ne le suis guère, le soin de publier les documents slaves de Kronstadt, qu'il prétend avoir découverts. Il est évident qu'on ne peut pas suffire, avec toute la bonne volonté du monde, à tant de charges scientifiques. Aussi M. Tocilescu ne termine-t-il jamais ses publications, n'ouvre-t-il jamais son musée, ne lit-il jamais les livres dont il cherche à tout prix à être élu le rapporteur à l'Académie.

Mais il fait une vingtaine de communications, qu'il a la prudence de ne jamais publier, relativement au livre qu'il ne publiera pas davantage. Ainsi, M. Stenner, archiviste de Kronstadt, lui signale-t-il les documents slaves de cette ville; il s'empresse d'en prendre sur lui l'impression. Un but est déjà rempli, celui d'empêcher les personnes plus scrupuleuses d'entreprendre l'ouvrage. Puis, il découpe le livre en communications: *Découvertes relativement à l'histoire des Roumains au XVe siècle, autres découvertes,*

etc., De cette manière, M. Tocilescu a l'air de travailler énormément.

Mais alors, avec un membre d'une activité qui atteint les limites du fabuleux, l'Académie n'a plus besoin de nouvelles forces. Avec un chercheur si infatigable, la science roumaine ne doit pas en appeler à d'autres qu'à lui. Aussi, s'installant, en Cerbère rébarbatif, à travers le chemin, prend-il sur lui d'écarter les importuns. Qu'on pose votre candidature à une élection de l'Académie, il démontrera en un clin d'œil que vous déshonoreriez cette institution par votre présence. Qu'on présente un travail, quelque soigné qu'il soit, à un prix, fût-il minime, de l'Académie, rapporteur éternel, sachant tout, jugeant tout, il se chargera de montrer à M. Maniu, par exemple, que votre travail est une injure apportée au bon sens et à la science. Je laisse ma propre personne de côté, bien que je lui serai reconnaissant toute ma vie de m'avoir honoré de ses invectives; mais mon collègue Onciul, proposé par M. Stourdza comme membre actif de l'Académie, aurait dû ne jamais quitter Czernowitz, de l'avis de notre homme charitable, et M. I. Bogdan ignore, d'après ce même savant impartial

et amène, les éléments de la philologie slave, à laquelle il a rendu de si grands services.

Passons aux vaniteux. Je veux parler de MM. Urechia et Hasdeu. Ils me pardonneront tous les deux de les mettre ensemble. Il est vrai qu'ils ont eu plusieurs fois l'occasion de se maltraiter sensiblement et que, dans un récent ouvrage, M. Hasdeu a plaisanté sur le compte de son ami, qui aurait découvert les «lunettes d'Attila»; mais, pour le moment, chargés de défendre contre les jeunes envahissants le prestige de la science roumaine et de l'Académie, ils combattent côte à côte pour la bonne cause.

M. Urechia est, sans doute, un des «savants» les plus attaquables qu'on puisse imaginer. Il ne connaît jamais l'état de son sujet, il ne possède aucune des sciences auxiliaires de l'histoire, il ne sait pas le grec, l'allemand et il ne comprend que difficilement le latin. Ce qu'il a écrit n'est guère qu'un fatras, où on ne peut recueillir que, ci et là, quelque nouveau renseignement, toujours sujet à caution. M. Hasdeu, qu'on ne peut pas comparer à son bon ami et allié, est incontestablement une des lu-

mières de la science roumaine. Esprit large, intelligence claire, capable d'analyses fines et de hautes synthèses, savant très cultivé, ayant énormément lu et disposant toujours de tous les fruits de ces lectures, M. Hasdeu a un grand défaut. *Il est un esprit faux*, d'une ingéniosité qu'il faudrait qualifier plus durement. De toutes les solutions imaginables il choisit la plus difficile et il met toutes ses forces à la soutenir. Si une question est simple, il la complique; s'il y a des difficultés, il en accroît l'importance, pour que son œuvre de prestidigitateur apparaisse plus lumineuse. Mais ses moyens de faire illusion sont néanmoins faciles à trouver de la part d'un savant du métier et, avec sa perspicacité, M. Hasdeu n'est pas le dernier à le savoir.

Aussi, pour maintenir leur influence, sont-ils forcés tous les deux à repousser tout contrôle étranger, toute immixtion importune. Pour ma part, certain d'avoir toujours fait œuvre de chercheur honnête, je serais reconnaissant au savant qui, étudiant après moi ce que j'avais étudié, aurait l'occasion de juger la valeur de solidité de ce que j'ai écrit. Pour ceux dont la conscience n'est pas si légère, l'idée d'un pareil contrôle est

torturante, et on devient l'ennemi mortel de cette espèce de savants en travaillant seulement. Que l'Académie vieillisse, que la science roumaine s'arrête; d'autant mieux pour ceux qui ne peuvent que perdre à la discussion et à la lumière. Et, si certains membres de l'Académie, qui n'ont rien à cacher, sont d'un avis contraire, en voici une raison de protester, de tenir des discours indiqués et de faire intervenir la presse compétente des journaux de Bucarest dans cette querelle, en donnant raison à celui qui ne saurait l'avoir.

Tels sont les partis de l'Académie et ses rouages. S'il paraît un bon travail dans les annales, si on publie un volume de Hurmuzaki, si l'avoir de l'institution s'accroît, on saura à qui on doit en être redevable; si, au contraire, la presse crie avec toute sa compétence, si «l'opinion publique». (oh! notre opinion publique!) s'échauffe, si on fait une élection bizarre, si on accorde un prix à quelque ouvrage ridicule, disons une thèse de licence — ce qui arrive très souvent — et si on en rejette un autre sans aucune raison apparente, on saura sur qui retombe la responsabilité.

La solution de ce fâcheux état de

choses? Ceux qui auront lu ce qui précède la donneront d'eux-mêmes.

2. Les Universités

La Roumanie possède deux universités: celle de Bucarest et celle de Iassi. La première est supérieure à l'autre en ce qui concerne le nombre des facultés (il n'y a pas de faculté de théologie à Iassi), le nombre des chaires, la valeur générale des professeurs, la fréquentation scolaire et les travaux scientifiques.

Ces deux universités ont des points de ressemblance: le même esprit y règne parmi les étudiants, la même direction scolaire pédagogique remplace la direction scientifique que ces institutions devraient donner parallèlement à l'autre, sinon en première ligne.

Il y aurait divers moyens d'exposer ce que j'ai l'intention de dire touchant nos universités, qui ne remplissent pas leur haute mission, fait qu'on constate, sans se donner la peine de l'expliquer. Mais, comme je ne connais pas au même degré ce qui se passe dans toutes les facultés, je me bornerai à dire ce que

j'ai observé et ce que j'observe à la faculté des lettres de nos deux universités.

Quant aux autres facultés, mon opinion de profane est que nous pouvons être fiers de notre faculté de médecine, où on trouve dans le corps enseignant des savants, des praticiens très distingués, chez lesquels le savant persiste. Vient ensuite dans mon estime — et je crois que mon appréciation ne s'éloigne pas de la réalité des choses, — la faculté des sciences: à Bucarest surtout, des professeurs éclairés, ayant l'amour du métier, des savants qui sont connus avantageusement même au-delà des frontières du pays, forment des esprits honnêtes et solides, qui se distinguent nettement comme professeurs des personnages incompetents, sinon ridicules, grâce auxquels nous avons réussi à ne rien savoir en fait de sciences, après avoir terminé l'école secondaire. Ces professeurs ne s'entendent pas mal entre eux et ceux des sciences naturelles se réunissent ensemble, avec les meilleurs de leurs élèves, dans une société qui publiera régulièrement des travaux très soignés. La faculté des lettres suivrait comme valeur, et je placerais volontiers au dernier rang l'école de droit; le corps

des professeurs ne compte pas un seul savant vraiment original, connu et apprécié à l'étranger, et les étudiants qui y abondent, les futurs avocats et fonctionnaires judiciaires et administratifs, ne sont pas sans doute les meilleurs dans notre population scolaire. L'organisation de cette école, calquée sur le modèle français, me paraît aussi très défectueuse, plus défectueuse que celle de l'école de droit de Sofia. Ceux qui ont déterminé la nature des cours qu'on y fera n'ont pas eu la notion des études spéciales qui s'imposent pour notre pays. Le droit byzantin, le droit slave, le vieux droit roumain ne figurent pas dans le programme de la faculté de droit. Les futurs avocats et juges sont donc au niveau des lois traduites du français, qu'ils sont chargés d'expliquer et d'appliquer dans un pays dont les classes populaires ont bien quelques coutumes juridiques particulières qu'il n'est pas permis de négliger.

Quant à la faculté de théologie, c'est une espèce de haut séminaire, dont on a bâclé le corps enseignant au hasard.... mieux vaut se taire.

Passons maintenant à la faculté des lettres.

Je commençais en 1888 la faculté des lettres de Iassi et j'y trouvais ce qui suit:

Un professeur de roumain, feu André Vizanti, un professeur à la mode madrilène, ignorant comme le plus ignorant parmi nous, négligeant autant qu'on peut l'être dans le plus obscur des coins de l'Orient: il avait un suppléant et, pendant deux ans je l'ai vu, je crois, deux fois.

M. Aron Densushiano, le suppléait, et on gagnait au change. M. Aron Densushiano et son frère, Nicolas, se ressentent tous les deux du manque complet de préparation scientifique, et ils ne sont pas assez bien doués pour s'en passer. Esprits chauvins influencés profondément par la prétendue école patriotique d'avant 1870, ils se sont formés une manière fautive de concevoir et d'interpréter les choses les plus évidentes. Mais leurs plus ardens détracteurs — et j'assure que ces deux savants ne sont guère accommodants, au contraire! — ne peuvent leur contester une réelle valeur, une certaine sérieux d'esprit qui est chez nous une chose rare. Bref, on tirait du profit de ce cours de littérature roumaine fait par un suppléant.

M. Philippide, un romaniste d'une haute valeur, était alors professeur dans un lycée, et on voyait bien à ses leçons que ce n'était pas pour ce rôle pédagogique qu'il était fait. M. Densushiano, l'unique professeur de philologie et d'histoire littéraire roumaines, était aussi professeur de latin, un professeur qui remplissait très exactement ses devoirs et, enfin, un bon professeur, sans être un savant.

Le traducteur de l'Illiade, M. Caragvani, membre de l'Académie roumaine, nous faisait un cours agréable de langue et de littérature grecques, sans se soucier trop, à ce qu'il m'a paru, si nous en profitions ou non. La plupart choisissaient sans broncher la dernière alternative et j'assure qu'il n'y a pas un pays au monde où on ignore le grec plus complètement, plus franchement et plus scandaleusement que dans le mien.

Le professeur de langues roumaines, Jean Vêrgolici, était le modèle des professeurs exacts et honnêtes. Il ne manquait pas une leçon, fût-il même malade. Son cours, il le débitait bien, mais nous savions tous qu'il n'avait pas une originalité bien marquée. Ce cours contenait seulement des leçons de littérature fran-

çaise et, comme on s'y était habitué, le titre de sa chaire évolua: une liste officielle des chaires de Iassi ne porte qu'une chaire «de langue et littérature françaises». A ce moment donc, on n'enseigne à Iassi ni la littérature ni la langue italiennes, ni celles des autres peuples néo-latins.

Une chaire de philologie et d'histoire littéraire allemandes n'existe à aucune de nos universités. On n'y fait pas non plus de cours de littérature comparée et nos licenciés ne rapportent de l'école aucune connaissance sérieuse et bien ordonnée de l'histoire littéraire de l'Europe. Cette connaissance fait partie des choses dont on croit pouvoir se passer chez nous.

Nos professeurs de philosophie étaient M. Leonardesco, suffisamment connu par ses articles des «Convorbiri literare», et M. Gavanesco, très jeune alors, dont les leçons étaient pleines de chaleur communicative; ce dernier était un des professeurs qui s'occupaient d'une manière plus sérieuse de ses étudiants.

L'histoire était enseignée par MM. Nicolas Ionesco, A. D. Xenopol et P. Rashcan. Le grand orateur était dès lors très fatigué, cassé déjà par l'âge; il ve-

nait rarement et, avec notre esprit plus sobre et positif, formé par quelques bonnes lectures, il ne nous satisfaisait point par les trois leçons par an qu'il faisait et par la manière dont il les faisait. M. A. D. Xenopol faisait un cours dont la forme familière, amusante, plaisait beaucoup; il y avait plaisir à l'entendre et ses leçons étaient très suivies; la valeur scientifique de ces leçons, nous ne l'apprécions guère d'une manière très juste. Enfin, M. Rashcan, alors simple suppléant, était, sans doute, le meilleur professeur que nous pouvions nous imaginer sous le rapport de la forme et, après avoir entendu à l'étranger nombre de professeurs illustres, je me rappelle encore avec plaisir des leçons claires que débitait *ore rotundo*, sans prétentions d'originalité, notre vieux professeur.

L'Université de Iassi n'a pas changé sensiblement depuis ce temps-là; les quelques jeunes gens qui y sont entrés depuis n'ont pas provoqué jusqu'à présent un mouvement appréciable et qu'on puisse étudier avec profit.

En résumant mes souvenirs, l'université où j'ai fait mes premières études supérieures était une université qui, en

tenant compte du pays où elle fonctionnait et des circonstances dans lesquelles elle fonctionnait, pouvait être qualifiée d'assez bonne. D'où vient alors que cette université ne produisait pas un savant, qu'elle ne contribuait au mouvement intellectuel du pays que par les rares publications de quelques-uns parmi ses professeurs ?

La faute en était à la direction générale des études. On était convaincu que l'université devait donner au pays des professeurs secondaires et rien que des professeurs secondaires.

Tout était arrangé dans ce but. Les cours, très généraux, embrassaient, dans un intervalle plus long ou plus court, toute la matière. Ces cours tendaient à nous donner uniquement la connaissance des faits, avec, ci et là, quelque discussion, mais sans jamais nous dire la manière dont on arrive à déterminer ces faits historiques, ces résultats philologiques, manière qui restait pour nous un mystère. Jamais de bibliographie, jamais de leçons pratiques. Il y avait parmi nous des jeunes gens qui avaient oublié l'écriture cyrillique, apprise un moment dans une classe du lycée, la quatrième; ils n'avaient pas été en état de lire un li-

vre imprimé «en vieux caractères» avant 1860, ce qui, on en conviendra, est énorme.

Le professeur de roumain n'eut jamais l'idée de nous montrer un manuscrit, de nous apprendre à en fixer l'âge, de nous en enseigner la lecture. Il ne se donna jamais la peine d'organiser une excursion philologique, au cours de laquelle nous eussions appris la manière dont on étudie sur place un dialecte, un de ces dialectes que les étrangers doivent nous révéler aujourd'hui.

Il ne pensait pas à nous donner une étymologie à déterminer, à nous faire étudier une construction syntactique particulière à notre langue. Un séminaire de philologie roumaine, c'était, à son avis, une institution dont l'université ne pouvait avoir aucun besoin réel, une importation étrangère qu'il se serait bien gardé de risquer.

Pour le latin et le grec, nous ne faisons rien à l'université (quant à l'école normale, nous en parlerons dans un autre chapitre), mais *rien* qu'écouter des cours. Parmi tous mes camarades, dont un certain nombre sont à cette heure professeurs de latin, il n'y en avait qu'un ou deux qui connussent un peu

les langues classiques. J'étais le seul à pouvoir lire à livre ouvert les auteurs, à les pouvoir goûter dans l'original et je ne dois à personne qu'à moi-même des remerciements pour ce privilège.

Cette chose inouïe se passait donc: on apprenait le latin et le grec en écoutant des leçons d'histoire littéraire, en débitant des traductions apprises par cœur. Et on s'étonne quelquefois que des licenciés ayant «bénéficié» de cet enseignement ne peuvent pas profiter des bourses qu'on leur donne pour continuer leurs études à l'étranger, qu'ils se lassent bientôt devant la difficulté insurmontable de suppléer en un clin d'œil à ce qu'on aurait dû leur apprendre pendant des années, qu'ils renoncent à se mettre en ligne avec leurs camarades de l'étranger, à travailler avec eux et comme eux!

Je ne m'occuperai pas trop des cours de philosophie: il suffit de dire que nos deux maîtres ne négligeaient pas leurs efforts pour nous préparer sous le rapport pédagogique. Plus tard, j'ai appris avec plaisir que feu Gruber, un moment suppléant d'une des deux chaires, y avait introduit des habitudes de travail scientifique, avait obtenu du gouver-

nement ce qu'il lui fallait pour se procurer des instruments de laboratoire et qu'il avait mis les bases de l'enseignement pratique de la psychologie physiologique. Je ne sais pas ce qui de la création de Gruber lui a survécu.

Mais passons à l'histoire. J'avoue avoir quitté l'université de Iassi sans connaître les sources de ce que j'avais appris et ignorant absolument les sources de l'histoire de mon pays. Je ne me rendais nullement compte de l'Etat des recherches concernant l'histoire des Roumains, de la solidité des résultats obtenus, de l'avenir qui s'ouvrait pour les savants, de la direction où ils devaient chercher. Je dirai pour les profanes qu'il n'existe pas une histoire dont la reconstruction soit plus impérieusement réclamée que l'histoire de mon peuple. Il est incroyable avec quelle négligence on a recueilli les informations, avec quelle légèreté on les a mises en œuvre: je démontrerai dans la suite que M. Hasdeu invente, que M. Xenopol ignore, que M. Tocilescu ne comprend que très peu de ce qu'il connaît sans doute mieux que le second. Des perspectives extraordinaires s'ouvrent devant nous, aujourd'hui que nous avons entre-

pris la grande œuvre de réformation scientifique; eh bien!... j'ai pu affirmer en 1890, tout en étant l'orgueil de la faculté, qu'on ne peut rien savoir de plus en fait d'histoire des Roumains que ce qui se trouve résumé dans la grande histoire de mon professeur.

Je prie les lecteurs de vouloir bien tenir compte, en me jugeant, des circonstances suivantes, qui m'excusent suffisamment: Je n'ai jamais entendu un mot qui me laissât deviner le manque de solidité et le nombre réduit des connaissances acquises. Quant aux sources, je ne doutais guère qu'elles n'avaient été recueillies, publiées, étudiées toutes. Je ne pouvais pas avoir l'idée de ce fait: qu'aucune chronique roumaine n'a été jusqu'ici éditée d'une manière européenne, que les matériaux publiés, chroniques et documents, ne forment qu'une partie minime des matériaux, presque inépuisables, qui n'ont jamais vu la lumière. Je croyais que le maigre récit que j'avais sous les yeux était tout ce qu'on peut savoir touchant l'histoire de mon peuple, et on m'encourageait dans cette illusion décevante, immobilisante, absurde. On me disait: tout

est fini, alors que quelque chose avait été, à peine, commencé.

Si j'avais eu de moi-même l'idée d'un travail qu'on ne me suggérait pas, il m'aurait été bien difficile de trouver seul mon chemin. Le slavon a été la langue de l'Etat et de l'Eglise roumaine pendant des siècles: au milieu du XVIIe siècle, on écrivait encore des documents solennels en slavon: jusqu'à ce moment il n'y a pas de chaire de slavon à l'université de Iassi, et des licenciés de cette université ne peuvent pas comprendre une ligne d'une chronique, d'un document antérieurs au XVIIe siècle. De mon temps, il n'y avait pas à Bucarest non plus de chaire de slavon. Il y avait bien, comme professeur, M. Hasdeu, qui connaît admirablement la philologie slave, mais... il était professeur de philologie comparée, et cet illustre professeur, qui voyait, aussi bien que je la vois, l'insuffisance de la préparation historique donnée à nos licenciés, se gardait bien de faire un cours libre de slavon, *qu'il avait le devoir de faire*, sans y être invité par les avocats ignorants qui sont nos législateurs et nos administrateurs.

Mais il ne suffit pas de savoir le rou-

main et d'apprendre le slavon pour pouvoir employer l'*inédit*. Il fallait savoir lire, et il était admis que nous ne venions pas pour cela à l'université. L'idée de la paléographie slavonne et roumaine n'existait même pas chez nous, et on sait que jusqu'à ce moment personne n'a rien publié à ce sujet. M. Xenopol lit mal — je l'ai constaté chaque fois que j'ai revu son travail; — je crois que M. Densushiano lui est supérieur sur ce point. Mais aucun d'eux ne pensait à nous proposer de faire des exercices de paléographie qui pussent nous mettre à même de travailler plus tard. Ce que nous avons appris, ceux d'entre nous qui ne nous sommes jamais résignés à être une espèce de pions universitaires et de machines à corriger des thèmes, nous l'avons appris donc par nous-mêmes, au prix de bien des labeurs et au prix de bien des erreurs. Je ne suis pas bien sûr que nos anciens maîtres nous soient bien reconnaissants de l'avoir fait malgré eux.

Tels nous étions en quittant l'université. On peut s'imaginer maintenant le haut prestige, la grande considération dont peuvent jouir des professeurs auxquels on demanderait de lire une

inscription, un document et qui se verraient forcés de décliner leur compétence! Et on peut s'imaginer quel brillant avenir s'ouvre pour le développement scientifique du pays quand nos universités envoient comme professeurs en province des jeunes gens préparés ainsi et ayant ces idées touchant ce qu'il faut faire leur vie durant!

La plupart des étudiants de l'université de Iassi ne lisaient rien que les notes prises aux cours. Ils passaient leurs examens en ne connaissant que ces notes et leurs lectures après avoir passé la licence et avoir obtenu une chaire secondaire ne devaient pas être plus riches. Ils lisaient le manuel roumain qui était recommandé aux élèves, quelquefois—mais pas toujours—un manuel français, pour se donner un air tant soit peu savant, (s'ils n'employaient pas dans ce but ce panacée scientifique que sont les notes prises aux cours), et surtout les journaux. Je me rappelle avoir entendu dire que mon ancien professeur de physique, qui ne savait pas manier un microscope, avait été surpris par feu Cobălcesco, un savant authentique celui-là, n'ayant dans toute sa bibliothèque d'avocat (il était aussi avocat) que le «Ma-

manuel de physique» et le «Manuel de chimie» de M. P. Poni. Si on faisait de pareilles perquisitions domiciliaires à mes anciens collègues, on découvrirait, sans doute, des cas tout aussi caractéristiques. Des jeunes gens ont passé leur examen de licence devant moi (après avoir fonctionné comme professeurs de cours secondaire dans des lycées de Bucarest autres que ceux de l'Etat) qui ont avoué, à mon grand scandale, qu'ils n'avaient lu que le manuel scolaire du lycée et qu'ils ne possèdent aucune espèce de bibliothèque.

Les autres étudiants, les meilleurs, n'avaient pas la moindre préférence pour telle ou telle spécialité: ils n'étaient ni philologues, ni historiens, ni philosophes de préférence—à cette époque un règlement ne fixait pas des compartiments dans la faculté des lettres et il fallait la faire toute, comme en France. Ils étaient tout prêts à faire ce qu'on voulait, au hasard des chaires libres et des concours à passer. N'ayant aucune préférence marquée, leurs lectures — et les miennes aussi — étaient les plus désordonnées et les plus inconséquentes possibles.

On lisait peu de littérature d'imagi-

nation, et celle-là en français. Les ouvrages classiques étaient méprisés, sans qu'on eût essayé jamais de les lire; on s'attaquait uniquement, sans aucun discernement, aux derniers romans parus à Paris. L'histoire n'intéressait personne: c'était un genre démodé et inférieur et il y en avait parmi mes collègues qui considéraient un historien comme un personnage borné et opiniâtre, qui s'ingénie, dans un coin obscur, à apprendre par cœur les «poussiéreux» documents et les chroniques naïves: document et chronique signifiaient pour eux quelque chose de très barbare, de très ennuyeux, de très sec, qu'un homme intelligent ne peut pas manier sans se déshonorer pour la vie.

Tous les honneurs étaient réservés pour la philosophie et les études sociales, comme en Russie. La mode était de s'en occuper, et nous étions tous plus ou moins socialistes au commencement, darwinistes convaincus, pessimistes atroces, hommes de progrès en toute chose. Ce qui était nouveau n'avait pas besoin d'autre recommandation. Notre orgueil juvénile était satisfait de cette supériorité facile qui consiste à se rallier à une innovation et à regarder de haut

les braves gens aux «idées arriérées», auxquels on ne pourrait être comparé sous aucun autre rapport.

Pour le nationalisme, pour le travail patient de l'érudit, nous étions pleins de mépris. Etait-il de notre taille, jeunes demi-dieux progressistes, à nous passionner pour la forme nationale de la vie des peuples, ancienne forme que le développement de l'humanité doit bientôt faire éclater? Etait-il digne de notre large compréhension, de notre âme aux ailes d'aigle, de nous arrêter devant les petites choses qui réclament les grands et longs efforts de toutes les facultés?

Nous planions même dans des régions trop supérieures pour croire à la moralité vulgaire, à cette religion du devoir à laquelle pourraient bien sacrifier des esprits plus étroits, que nous ne manquions pas de dédaigner cavalièrement. Choisir un but digne de soi, ne le perdre jamais du regard, finir en se trouvant tant soit peu plus proche de son idéal, laisser une trace de lumière après soi, faible ou forte, selon ses forces... A d'autres, ce catéchisme de la vie! Toutes les choses n'allaient-elles pas finir, notre vie, notre race, notre

peuple, notre monde? Pour ceux qui voient tout cela devant eux, peut-il exister un devoir, une moralité, un patriotisme?

Ces choses-là se passaient dans nos jeunes âmes, et il y en a dont cette première empreinte, cette première tare a marqué toute la vie. Je les rencontre quelquefois, ces anciens collègues d'université, échappés comme je le suis depuis longtemps à cette obsession de néant, de dégoût et au sentiment de supériorité spéciale qui en résulte; et je ressens le même effroi que ressent celui qui, après une dangereuse maladie, se trouve devant quelqu'un qui en est encore atteint et qui n'en guérira jamais. Il y en a un qui s'est suicidé; d'autres ont pratiqué sur eux un suicide moral qui n'est pas moins tragique que l'autre. La faible idéalité des idées avancées est disparue bientôt, et, sans aucun soutien moral, élevant les tentations de la vie infâme que vit notre société, ils se sont laissés choir.

D'anciens socialistes d'université sont devenus des hommes politiques de province, des orateurs de café, des journalistes de bas étage, des hommes d'affaires, qui font tout comme les autres.

Ils me regardent avec un sentiment de commisération qu'il m'est impossible de ressentir envers ces cœurs flétris, envers ces âmes déchues. En voilà un, se disent-ils, à qui la vie n'a rien appris, un naïf à toute épreuve: il se donne la peine d'écrire des livres que personne ne lira, de préparer des leçons qu'on écoute seulement pour avoir son diplôme au bout, de prêcher à une société qui a perdu depuis longtemps tout autre sentiment que la soif de jouir! Et c'est avec une sensation pénible que je rencontre mes anciens collègues les condamnés à vie de la désillusion irrémédiable, du dégoût chronique pour tout travail non payé et pour tout idéal qui ne rapporte rien.

Avec des maîtres fatigués ou inconscients, qui comprenaient leur mission ainsi que je l'ai dit et ne se croyaient pas avoir charge d'âmes, avec des étudiants qui pensaient ainsi, il n'est pas étonnant que l'université de Iassi n'ait guère rempli le haut rôle scientifique qui lui était destiné. Le remplit-elle aujourd'hui? Aucun camarade de travail et de combat ne nous vient de ce côté-là et les dernières nouvelles de la vie intellectuelle de cette université ne mon-

trent guère un progrès. Il y a eu à Iassi des vitres cassées, des discours universitaires qu'on publie dans la revue du recteur actuel, dont le discours inaugural est tout plein de bonnes intentions; mais dans ces discours je n'ai vu guère que le sentiment traditionnel d'une supériorité juvénile non justifiée, des intentions philanthropiques qui feront plus tard de celui qui les partage le président de quelque vulgaire club bourgeois de province, des habiles compliments faits à Monsieur le recteur, fondateur de la société, et des hommages, dont je mets en doute la sincérité, adressés à Sa Majesté le Roi. Avec cela, nous ne sommes pas en 1899, bien loin de l'état où nous étions en 1888.

Venons maintenant à la faculté des lettres de Bucarest, où je professe depuis l'année 1894.

J'y trouvais une situation de nature à décourager la plus forte des bonnes volontés. Parmi les vieux professeurs continuait une ancienne rivalité d'influence, un ancien et sourd combat de domination, qui rendait au nouveau venu sa situation on ne peut plus difficile.

Parmi les étudiants, les nombreux étudiants en quête de diplômes ou affa-

més de notoriété, il y avait des partis très nettement fixés. Chaque professeur presque avait son groupe, prêt à le servir, en échange de la protection obligatoire aux examens et, après ces examens, jusqu'à l'obtention d'une chaire. Il y avait un contrat en règle, un contrat de services contre placement. Je m'en aperçus dès le premier moment.

Inutile de dire qu'on apprenait bien peu dans une université où régnaient de pareilles mœurs. Apprendre, suivre les cours, lire, à quoi bon? Il y avait bien le moyen de réussir sans cela, à s'élever bien haut, à moins de frais. Le corps professoral secondaire le mieux placé, celui de Bucarest, était en grande partie composé grâce à ce mécanisme très simple et très immoral du: «sers-moi et je te servirai».

La thèse de licence existait encore et on devait la publier. Dans la plupart des cas, ces thèses étaient des plagiats ou des certificats naïfs d'imbécillité. Il n'y avait que deux professeurs dont on sentait l'influence bienfaisante dans la valeur scientifique de la thèse de licence: Odobesco et M. Maioresco. Le premier, qui n'a eu jamais à l'université trop d'adeptes, dans le sens dont je viens de

parler, recevait peu de thèses, mais sa surveillance sérieuse allait jusqu'à la collaboration et ses thèses ne déshonoraient pas la faculté. Frolo et Francudi, deux étrangers que cette qualité gênait un peu, étaient aussi des enseignants très sérieux et d'une conscience absolue; cela suffisait pour que personne ne s'offrît à travailler sous leur direction. Gâté par une détestable éducation, qui va depuis l'enfance jusqu'au dernier examen universitaire, le Roumain des classes aisées est devenu un exemplaire humain éminemment *commode*.

Les étudiants affluaient au cours de M. Tocilescu, qui avait justement renoncé à son passé libéral pour devenir un membre influent du parti qui nous gouvernait. Il avait renoncé depuis longtemps à d'autres scrupules gênants et c'était, dans l'opinion très juste des étudiants, le professeur sur lequel on pouvait compter le plus.

Quand il savait s'y prendre, un jeune homme avait, avec lui, avec ce protecteur naturel de tous les talents, son avenir assuré. Il le suivait de son regard paternel du début jusqu'à la fin du *struggle* pour la carrière; il ne se tranquillisait qu'après avoir vu son étudiant ou son

étudiante hors de tout péril. Alors il recommençait.

Un des devoirs d'un éducateur est, sans doute, celui de ne pas surmener ses élèves. Jamais professeur n'a mis mieux en pratique ce précepte que ce maître exemplaire, ce père de la jeunesse studieuse. Les examens peuvent attaquer, s'ils sont trop sérieux, la faible constitution d'un adolescent, le professeur est donc dans son rôle en faisant ces examens par écrit et en fermant les yeux sur la besogne que font ces bons adolescents, dont les cahiers sont grands ouverts pendant qu'ils écrivent.

Comme cela continue, le hasard m'a fait trouver de bonnes thèses, dignes des meilleurs notes, qui se ressemblent complètement entre elles, sauf les signatures: je leur ai accordé une place d'honneur dans mon musée scolaire.

Ensuite, on ne peut pas exiger, sans être cruel, qu'un jeune garçon ou une jeune fille sache le latin, l'allemand et autre fatras linguistique. Mais il est permis de prendre pour sa thèse un sujet d'histoire ancienne, et en érudition on invoque souvent une autorité étrangère. Au lieu de l'invoquer, comme le font certains pédants, à chaque page,

il vaut mieux n'en dire rien. Qu'est-ce qu'un savant français peut bien gagner à savoir qu'on le traduit en roumain ? Rien, sans doute. En le taisant, notre jeune homme lui fait certainement « beaucoup d'honneur », et l'auteur étranger doit savoir grâce au professeur modèle qui lui épargne le déshonneur de se voir traduit sans sa permission par un jeune nourrisson universitaire d'un pays oriental. Qu'il plagie donc, le petit bonhomme, qu'il prenne son diplôme, qu'il obtienne une chaire et qu'il fournisse la recette à d'autres !

Dans cette géhenne, où l'âge et la nature de mes occupations m'éloignaient des quelques professeurs corrects qui vivaient une vie de calvaire dans ces circonstances douloureuses, j'eus la bonne fortune de trouver un ami qui partageait en tout mes opinions, qui ressentait la même honte que je ressentais moi-même de ce long scandale public. J'étais seul avec M. I. Bogdan, entouré, comme intrus, par toute la malveillance imaginable.

Un troisième jeune *suspect* vint se réunir à nous, M. Onciul, désigné par ses solides travaux d'ancienne histoire

roumaine à une charge universitaire. Nous étions trois, et notre petite église séparatiste se fortifia par quelques professeurs d'une autre génération, qui se sentaient mieux avec nous qu'avec les professeurs de même âge, il est vrai, mais de mœurs bien différentes.

Nos intentions étaient, je l'avoue, puisque je me surprends à faire des confessions, vraiment dangereuses, j'ose dire même criminelles. Imaginez-vous, cher lecteur, trois jeunes hommes, dont le plus âgé a à peine quarante ans et le plus jeune n'en a pas encore trente, trois adolescents qui n'ont jamais puisé à la science madrilène, qui n'ont jamais pratiqué de plagiat pour obtenir un diplôme, trois enfants arrogants et ingrats qui s'avisent d'écrire pour que ce qu'ils écrivent reste, et non pour épater l'avocat ou l'épicier qui peut devenir ministre de l'instruction publique, qui ne rêvent pas de siège à la Chambre des députés, ni de diurnes, qui n'ont aucun besoin de clients universitaires, qui veulent travailler et apprendre à travailler à d'autres! Les voyez-vous s'organiser à part, appeler mensonge le mensonge, ignorance l'ignorance, prestidigitation la prestidigitation!

A leur âge, ils ne savent pas faire un compliment à propos, lancer un article d'éloges, manger avec dignité leur part d'un banquet en la payant d'un toast ! Non contents de leur position universitaire, ils visent plus haut : ils disent la vérité à l'Athénée, qui en tremble sur ses fondements un peu mal assurés ; ils parlent, comme membres correspondants, dans l'enceinte de l'Académie, où on a eu l'imprudence de les faire entrer, ils veulent, ces imberbes, franchir le seuil sacré de cette institution et se faire élire membres actifs !

Car nous avons fait tout cela, et plus que cela. En publiant la collection Hurmuzaki, en fournissant les *Annales* d'articles qui n'étaient pas des documents non triés, mal lus, copiés par d'autres et mis bout à bout sans aucun ordre, en cherchant à retirer de la circulation quelques fausses monnaies scientifiques fabriquées par nos devanciers, nous avons eu l'ambition coupable de faire, nos cours régulièrement, de les préparer, de faire des exercices pratiques avec les meilleurs parmi nos étudiants, qui apprirent avec un certain étonnement qu'il existe des sources et qu'on peut s'en approcher sans danger, pourvu qu'on

apprenne certaines choses qui ne sont pas trop difficiles. Nous ne nous contentions pas de ne pas vouloir nous abrutir et nous démoraliser nous-mêmes, en cédant au milieu, nous voulions sauver de ce sort les meilleures forces de l'université. Il fallait combattre; et nos excellents collègues descendirent dans la lice.

Ces choses sont publiques, mais on n'entendait jusqu'ici qu'une seule des parties. La presse de ma patrie reproduisait les vibrantes paroles de M. V. A. Urechia, qui invitait les étudiants au nom du patriotisme à désertier nos cours de «cosmopolites» et d'«ingrats envers la vieillesse», les articles du même qui dénonçaient le crime que nous avions commis en ravissant à l'académicien indo-chinois un de ses titres, de ses cent mille titres, et en élisant Bogdan comme doyen. Les typographes de M. Carol Göbl impriment chaque année soit les tirades du même M. Urechia contre le danger que court l'Académie à permettre aux membres correspondants d'émettre en séance publique des opinions qui compromettent le prestige de l'institution, soit les réquisitoires de MM. Tocilescu et Hasdeu contre notre mal-

heureuse, mais incurable incapacité. Mais on ne savait pas les vraies raisons qui avaient réuni en ligue du bien public ces trois personnages, fidèles alliés, apôtres de la science et de la moralité, qui nourrissent l'un pour l'autre les sentiments de mépris les plus justifiés.

Eh bien, puisque nous avons commencé, nous aurons le courage de mener la bonne cause à bonne fin. Contre tout le monde, nous formerons des savants à l'université; nous y établirons l'ordre, n'en déplaise à ceux qui, comme M. Hasdeu, ne se gênent pas de faire cinq leçons par an pour leur salaire; nous éloignerons les accapareurs, n'en déplaise à M. Tocilescu, qui jadis prenait pour lui toutes les thèses et encourageait officiellement la légèreté et le plagiat, qui donnait à l'examen de licence quatre notes sur six, en violant le règlement.

Nous ferons plus que cela: quand le temps viendra, et il est peut-être proche, nous introduirons l'*extension universitaire* dans notre pays, qui, avec sa fausse et superficielle civilisation, en a besoin plus que tout autre. En effet, on est bien sceptique chez nous, puisqu'on a été bien souvent trompé, on y manque de curiosité scientifique, d'idéalisme,

de désintéressement, mais peut-être ces défauts, dus à une détestable éducation, ne sont-ils pas incorrigibles. Des cours du soir, très populaires, dont les sujets seraient choisis parmi ceux qui peuvent le plus intéresser des adultes, auraient leur part dans cette œuvre de réformation.

L'université, la nouvelle université, dont le caractère devient chaque jour plus prononcé, la nouvelle université, des penseurs, des savants, des idéalistes, doit entreprendre cette œuvre aussi.

Et nos ennemis? Ils ne se rallieront jamais à ce courant qui apporte avec lui le discrédit pour leur activité entière. Ils resteront jusqu'au bout nos ennemis. Et, quand ils auront quitté l'institution, pour goûter les charmes d'une vie inoffensive de pensionnaires, une phase néfaste de l'histoire de nos universités sera close. Ainsi soit-il!

3. L'Athénée Roumain

Un des ornements de notre Bucarest, qu'on pare avec si peu de goût, est l'Athénée roumain. Une bâtisse classique, précédée par un assez joli jardin,

plutôt bien que mal entretenu. Le bâtiment de l'Athénée contient en bas plusieurs chambres à destinations scientifique ou artistique diverses — il y a même, dans une espèce d'appendice, une salle d'exposition pour le salon roumain annuel; — en haut, une très belle et grande salle est destinée aux conférences que des orateurs plus ou moins instructifs doivent faire pour le grand public de la capitale.

L'«Athénée roumain», la société et non le palais, qui ne vint que plus tard, fut fondé pour ces conférences vers 1860. Encore une idée espagnole, encore une œuvre de M. V. A. Urechia, notre bienfaiteur et notre civilisateur sur tant de points. Cet homme de lettres a eu le malheur d'avoir, tendre père, des enfants qui ont tous tourné mal; et cela, double douleur pour leur progéniture, parce qu'ils lui ressemblaient trop parfaitement, parce qu'il leur transmettait tous ses défauts. Et le plus grand, le manque de sérieux.

L'idée d'un Athénée n'était pas mauvaise. Le nom, à mon avis, était très prétentieux. Athènes, Athènes! La ville et la déesse sont des noms divins dont il ne faut pas se jouer. Parler *invita*

Minerva dans un temple d'Athènes prête à rire, et c'est *invita Minerva* qu'on y parle le plus souvent, c'est la seule manière dont on peut parler sous le fatal patronage de notre infatigable organisateur de choses futiles. Mais on s'est habitué depuis longtemps à emprunter des noms de dieux et de héros classiques pour nommer des êtres qui ne peuvent guère y prétendre. Puisque c'est donc l'usage, puisque César n'est pas César, Hector n'est pas Hector et Diane n'est pas Diane, on peut manquer de respect à Athènes aussi. M. Urechia a fait toujours la guerre à cette déesse, et il ne faisait que suivre la ligne de conduite qu'il s'était fixée à son égard. Mais je donne trop d'explications. Passons outre!

Néanmoins, j'aurais nommé la société de conférences tout simplement: «Société de conférences», et je n'aurais pas mêlé l'Olympe à l'histoire contemporaine de la Roumanie, pour le plaisir d'imiter l'Espagne. J'ai dit que cette société pouvait être très utile. Comme nos écoles supérieures produisent de mauvais professeurs, surtout, et comme ces mauvais professeurs ne pensent qu'à épargner leurs forces autant qu'il leur est possi-

ble, comme ils considèrent leur mission comme un gagne pain et un fardeau, leurs élèves comme leurs ennemis naturels et l'éducation morale de ces élèves comme une affaire de famille qui doit intéresser uniquement les parents, qui lisent, eux, des journaux, votent, sont votés, jouent aux cartes, ont des vacances et se promènent en calèche aux chevaux fringants, comme tout cela arrive ordinairement, la société roumaine, la société supérieure et celle des classes qui viennent ensuite, est composée pour la plupart d'ignorants prétentieux, tels que nous en avons décrits au commencement de ces études.

Ces ignorants brevetés de titres nationaux ou étrangers ne lisent guère (et nous reviendrons là-dessus) parce que le livre est cher et parce qu'on est, mon Dieu! tellement occupé! En lisant les journaux, on ne devient jamais bien savant, et les nôtres n'ont jamais cru que leur but doit être bien supérieur aux mesquines querelles du jour. Nos théâtres n'ont pas de répertoire instructif, les détritibus de l'étranger occupent nos scènes, et ce qu'on y trouvera le moins ce sera la vie roumaine. Mais une salle de conférences tente le passant. Si on y entrait?

L'Athénée aurait donc pu être une excellente école d'adultes, tout comme les écoles du soir créées par l'extension universitaire. Je n'hésite pas à dire qu'il aurait pu être mieux que cela: dans la majorité des cas, un professeur reste un professeur; il ne peut pas se séparer de ses cahiers, laisser ses citations à domicile, mettre sous clef sa bibliographie critique, dépouiller les termes techniques et parler d'une manière telle que le garçon épicier, le commis de magasin, le rond-de-cuir des administrations puissent en être intéressés et quitter la salle ayant compris et appris quelque chose de plus. Il y a cette féroce attitude, ces gestes de commandement, ces renvois à la leçon précédente, le jargon, les sous-entendus, qui gâtent la conférence et la rendent inutile, puisqu'il ne faut jamais, dit la sagesse des peuples, que l'auditoire d'une conférence dorme ou se mette à soigner ses ongles. Si un dilettante a de la verve — l'idéal est, sans doute, d'avoir des conférenciers de profession, mais on ne peut pas penser à cela en Roumanie, pays pauvre en fait d'hommes, pays d'hommes de lettres et de savants à décuple emploi — si donc, un dilettante

a de la verve, s'il est sincère dans son désir d'instruire, c'est ce qu'il nous faut: il lira les ouvrages du professeur et il en parlera au public mêlé dans la langue que pourrait comprendre ce public mêlé.

Ensuite, il faut tenir compte de ce fait que les professeurs sont peu nombreux et que les sujets qui intéressent un public d'adultes sont très nombreux, au contraire. Il faut leur parler d'agriculture, au besoin, d'agio, de banques, surtout de banques populaires, de politique, oui, de politique, en leur faisant concevoir d'un point de vue plus élevé, plus impartial, plus serein et scientifique cette agitation perpétuelle à laquelle ce public varié se trouve mêlé chaque jour. Il faut, enfin, être concret, parler en exemples, ne ménager jamais les explications, distraire au besoin, savoir descendre un peu vers cet auditoire mal préparé pour l'élever un peu vers soi. Combien y en a-t-il parmi les professeurs qui puissent remplir avec enthousiasme et avec succès ce rôle d'éducateur?

Comment s'y sont pris les fondateurs de l'Athénée roumain,

puisqu'il faut le lui dire par son nom, de quelle façon ont-ils compris leur mission, leur haute mission éducatrice?

Les «Athénéïstes» (barbarisme admis chez nous) étaient au début bien peu nombreux: l'inévitable fondateur, M. Urechia, président par la grâce de Dieu, Esarco, M. P. Gradishteano, etc. Mais ce nombre s'accrut bientôt: toute personne qui le voulait bien parlait sous l'égide de la société et, par ce seul fait, il en devenait membre. On ne ménageait guère son concours: on est très vaniteux en Roumanie et, comme l'Athénée était un tréteau, où on pouvait poser pendant des heures devant un public naïf et indulgent, disparu depuis, on y montait tour à tour. Plus tard, nous le verrons, il y eut d'autres appâts pour les conférenciers.

Je constate d'abord que les sujets des conférences étaient très mal choisis. Une bonne conférence doit présenter un sujet bien déterminé, un sujet décidément utile et intéressant, sous une forme nette, claire, suivie, très populaire, mais très sérieuse. Les sociétaires en pensaient autrement. Ils choisissaient de grands sujets vagues. Les affamés de notoriété fouillaient à pleines mains dans le vieux répertoire des lieux communs les plus lamentablement usés, les plus discrédités et ridicules. De quoi croyez-vous

qu'on parlait à l'Athénée roumain ? Mais de «la femme roumaine», du «nationalisme», de la «poésie», du «patriotisme», de la «civilisation». Tous ces «truismes», ces «tionismes» s'épalaient sur les planches de l'Athénée.

L'orateur, heureux de se voir jouer un rôle, en habit, cravaté de blanc, prononçait élégamment son : «Mesdames et Messieurs», et se jetait courageusement, tête baissée, dans la mer morte du banal. N'ayant jamais commencé, il pouvait ne jamais finir; l'horloge de la salle prononçait l'arrêt. J'ai dit que le public était bien indulgent; il dormait sans protester, d'un bon sommeil tranquille, qui faisait plaisir à voir et dont on pouvait même être touché.

Parfois, des éclats de voix troublaient ce tableau d'idylle; l'auteur, étranglé par son insuffisance, perdu dans le labyrinthe de ses idées vagues et très plates, s'emportait; désespéré, il devenait tragique. L'auditoire en avait un cauchemar. Puis cela finissait par des applaudissements reconnaissants, et le magicien du Bois-Dormant allait écrire à la hâte le compte-rendu de son succès.

C'était le bon vieux temps : on parlait et écrivait un jargon franco-latin,

on admirait tout plumitif courageux, on s'extasiait devant M. Urechia et consorts, propriétaires et locataires du Panthéon roumain; on se croyait presque le premier peuple du monde, au moins le premier petit peuple du monde. Oh! ce bon vieux temps...

Quand les *junimistes* parurent, méprisants et frondeurs, quand la première révolte contre la souveraineté du banal éclata, les choses se gâtèrent bien un peu, mais, tout de même, ça allait. Après quelque temps, les novateurs trouvèrent bien de se taire; ils ne rétractèrent rien de ce qu'ils avaient dit, mais ils ne le répétèrent pas. Pour l'Athénée, ils eurent toujours une sainte horreur et n'y entrèrent jamais.

Je crois qu'ils ne firent pas pour le mieux. Là, comme ailleurs, leur rôle ne devait pas être surtout celui de destructeurs. Ils devaient y pénétrer par la force de leur talent, chasser les faux dieux du temple, rendre l'institution à sa vraie mission, celle d'une large école populaire, pour ceux de n'importe quelle classe qui ne savent pas quelque chose et désireraient la connaître.

D'autant plus que l'Athénée eut dans quelque temps son palais et un certain

avoir. Ce palais fut bâti avec le produit d'une souscription publique et à cette occasion aussi il y eut de beaux exemples de munificence de la part de quelques-uns des membres de notre haute société.

Celui qui s'était mis le plus en avant pour l'édification d'un palais, l'apôtre de l'Athénée fut C. Esarco. J'ai connu ce personnage, mort il y a quelques mois à peine, avant l'âge. Ce n'était pas, sans doute, une grande intelligence; cet ancien médecin et naturaliste n'avait pas une culture bien large, ni bien complète. Il manquait souvent de discernement et de conséquence, ce qui, dans sa nouvelle situation d'inspirateur de l'Athénée, était un défaut bien grave. Mais j'ai rarement vu chez un compatriote tant de bonne volonté, de bonnes intentions, de désintéressement. Il aurait pu, avec ses liaisons, jouer un rôle politique plus grand que celui qu'il a joué, il aurait pu, comme M. Urechia, qui lui a consacré un discours qui sonnait bien faux à mes oreilles, il aurait pu illusionner le public en faisant imprimer par an des centaines de pages de documents copiés par son secrétaire. Eh bien, il ne l'a pas fait. Une bonne par-

tie de sa vie fut consacrée exclusivement à l'Athénée, dont il était officiellement le vice-président.

Son règne à l'Athénée ne fut pas mauvais; en tout cas, l'institution allait mieux qu'avant lui, et la décadence est après lui plus rapide. Mais son manque de discernement l'empêcha de donner à l'Athénée une direction nette et sérieuse. Ce fut, comme auparavant, une salle d'auberge pour les vanités les moins justifiées. Entrait qui voulait, parlait qui voulait et sur ce que ce quidam voulait. Les conférences rococos restèrent à la mode; elles caractérisèrent l'Athénée. Rarement quelque penseur sérieux se risquait-il dans cette galère; ceux qui se succédaient dans les longues soirées d'hiver étaient des dilettanti naïfs ou des rusés, des orateurs politiques, des bonnes femmes, des quasi-étudiants, des originaux ridicules.

Le public en fut corrompu. Il y avait longtemps que les classes éclairées, tout à leurs affaires, à leur politique, à leurs divertissements, à leurs mauvais romans et à leurs intrigues, ne mettaient plus le pied à l'Athénée.

C'est-à-dire elles y venaient, mais pas aux conférences. Car j'ai négligé de dire

cet autre fait important que, pour donner des revenus à la société, on louait la salle pour des concerts et autres spectacles. On la déshonorait en y introduisant de vulgaires prestidigitateurs, qu'on sifflait parfois. Mais il faut qu'une inconvenance soit bien forte, semble-t-il, pour qu'elle frappe mes compatriotes.

Ces classes éclairées pouvaient invoquer l'excuse que l'Athénée n'est pas sérieux. Et, puisque c'était malheureusement vrai, les classes moyennes, d'une certaine culture, ne venaient pas non plus. Il y eut alors une plèbe de l'Athénée, un mauvais public qui lui est encore spécial, qui lui est spécial de plus en plus. Les conférences se font le jeudi et le dimanche: y viennent les garçons de boutique et les commis, les femmes des faubourgs, les élèves des lycées.

On me dira: Pour des conférences de l'Athénée, pour des conférences populaires ce n'est pas là un mauvais public. C'en est, pourtant, un, car les seuls parmi ces catégories qui profitent de la gratuité de l'Athénée (on ne paye que pour les loges, vides toujours, sauf cas de racolage) sont les amateurs de scandale. Puisqu'il est admis qu'on vient à l'Athénée pour se divertir, on ne se gêne

pas. On piétine, on se pousse, on crie: «plus fort!» à l'orateur, on glapit, on l'applaudit rythmiquement, les quelques personnes bien élevées se contentent de sortir en silence, avec un indiscrutable sentiment de dégoût.

Il faut avoir une énergie particulière ou un talent bien puissant pour faire taire ces fauves, pour les intéresser peu à peu, pour les enchaîner à la beauté ou au sérieux de son éloquence. Mais, d'un bout à d'autre, c'est un combat, une scène de cirque, d'arène...

Quelques exemples:

J'ai suivi pendant tout un hiver les conférences de l'Athénée, d'un bout à l'autre. Ce que j'y ai entendu, mon Dieu! ce que j'y ai entendu! Jugez-en:

Je me rappelle un élégant monsieur blond, qu'on m'a dit être un avocat de province et dont je ne me rappelle plus le nom. Il dissertait sur l'Etat et la science, cela je me le rappelle bien. Il parlait d'Aristote, de Platon, de la civilisation arabe, bref de tout ce qu'il savait, et c'était un homme très savant notre avocat blond. Il y avait dehors un temps affreux, et le pauvre jeune homme, qui s'attendait à avoir devant lui une salle comble, se martyrisait devant trois

ou quatre bancs. Et notre martyr à nous, car on ne pouvait guère rire, exposé de si près à la surveillance de l'orateur!

Il finit enfin, ce que je n'aurais jamais cru, dans un geste de suprême distinction. Il nous dessina dans l'air, au bout de sa dernière phrase, la spirale du progrès. Je suis sorti de cette salle avec la conviction qu'il nous faut bien une centaine d'années de travail pour devenir un peuple sérieux.

Il y avait ensuite une dame dont je me rappelle le nom, mais il ne faut pas être indiscret. La salle était cette fois pleine jusqu'au bout. On m'instruisait ce jour-là relativement à la «femme roumaine». Il était question d'émancipation, d'égalité des sexes, etc. L'exposition était très concrète: on parlait de laisser le mari à domicile pour faire le ménage et, aux applaudissements à demi-sincères de l'auditoire, l'orateur prévoyait toutes les difficultés que notre sexe rencontrera pour remplir cette nouvelle mission. Les dames qui assistaient à ce réjouissant spectacle ne devaient guère retourner bien édifiées à leurs foyers. Je devins, pour ma part, dès ce jour-là un sceptique en matière d'émancipation.

Un professeur, un professeur d'Université, parlait de choses très spéciales. Un bon vieillard, qui se croyait dans la petite salle de la faculté, devant une dizaine de jeunes gens bien disciplinés. Il parlait à voix basse, sans relief aucun, sans se préoccuper le moins du monde de son public. Ce public faisait des siennes: un brouhaha affreux, des interruptions... L'orateur, un saint, continuait, imperturbable, ravi par la beauté du sujet. C'est le public qui fut vaincu, à la fin; lassé, il commença à émigrer; une personne après l'autre, un banc après l'autre... Exarco, dans sa loge, regardait tout cela, un peu triste; je ne sais pas s'il se doutait qu'il était un peu coupable de ce qui se passait.

Et j'entendis encore un avocat de bas étage, qu'on siffla à la fin; alors il coupa court à son boniment et s'enfuit; un professeur secondaire, orgueil du corps, qui, d'une voix tantôt grave, tantôt aiguë et féminine, parla de ce que vous voulez, entre autres du fait qu'il n'avait pas fait son service militaire, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir une haute estime pour l'armée roumaine; j'entendis un voyageur en Amérique, obsédé par le souvenir des mi-

grations de sa valise, dont il racontait l'intéressante odyssée aux cris de «la valise, la valise», poussés par son auditoire...

A cette époque, l'Athénée avait pour la seconde fois sa Revue. Les platitudes débitées la veille par les illustres conférenciers s'y étalaient en lettres d'imprimerie sur des dizaines de pages. Un double scandale était évité seulement par cette circonstance providentielle que le public ne lisait pas la Revue: il aurait fallu, ô horreur! la payer ou promettre de la payer.

Et on dégringolait! Quelque temps avant la mort d'Exarco, un linguiste et folkloriste distingué, M. L. Shăineano, auquel nous devons quelques ouvrages très importants, eut la malheureuse idée de signer un dictionnaire qui contenait des erreurs, voire même de grosses bévues. Les bévues on les signala bientôt, avec sévérité, en oubliant complètement les réels mérites de l'auteur de ce livre médiocre. On crut que les articles de journal et de revue ne suffisaient pas, et un conférencier émérite, un médecin, Monsieur le dr. Urechia, homme de lettres dont l'esprit attique m'a paru, — peut-être me trompé-je? — confiner à

la pornographie la plus insigne et être plutôt du domaine du juge d'instruction que de celui du critique littéraire, — ce conférencier brillant et populaire, à juste titre, prit sur lui la charge d'exécuter le lexicographe.

Il nous montra les erreurs du livre, ce qui était son droit, d'ailleurs, plutôt qu'à l'Athénée, qui n'a pas été créé pour ces spectacles de pugilat littéraire. Le public se réjouissait, et il aurait été cruel de tromper son attente. Le conférencier nous découvrit ces faits instructifs qu'un certain M. Stancesco porte un chapeau trop grand, que M. Delavrancea, nouvelliste d'un grand talent, se peigne mal et a une coiffure disgracieuse; mais il ne perdait pas de vue son patient. Il dit à la salle, qui se tordait, tant ce qu'elle entendait était d'un esprit exquis, que M. Shaïneano est israélite, que son beau-père l'est aussi, et ainsi de suite. Je connais tout cela uniquement par les comptes rendus et par la brochure *Shaïneano*, du dr. Urechia, brochure qui reproduit la conférence. Si j'avais été présent à ce spectacle, j'aurais appelé le commissaire de police, tout bon chrétien que je suis.

Arrivé à ce degré d'abjection, l'Athé-

née était une institution presque discréditée. La personne d'Exarco, dont la grave maladie permettait cet état de choses, donnait un reste de prestige à l'institution. Il mourut, et la direction de l'Athénée passa à M. V. Urechia. L'Athénée était mûr pour cela.

Je reçus pendant le cours du dernier hiver une invitation de la part du nouveau directeur, invitation qui tendait à me rappeler sur la scène de l'Athénée. Je refusai, joliment, mais nettement. Parmi leurs nombreux défauts, les jeunes ont celui du sentiment de leur propre dignité.

Cependant, il y a eu dernièrement à l'Athénée une série de bonnes conférences, liées entre elles, faites par M. P. Eliade, un jeune aussi, un des plus distingués parmi les jeunes. Coupant court à la gratuité, il fixa des prix pour les stalles comme pour les loges. Il plaça les billets, et il eut, du commencement à la fin, un public lettré qui écouta avec intérêt ses conférences sur la littérature française. Il eut un succès complet, au point de vue moral, comme au point de vue matériel, au grand déplaisir, sans doute, de M. Urechia, qui ne pouvait pas lui interdire son Athénée.

Il y a donc un public de conférences, qui pourrait venir à l'Athénée régulièrement et avec profit. Mais il faut pour l'attirer et le retenir un autre système et d'autres hommes. Il faut renvoyer chez eux les amateurs de spectacles — on a vu, à l'Athénée, M. Urechia présidant une cérémonie durant laquelle une médaille a été présentée à un professeur par des étudiants qui n'avaient pas encore passé leurs examens et pour qui cette médaille devait être un talisman, — il faut éloigner les bonnes femmes, les meneurs de province, les débitants de boniments pornographiques. Il faut fermer l'Athénée aux concerts, qui trouveront leur place ailleurs. Il faut choisir avec discernement les conférenciers, en chassant tous ceux qui, en échange d'une conférence sifflée, jouissent d'une place gratuite à tous les spectacles dans la «loge du comité». Il faut dire au public ce dont il a besoin. Sinon, j'aurai prochainement le déplaisir de voir des ballets, des combats de coqs et autres spectacles de l'Athénée. Que Dieu m'en garde !

4. Les Bibliothèques

La Roumanie doit avoir des bibliothèques, des bibliothèques organisées, bien administrées, tenues au courant, modernes, en un mot, tout comme elle doit avoir une bonne armée pour défendre ses frontières, des finances solides pour payer ses fonctionnaires, les travaux publics, les intérêts de la dette du pays. Pour un Etat, un petit Etat, qui prétend se distinguer de la plupart de ses voisins par une civilisation supérieure, qui préfère toujours qu'on le taxe de faiblesse que de barbarie, c'est un devoir d'honneur que d'avoir de pareilles bibliothèques.

Ces bibliothèques, notre Etat ne les a pas, il ne pense pas à les fonder, ni à réformer les mauvais dépôts de livres qu'il possède; il n'a pas le moins du monde une pareille préoccupation, qui paraît à nos gouvernants de tous les partis quelque chose de secondaire, indigne de l'attention d'un politicien oriental qui se respecte.

A ce sujet, qu'on me permette de rapporter ce que me disait, il y a peu de temps, un ancien ministre de l'instruction publique, homme très éclairé, du

reste, esprit très honnête, fonctionnaire qui, professeur lui-même, administrait avec amour et avec zèle son département.

Il se trouvait dans une de nos soi-disant bibliothèques, qu'il avait l'obligance de trouver excellente. Je ripostai à mon collègue que cette bibliothèque et toutes les bibliothèques qui dépendent de l'Etat sont ce qu'il peut y avoir de plus insignement ridicule sur la surface de la terre. Il parut choqué de cette opinion, que j'exprimais avec une indignation qui était bien explicable. «En est-il vraiment ainsi?» Et comme je lui en fournissais des preuves, ce qu'on peut trouver le plus facilement, j'ajoutai que durant son long passage au ministère il aurait bien pu mettre fin à ce scandale, changer le personnel, inconscient ou criminel, de nos archives, musées et bibliothèques et rendre à notre pays un service considérable en le dotant, sur ce point au-si, d'institutions au niveau du siècle et au niveau... de nos prétentions. L'ancien ministre me dit alors — je n'oublierai pas ces mots de toute ma vie, tant j'ai été affecté par une telle déclaration de la part d'un tel homme: «J'avais bien autre chose à faire au ministère que cela!»

Il est vrai que ce ministre avait marqué par des réformes salutaires son passage au ministère et que ces réformes avaient dû absorber jusqu'à un certain point son attention. Mais il n'est pas permis à un professeur d'université, à un homme éclairé, à un bon patriote de ne pas avoir, comme ministre de l'instruction publique, du temps pour « cela ». Parce que, sans « cela », il ne se passera pas beaucoup de temps que nous ne devenions la risée de nos voisins, qui pensent, sur ce point, d'une tout autre manière.

Cela dit, j'indiquerai d'abord, dans cet article, les bibliothèques qu'il faut avoir, je dirai, en quelques mots, la manière dont elles devraient être organisées et administrées. Ensuite, j'exposerai franchement, sans exagération aucune, ce qu'il y a. Et mes lecteurs — si j'en ai pour un sujet tel que celui-ci — en jugeront par eux-mêmes. Heureux si quelqu'un de ces lecteurs, devenu ministre, croira devoir penser enfin à « cela » ! Dans un avenir très éloigné au moins !

Les villes universitaires, Bucarest et Iassi, doivent avoir les bibliothèques suivantes :

a). Une bibliothèque ouverte à tout

public convenable. Ce serait une bibliothèque populaire, riche en ouvrages de vulgarisation, en ouvrages littéraires, en revues, en journaux d'une certaine nature, roumains ou étrangers. Elle serait ouverte aussi le soir, au moins en hiver, pour que les personnes occupées pendant toute la journée puissent en profiter. Elle pourrait publier un bulletin de ses acquisitions, un bulletin analytique et critique, qui fournirait des informations au public qui ne peut pas visiter la bibliothèque, qui le guiderait dans ses achats et dans ses lectures. Cette «bibliothèque de la ville» devrait être à la charge de la commune.

b). Une bibliothèque universitaire, attachée à l'université locale, administrée par un professeur et destinée aux étudiants des facultés. Elle contiendrait tous les moyens de travail scientifique, sans aller jusqu'à faire l'acquisition coûteuse d'ouvrages très spéciaux ou d'ouvrages rares. Elle s'interdirait aussi l'achat d'ouvrages populaires, qui sont au-dessous des besoins intellectuels d'un bon étudiant. Le prêt des ouvrages serait formellement interdit; ce serait aussi, surtout, une bibliothèque du soir. Son bulletin, rédigé avec soin, serait un guide

pour l'étudiant, au même degré que le bulletin de la bibliothèque populaire qui guiderait le public moins éclairé.

c) Une «salle de lecture académique». Il existe des ouvrages très intéressants, qu'une bibliothèque universitaire ne peut pas se procurer sans renoncer à des acquisitions scientifiques plus importantes. La bibliothèque de l'université ne peut pas s'abonner aussi à un trop grand nombre de revues de contenu mêlé; elle ne peut pas transformer ses salles en salles de club, en permettant la lecture des journaux. Les étudiants, en se cotisant, pourraient, devraient y suppléer. La «salle de lecture académique» (le nom et la chose sont de provenance allemande) posséderait des collections de revues et de journaux instructifs, des ouvrages littéraires récents. L'Etat pourrait lui venir en aide si les acquisitions dépassaient quelques fois les moyens.

d) Une grande bibliothèque de l'Etat. On y trouverait ce qu'on ne peut pas et ce qu'on ne doit pas trouver dans les autres. Pas d'ouvrages de vulgarisation, pas d'ouvrages de pure distraction, pas de manuels pour les étudiants, mais bien des ouvrages scientifiques plus spéciaux, des œuvres littéraires destinées à un public

d'une instruction au dessus de la médiocre, des livres appartenant à des littératures autres que celles dont la langue —le français, l'allemand—est l'apanage de toute personne tant soit peu instruite. Cette bibliothèque ne serait pas ouverte à tout le monde, car elle ne serait pas faite pour tout le monde. On n'y verrait pas d'écoliers et de flâneurs; son but serait d'exercer une influence salutaire sur les classes éclairées, qui pourraient y compléter ou y tenir au courant leur éducation littéraire, y commencer et y poursuivre des travaux originaux.

Dans les autres villes plus importantes, chefs-lieux de district, deux bibliothèques seules suffiraient: la bibliothèque de la ville et la bibliothèque du lycée, du gymnase, ou la bibliothèque commune des lycées et gymnases qu'elle pourrait posséder. Dans des proportions plus modestes, cette bibliothèque populaire et cette bibliothèque scolaire seraient ce que seraient à Bucarest et à Iassi la bibliothèque communale et la bibliothèque de l'université.

Il ne faudrait pas confier ces bibliothèques à tout le monde. Si, en province, le directeur de la bibliothèque scolaire

peut être un professeur secondaire, partout ailleurs il faut se servir exclusivement d'un personnel instruit et dévoué, préparé d'une manière spéciale pour le métier.

Les bibliothécaires—et les archivistes aussi—doivent être des licenciés, ayant suivi, outre les cours habituels requis par le règlement, un cours supplémentaire de paléographie, de bibliothéconomie, etc., qu'un des professeurs de la faculté se chargerait certainement de faire à leur usage, sans imposer un surcroît de dépenses à l'Etat. Sans un personnel recruté de cette manière, nous n'aurons jamais de bibliothèques dignes de ce nom, mais bien d'informes dépôts de livres, qui continueront à être le déshonneur de notre pays.

Et elles le sont jusqu'ici, nos bibliothèques. Car voici quelle est en l'an de grâce 1899 leur situation réelle:

D'abord, dans aucune des villes de notre pays il n'y a de bibliothèque communale, et jamais maire élu par des électeurs roumains n'a pensé à la nécessité de ces bibliothèques. C'est un fait inouï, mais absolument authentique. L'argent des contribuables, qu'on dépense à pleines mains pour les buts les plus

futiles et les plus suspects, n'est pas perçu pour fonder et entretenir des bibliothèques. En peuple pleinement et hautement civilisé, on laisse de pareilles préoccupations aux barbares qui nous entourent.

Il en résulte que s'il y a un pays où on ne lit pas, c'est le mien. Il est admis qu'on ne peut pas dépenser pour des livres : pour les plus folles inventions d'un luxe effréné, oui, mais pas pour des livres. Les bibliothèques, d'un autre côté, manquent. La lecture dont se contente notre provincial qui a fait des études est celle des journaux. Je connais des personnes très estimables et très estimées qui en reçoivent une vingtaine par jour et ne lisent que cela. Les femmes lisent deux seules espèces de livres : les mauvais romans français et, ensuite, les mauvais romans roumains, ce qui revient au même. J'ai passé mon enfance dans une ville de province, et je connais cela. Tandis que le mari se plongeait dans la lecture des premiers articles des diverses gazettes, sa femme dévorait un volume de Maizeroy ou de Caltule Mendès (dans un temps plus éloigné, Alexandre Dumas père et l'incomparable Paul de Kock jouissaient de tous les

honneurs), ou bien elle attendait avec impatience le facteur postal qui lui apportait journallement les fascicules d'un interminable roman ténébreux, fruit des veilles fécondes de Ponson du Terrail et complices. Il ne faut pas s'étonner si, passé un certain âge, on est parfaitement abruti à ce régime-là.

Les enfants lisent-ils en province plus que leurs parents? Nenni. Il y a des bibliothèques attachées à quelques lycées. Ainsi, je me rappelle avoir catalogué avec zèle, à l'âge de quatorze ans, une bibliothèque de lycée. Je travaillais avec un de mes collègues, un peu plus âgé, sous la surveillance du directeur.

La bibliothèque — celle de Botoshani — était formée au hasard des dons faits *in extremis* par quelque bibliophile original de ce coin de province; il y avait de bonnes choses, des choses inutiles, de mauvais livres et des livres affreux. Mais il fallait, pour être moderne, avoir un catalogue. Cela fait..., on ferma la bibliothèque, que pas un des professeurs ne voulut bien prendre sur lui d'administrer. Je crois qu'après une quinzaine d'années les choses en sont encore là.

Il y a une bibliothèque de lycée à Giurgevo, une autre à Braïla, qu'on m'as-

sure être fermée aussi, une troisième à Buzeo, une quatrième à Focshani... fermée. Quant à celle de Buzeo, voici un détail caractéristique:

J'ai examiné, jadis, à l'examen de licence ès lettres, un jeune homme qui avait passé quelques années comme suppléant de diverses chaires en province. Il ne venait pas de Buzeo, mais il y avait passé. Les livres sur lesquels il faisait sa traduction latine ou grecque, ses classiques, portaient très visiblement l'estampille de la bibliothèque du lycée de Buzeo. Il m'avoua naïvement les y avoir empruntés et n'avoir jamais pensé qu'il fallait les restituer. Est-il le seul à pratiquer ces habitudes?

Je peux affirmer, sans crainte d'être contredit par les intéressés (puisque j'écris dans un journal, peut-être me liront-ils), qu'il n'existe pas en Roumanie de bibliothèque de lycée bien organisée, ayant un règlement sage, ou même un règlement quelconque, un professeur secondaire à sa tête et... des lecteurs. Et Dieu sait si je calomnie ma patrie!

Avant de passer aux bibliothèques de Iassi et de Bucarest, grandes villes où de grandes bibliothèques mènent une vie misérable, quelques mots sur une bi-

bibliothèque assez importante que possède la ville de Galatz et qui est due à l'initiative d'un particulier.

La bibliothèque s'appelle Urechia; elle n'a pas été fondée par un admirateur de cet écrivain et homme politique, mais bien par M. V. A. Urechia lui-même, qui craignait l'ingratitude des générations à venir. Pour des raisons que je suppose absolument désintéressées, — M. Urechia a été jusqu'à la dernière législature sénateur de Galatz reconnaissant — il a donné à la ville en 1889 quelque 5.000 volumes, dont un grand nombre de brochures encombrantes.

Homme influent, le donateur fit céder par l'Académie roumaine un des trois exemplaires du dépôt légal et, de la sorte, il eut la satisfaction de voir bientôt le nombre des volumes doublé par les envois de Bucarest. Cette bibliothèque est ouverte, administrée par «un bibliothécaire» et a publié même quelques médiocres catalogues. C'est toujours quelque chose, bien qu'au fond j'entretienne des doutes touchant l'utilité de cette bibliothèque. Elle a, en effet, ce grave défaut d'avoir été formée à la merci des circonstances, sans aucun plan et sans aucun but; elle est faite pour

tout le monde et pour personne. Je n'affirmerai donc pas qu'elle ait des visiteurs autres que les curieux.

Passons maintenant aux bibliothèques de Iassi. Cette «seconde capitale» n'en a qu'une. Elle s'appelle Bibliothèque centrale, est installée aujourd'hui, comme elle l'a été toujours, dans les bâtiments de l'université, est conduite par un professeur de cette université, M. Caragiani, et n'est, malgré son titre, qu'une bibliothèque universitaire.

On dit qu'elle se trouve à l'étroit dans le nouveau local, qui lui a été désigné dans le beau palais bâti dernièrement pour l'université. Les apparences sont cependant très brillantes : de grandes et belles salles, ornées avec un grand luxe, avec un luxe tel que je n'ai jamais vu, dans mes longs pèlerinages scientifiques, de bibliothèque qui lui ressemblât sous ce rapport; des boiseries dorées et sculptées, des stucatures, des peintures murales, où des monuments de l'antiquité classique confinent, d'une manière en peu baroque, à nos anciens monuments nationaux. On marche sur des tapis; on travaille sur des tables élégantes, en bois de chêne, à ce qu'il m'a paru; on pousse l'obligeance jus-

qu'à mettre sous votre main un carafon d'eau, qui est renouvelée deux fois par jour. Il est difficile de mieux soigner l'extérieur d'une bibliothèque, de gâter d'une manière plus maternelle les visiteurs assoiffés de... science qui se risquent dans la salle de lecture de la bibliothèque.

Mais si on peut chercher vainement des bibliothèques mieux pourvues d'eau et de dorures, il est facile de trouver n'importe où, dans le continent que vous voudrez et sous la latitude et la longitude qui vous conviennent le mieux, des bibliothèques mieux administrées. Voyons, en effet, ce que contiennent les armoires de notre bibliothèque, ce que sont le public qui y travaille et les conditions dans lesquelles il travaille.

La bibliothèque possède quelques milliers de livres imprimés et quelques centaines de manuscrits. Ici, comme partout chez nous, on trouve des donations à l'origine; ces donations ont formé le noyau de l'institution et lui ont fourni ses vieux ouvrages les plus importants et les plus rares. Elle jouit, comme la Bibliothèque Centrale et la Bibliothèque de l'Académie de Bucarest, du privilège du dépôt légal: chaque typographe qui

imprime un livre doit en expédier, de par la loi, trois exemplaires, à titre gratuit, à ces trois dépôts.

Cette loi profite beaucoup à la Bibliothèque de l'Académie, où l'on trouve, sauf rare exception, tout ce qui se publie dans le royaume, depuis la publication la plus luxueuse jusqu'à la dernière lamentable feuille de chou. A Iassi, il en est tout autrement. Les typographes ne poussent pas l'amour pour leur pays jusqu'à envoyer régulièrement ce qui sort de leurs presses; de leur côté, les fonctionnaires de M. Caragiani sont des personnes trop bien élevées pour molester ces bons industriels. Il en résulte que jamais un contribuable n'a été plus content que ces typographes modèles du fonctionnaire modèle qui doit prélever sur eux un impôt. Ils ne tiennent pas compte de la loi, et on se garde bien de la leur rappeler. Toute une littérature se publie dans le pays dont on n'a pas la moindre idée à Iassi.

Je m'en suis convaincu en visitant à diverses époques la bibliothèque. On n'y trouve les publications de l'Académie qu'au hasard des envois capricieux. La grande collection Hurmuzaki, sans laquelle on ne peut guère s'aventurer à étudier l'his-

toire des Roumains, cette considérable mine de renseignements ne s'est jamais trouvée en entier à cette bibliothèque; il faut errer d'une armoire à l'autre pour en recueillir les volumes épars, pauvres *membra disjecta*. Les revues sont toujours en retard.

Il y a des auteurs scientifiques dont on a à peine à Iassi quelques publications, tandis qu'à Bucarest ils sont familiers à tout chercheur sérieux. Ce qu'ont publié I. Bogdan, D. Onciul, ce que j'ai publié moi-même, dans le cours d'une dizaine d'années de travail, n'est pas encore parvenu jusque là.

Ces exemples suffisent, je crois.

Quant aux ouvrages étrangers, on les achète, dans les limites réservées d'un budget lilliputien, qui témoigne de l'importance que Leurs Inconsciences les politiciens daignent accorder à nos institutions de culture. Le système adopté pour les achats est, à mon avis, excellent: on s'adresse aux doyens des facultés, et ces derniers demandent aux professeurs des listes d'ouvrages. Si le choix est souvent mal fait, c'est la faute des professeurs, et pas celle du directeur de la bibliothèque, qui se fie à leurs lumières. Il y a des professeurs

qui ne se sont jamais souciés de répondre par des *desiderata* aux demandes qu'on leur adresse, et il y en a d'autres qui choisissent au hasard de leurs souvenirs un certain nombre de nouveaux ouvrages, dont la seule qualité est d'être nouveaux. Les grandes collections, indispensables à tout érudit, manquent complètement, et on n'a jamais demandé à l'État de faire un sacrifice en se les procurant. Pas de *Monumenta germaniae historica*, pas d'*Historiens de la France*, pas de *Gallia christiana*, pas de *Muratorii* (il n'y a pas, du reste, une bibliothèque de Roumanie qui possède, en même temps tous ces ouvrages). Dans de pareilles conditions, il est impossible de travailler à Iassi, ou bien on en est réduit à travailler de cette manière incomplète et superficielle qui a créé à la science roumaine une mauvaise réputation, qui l'a complètement discréditée auprès des savants sérieux de l'Europe entière.

Un des grands devoirs d'une bibliothèque universitaire est celui de fournir aux étudiants, et à leurs professeurs aussi, des renseignements sur le mouvement scientifique, en s'abonnant à des revues nombreuses, variées, bien choi-

sies. Sans cela, on serait bien perdu dans ce coin de l'Orient où le sort nous a jetés.

Demandez donc les revues étrangères que reçoit la bibliothèque de Iassi: une douzaine (on m'affirme que la bibliothèque de Roustchouk, en Bulgarie, s'il vous plaît! est mieux fournie en fait de revues). J'ai eu le plaisir de couper les feuilles intactes d'un certain nombre de numéros de la *Revue historique*, de la *Revue critique*, des *Mélanges de l'école de Rome*, de la *Romania*. Et c'est tout, je crois, en fait d'histoire. Pas une revue d'histoire ou de philologie, publiée en Allemagne ou en Italie. Je regardais ébahi le bon carafon philanthropique, stoïque témoin de ce spectacle scandaleux et unique...

Les manuscrits, maintenant. Ils se trouvent placés dans une armoire, rangés correctement d'après leurs numéros d'ordre. Des livres religieux, des manuscrits très importants de chroniques moldaves, des manuels grecs de l'école phanariote du XVIIIe siècle. Il existe même un ancien catalogue, à la suite du vieux catalogue primitif des livres imprimés: l'auteur, un laconique auteur s'il en fût, enregistre gravement dans son style de

Spartiate: «idem (?) slave», «idem (?) grec»; et ainsi de suite. Le lecteur intelligent (on l'attend encore) s'y retrouvera, car il ne faut pas gâter les gens (il n'était pas encore question de carafon dans ce temps héroïque).

Le catalogue a été rédigé vers 1860 par le bibliothécaire zélé de ce temps-là. Depuis, on n'a rien fait pour les manuscrits. Mais non, on a fait quelque chose, quelque chose de très important: on s'est mis activement à les... perdre.

Ainsi, j'ai constaté la disparition de l'*Horloge des princes*, de Nicolas Costin, de deux manuscrits de chroniques valaques, envolés (après avoir été volés; cette bonne bibliothèque m'arrache, que Dieu me pardonne, un calembour) vers d'autres horizons! Après moi l'illustre bibliophile, bibliomane et bibliocleptomane russe Iatzimirski a travaillé à Iassi, à ce qu'il assure. A-t-il continué la tradition d'alléger la bibliothèque des manuscrits gênants par leur importance? On n'a rien trouvé, dans sa chambrette de l'hôtel Union, appartenant à la bibliothèque de Iassi, mais il ne faut pas oublier que la frontière russe est bien proche de cette ville.

Et le public? Lors de mon dernier

voyage, la Bibliothèque était complètement installée dans son féerique local. Je m'attendais à la trouver remplie de monde. Pas du tout : un seul être humain, un étudiant, errait parmi les boiserie dorées, à la recherche d'un bibliothécaire. Jusqu'à midi, il n'y eut, en fait de public, que ce pieux ermite. Après-midi, deux demoiselles, des étudiantes, vinrent un moment se faire prêter des livres, qu'elles auront, sans doute, rendus depuis. Vers quatre heures, la porte s'ouvrit de nouveau et deux enfants entrèrent, un peu timides. Ils goûtèrent du carafon, puis se mirent à piocher du latin : à l'aide d'un Quicherat, ils traduisaient bravement du Lhomond.

Une musique militaire les fit sortir sur le balcon (il y a un balcon dans cette bibliothèque de pastorale). Est-ce pour ces nourrissons-là, pensais-je mélancoliquement, est-ce pour ces *homunculi* à peine sevrés qu'on a sculpté le bois, doré le stuc, peint les temples de Sicile et les fontaines de Roumanie sur le plafond ?

Un dernier mot, avant de finir. On m'apporta avec obligeance les nouvelles acquisitions en fait de manuscrits : des registres de comptes de l'époque pha-

nariote. Je vis aussitôt que ces registres avaient été déjà employés; M. Xenopol avait marqué même des observations sur les marges. Je ne m'expliquais guère le mystère de ces «nouvelles acquisitions». Un serviteur me donna, avec fierté, la clef du secret. Les registres furent exposés jadis à l'Exposition scolaire de Iassi; M. Xenopol les utilisa à cette occasion. Mais l'Exposition fut fermée et les manuscrits, les précieux documents financiers furent relégués dans... une cave de l'ancienne université. (Par qui? Il est si difficile de fixer des responsabilités en Roumanie!). Lors du déménagement universitaire, le serviteur les y trouva (un auteur les citait comme se trouvant à... l'Académie roumaine!) et les sauva ainsi. Les souris les avaient respectés, ou plutôt, souris de mon pays, elles partageaient le mépris général pour cette vieille loque de papier qu'est un manuscrit!

A Bucarest même, les choses se passent-elles d'une manière plus convenable? Voyons.

L'Etat n'entretient à Bucarest, où la commune a bien autre chose à faire que d'encourager dans leurs errements les personnes qui veulent lire, *qu'une seule* bibliothèque.

Il n'existe pas d'institution publique en Europe dont l'histoire soit plus intéressante que l'histoire de cette bibliothèque unique. Jadis attachée au lycée de S. Sabbar, noyau de l'enseignement supérieur en Roumanie, elle fonctionna pendant longtemps comme bibliothèque de l'université, qui, comme celle de Iassi, n'a jamais eu une bibliothèque lui appartenant en propre. En 1892, après une longue cohabitation qu'on pouvait juger éternelle, l'université, dépourvu de salles, chassa la bibliothèque. Il aurait fallu, sans doute, s'adresser ailleurs, inviter sérieusement le Sénat à déménager, le musée d'antiquités, l'école des Beaux-Arts, hôtes peu délicats, qui s'obstinent à prendre à notre école supérieure plus des deux tiers de ses chambres. Mais aura-t-on jamais en Roumanie le courage de le faire? Des recteurs bien influents se sont succédé, bien des professeurs d'université se sont installés au ministère de l'instruction publique, et l'inintelligible, la barbare usurpation du palais universitaire continue. Pour ma part, je préférerais supprimer le Sénat.

Donc, l'institution qui fut expulsée fut la bibliothèque, que personne ne pouvait songer à défendre sans se couvrir de ri-

dicule (un politicien qui parle pour une bibliothèque!). L'Etat ne se soucia nullement de lui offrir un asile convenable; on loua à la hâte une espèce de hangar, puis un autre, qu'on a dû depuis démolir, tant l'état de cette bâtisse était misérable, avec ses murailles sillonnées de craquelures et ses plafonds tombants. Le dernier des commissariats de police aurait refusé un pareil abri, mais je vous rappelle qu'il s'agit d'une simple bibliothèque.

Il se trouva, comble du malheur et du ridicule! que ce «palais» démolissable était trop étroit aussi (le premier ne l'était pas moins). Voici un problème bien difficile à résoudre et qui se présentait pour la première fois dans l'histoire des bibliothèques des cinq continents.

Heureusement, on est très sage en Roumanie. La solution, qu'on aurait trouvée difficilement ailleurs, se présenta de soi-même à la raison éclairée de nos administrateurs. Une bibliothèque s'obstine à ne pouvoir pas être contenue dans une maison quelconque, appartenant à un personnage influent; mais on la ferme, si on ne la vend pas aux brocanteurs. Cette dernière solution ayant été jugée

trop radicale, on adopta la première, qui l'était un peu moins. Pendant trois ans, habitants des cinq continents! il y eut une bibliothèque de l'Etat, une bibliothèque unique dans la capitale d'un royaume européen, qui fut fermée, qui ne fonctionna que par le paiement régulier des salaires, qu'on accrut même.

Depuis quelque temps, cette bibliothèque est enfin ouverte, dans une maison louée encore, qu'elle partage avec le Conservatoire de musique! Une centaine de mille de volumes, en partie rares, s'y trouvent entassés; quant aux manuscrits, on les a *cédés*, sur demande et contre inventaire, au musée d'antiquités, où leur place était, n'est-ce pas? indiquée. Ce fut une nouvelle preuve de la haute sagesse de mes compatriotes: quand on ne peut pas détruire une bibliothèque, on... l'allège.

J'ai visité souvent cette bibliothèque, bien qu'elle prête à profusion, heureuse si elle ne regagne pas les ouvrages prêtés, ce qui arrive dans la plupart des cas. Il y a, délicate attention, une salle séparée pour les professeurs d'université (les élèves des lycées, public unique de la bibliothèque, avec, en hiver, les amateurs de chauffage gratuit, travaillent

dans l'autre); j'y avais toujours des voisins, des comédiens en retraite, des amis personnels, des fonctionnaires, etc., collègues que j'ignorais jusqu'à ce moment. Cette salle est aussi la salle où on expose les derniers numéros des Revues, éloignés des regards profanes du grand public des... collégiens. Il y a, d'abord, un grand nombre de revues anglaises, d'un contenu très général, revues que personne ne lit, mais qui avaient été commandées pour faire plaisir à un haut fonctionnaire de l'Etat, qui aimait cette lecture; viennent ensuite quelques revues littéraires, philosophiques voire même historiques et philologiques; le tout très mal choisi.

Quant aux livres, il faut chercher dans de vieux catalogues imprimés antérieurs à l'année 1870. Ces catalogues figureraient avec succès, auprès de ceux de l'Afrique méridionale, dans une Exposition du genre. On m'a jadis affirmé que le personnel, six personnes en tout, travaille avec zèle à un catalogue moderne, sur fiches. J'aurais assisté volontiers à l'exécution mystérieuse de cette œuvre, mais, vu son importance, la confection du catalogue est cachée aux yeux des profanes.

Je me console cependant avec l'aléa que mon arrière-petit-neveu jouira de ce catalogue, qui sera naturellement excellent. Pour le moment, il arrive quelquefois qu'on ne peut pas trouver un livre que j'ai vu moi-même, par hasard, sur un meuble quelconque de la bibliothèque: on le trouvera pour mon descendant, ce qui est, au fond, la même chose.

Quant aux achats de livres, on les fait quelquefois, mais la nature des livres achetés fait partie des *arcana*, puisqu'il n'y a pas de bulletin non plus.

Cette institution s'appelle «Bibliothèque nationale-centrale» de Bucarest. Je ne la souhaite pas aux pires ennemis de mon peuple, car je ne pousse pas la cruauté jusqu'à vouloir les rendre ridicules par le moyen d'une pareille invention.

Et cependant, on travaille à Bucarest, malgré tout cela. Il faut éclaircir ce nouveau mystère.

D'abord l'Académie roumaine supplée à la négligence du ministère de l'instruction publique. Depuis 1891, le public est largement admis à travailler dans sa bibliothèque, bibliothèque modèle sous tous les rapports. On y peut

travailler de 9 heures à 6 heures, sans interruption, dans la section des imprimés et la plus grande partie du jour aussi dans celle des manuscrits. Les ouvrages de référence sont sous la main du public. Un excellent catalogue sur fiches permet de servir promptement le public, qui vient surtout pour faire des recherches scientifiques. La bibliothèque n'a guère plus de 70.000 volumes, mais elle se complète avec ordre et intelligence. C'est la seule bibliothèque du pays envers laquelle, grâce à la vigilance des employés, le dépôt légal est exécuté.

J'ai parlé, à plusieurs reprises, des collections de l'Académie. Un catalogue des manuscrits, au nombre de plus de 1300, est en cours de publication; on pense à mettre en ordre la riche collection de monnaies et celle des cartes et portraits; enfin, les 50.000 documents environ que l'Académie possède sont classés et catalogués à l'égal des bibliothèques et archives les mieux ordonnées de l'étranger.

Dans le public qui fréquente cette bibliothèque, on voit toujours bon nombre d'étudiants, encouragés par certains de leurs professeurs à entreprendre des re-

cherches personnelles. Jusqu'ici, le conflit perpétuel qui règne à l'Université contribue à ce que ces étudiants soient encore des exceptions honorables. La plupart ne pensent, comme je l'ai déjà dit, qu'à passer leurs examens.

Pour la préparation universitaire proprement dite, l'initiative privée supplée encore à l'absence d'une bibliothèque de l'université. La «Fondation Charles Ier», est — son nom le dit — un don royal fait aux étudiants, à ceux d'aujourd'hui qui ne le méritent qu'à demi, à ceux de demain que nous désirons tous plus sérieux, plus actifs, moins bruyants, ayant à un plus haut degré le sentiment de l'amour et du respect pour la patrie et le Souverain qui la représente.

J'ai passé bien des heures de bon travail à la «Fondation». Il y a bien toujours quelque co-propriétaire de l'institution qui vous coudoie ou vous dévisage, en jeune demi-barbare qu'il est encore, mais on travaille avec plaisir dans ces salles larges, hautes, bien aérées, dans ce grand et solennel silence. Les livres, en petit nombre encore, sont choisis avec discernement, et le tout fait un très bon effet. C'est une des rares institutions où

on sent l'effet bienfaisant d'une surveillance continuelle et sévère.

En finissant ce chapitre, j'aurais quelque chose à proposer aux personnes qui se trouvent à la tête des bibliothèques de l'Académie et de la Fondation Royale. L'Etat, cela est évident, ne se croit tenu à aucun devoir envers la civilisation nationale ; toutes ces choses de livres, manuscrits, documents, monnaies l'ennuient au plus haut degré. En attendant l'œuvre salutaire d'un incendie, qui ferait disparaître tout cela — les pillards avancent bien lentement avec leur œuvre de dépouillement — l'Etat ne manque pas une occasion pour témoigner de son mépris pour tout ce fatras et ce bric-à-brac encombrants. J'ai eu la naïveté de me plaindre dernièrement d'un de ces actes de mépris, qui m'a paru, au premier abord, trop blessant pour ceux qui ne veulent pas comprendre qu'il ne faut pas lire et écrire dans notre pays.

Je suis certain que la nomination ridicule dont il était question (il s'agissait d'un monsieur quelconque comme nouveau chef de la bibliothèque centrale) sera faite néanmoins, ou bien remplacée par une autre non moins ridicule, ce qui revient au même. Prêcher sur ce thème à un

gouvernement roumain est inutile: mieux vaut enseigner le calcul différentiel à un Canaque.

En faisant ce qu'il fait, l'Etat compte sur les institutions qui remplacent celles qu'il devrait réformer, *recréer*. Si, cependant, il voyait un beau jour les institutions privées se refuser à ce rôle? Si l'Académie ne recevait dans la bibliothèque que les académiciens et si la Fondation fermait ses salles aux lecteurs qui ne sont pas des étudiants? Il y aurait peut-être des protestations, un mouvement qui forcerait la main à l'avocat improvisé, en ce temps-là, ministre de l'instruction. Quant à moi, après tout ce que j'ai vu, je ne trouve pas d'autre issue à une situation qu'on ne peut pas qualifier d'un terme assez sévère, assez méprisant, assez stigmatisant.

5. Les archives

Il y a des peuples qui ne doivent jamais perdre de vue leur passé, qui doivent y chercher sans cesse des inspirations et des espérances. Nous sommes de ces peuples..

Comme situation politique, il ne faut

pas nous faire de trop brillantes illusions sur notre état présent. Cet état est très honorable, et il faut être infiniment reconnaissant à tous ceux qui ont contribué, dans des temps héroïques qui s'éloignent peu à peu de nous, à fonder la Roumanie actuelle, le royaume des Roumains libres. Mais il ne faut pas, pour cela, mépriser le passé, car il existe dans ce passé des éléments de supériorité qui nous manquent aujourd'hui.

En effet, la principauté moldave d'Etienne le Grand—roi sans en porter le nom—s'est étendue au nord, jusqu'au delà des frontières de la Galicie, elle était bordée à l'est par le Dniester, notre Nistru, depuis longtemps déjà rivière intérieure de l'empire russe. Les princes valaques avaient des extensions en Transylvanie, des possessions outre-monts, tout comme leurs voisins de Moldavie en eurent aussi aux XVe et XVIe siècles. Dans ce passé, il y a eu un moment heureux dans notre développement, où le même prince régnait à Bucarest, à Iassi et à Alba-Julia, et les armées de ce prince, que les Transylvains appelaient «le roi», passaient les Balkans et jetaient l'effroi à Constantinople.

Nos voisins étaient alors plus faibles.

qu'aujourd'hui: nous pouvions nous mesurer en champ de bataille ouvert avec les Polonais, les Hongrois, les Turcs mêmes et il y a dans notre passé des victoires contre ces voisins qui sont les perles de notre gloire militaire. En fait de suzeraineté étrangère, il ne faut pas oublier que, dans ce temps-là, cette suzeraineté — surtout la suzeraineté chrétienne — avait des liens bien faibles et ne nous pesait guère et que certaines alliances contemporaines ne s'en distinguent que par le nom, plus discret dans cet âge d'hypocrisie. Enfin, il faut tenir compte de ce fait que notre civilisation, à laquelle s'intéresse une si faible partie de notre peuple même, s'arrête aux frontières de notre race et que jadis, il y a deux siècles de cela, nous étions le peuple le plus civilisé de l'Orient hellénique et que l'influence que nous exerçons par nos livres, par nos écoles, par nos typographies s'étendait à toute la population chrétienne sujette du Sultan, population qui voyait dans nos fiers et fastueux voevodes trônant sur leur trône surmonté par la croix grecque les descendants légitimes des Césars chrétiens de Byzance.

Ces choses, il ne faut pas les ignorer,

il faut les avoir sans cesse présentes à l'esprit, parce que c'est de la connaissance sereine et profonde de ces anciens jours de notre peuple que nous tirerons la confiance, la vigueur, l'orgueil dont nous avons, à un si haut degré, besoin aujourd'hui. Pour ma part, je comprends l'étude de ce passé comme un culte, une religion: il faut s'en approcher les mains pures, détaché de toute autre préoccupation humaine.

Mais il ne faut pas laisser isolé le prêtre de cette religion de la patrie. L'historien ne doit pas parler seul dans le désert sur la grandeur passée du pays. Il faut qu'un intérêt général l'accompagne et le soutienne dans ses recherches. Il faut, spécialement, qu'on ait un haut respect et une haute révération pour les monuments qui sont les reliques de ce passé, relever les églises qui s'écroulent, rechercher avec piété ce que la terre a recouvert de ces restes sacrés, conserver scrupuleusement, classer avec zèle, loger dans des palais les morceaux de parchemin ou de papier sur lesquels la main des aïeux a tracé l'histoire des temps disparus.

Tout cela devrait être, et un étranger qui aurait de l'estime pour nous s'at-

tendrait à trouver une organisation savante et moderne de nos archives. A Bucarest, parmi les monuments les plus splendides, il chercherait le palais des archives nationales, où un personnel compétent et zélé se mettrait à sa disposition pour aider ses recherches. Il penserait que les archives de Iassi doivent rivaliser avec l'institution centrale, établie dans la capitale du royaume. Il serait convaincu que de petites archives de province sont entretenues par l'Etat dans chaque capitale de district. Il demanderait avec confiance à son libraire les catalogues, les répertoires, les publications des archivistes roumains.

Cet étranger serait bien naïf, et, si je le rencontrais, voici ce que je lui dirais, ce que je serais bien forcé de lui dire :

« Vous êtes en Roumanie, monsieur, dans le pays des hommes d'affaires, des avocats, des politiciens de toute espèce, des bureaucrates tout puissants, des jouisseurs qui ont une fortune à gaspiller. Il faut laisser complètement de côté vos idées occidentales, européennes, touchant les archives. Personne ne les partage ici. Notre pays est un pays de réalistes convaincus, qui ne voient dans un docu-

ment qu'une loque de cuir ou de mauvais papier jauni, qu'il faut laisser aux imbéciles qui ont la bêtise de s'en occuper. Du ministre de l'instruction publique jusqu'au dernier chef de bureau de ministère, c'est une opinion consacrée. Aussi installe-t-on aux archives un personnage, qui peut même être un savant, et on l'y laisse faire ce qu'il entend avec ses documents, son logement, ses fonctionnaires, ses cinquante mille francs annuels pour salaire et autres dépenses. Ce fonctionnaire, vice-roi, khédive des archives du pays, en fait ce que vous pouvez voir vous-même en m'accompagnant.»

Je le mènerai, mon pauvre étranger ébahi, je le mènerai le long du quai de la Dambovitza, jusqu'à ce qu'il pourra voir «le palais des archives». C'est, comme nous savons tous, un bouge infect, sale, noir, moisi. La vieille résidence phanariote du haut de la colline Mihaï-Voda n'est pas même une ruine bien conservée: les plafonds s'effondrent, toute une végétation parasite disloque les pierres à travers le plâtre verdi par l'eau, car il pleut dans nos archives, il y pleut jusqu'à détruire les documents eux-mêmes, «abrités» dans un pareil logis.

En voyant cette décadence, cette saleté, cette misère de Peaux-Rouges, l'étranger comprendra pourquoi le directeur, M. Hasdeu, fatigué par l'âge et ses longs travaux, ne peut pas, tout romantique et passionné pour les choses occultes qu'il est, continuer à habiter ce nid de chouette. Il y a bien encore deux maisons louées par l'Etat 5.000 francs par an, mais il ne peut pas y déranger les familles de fonctionnaires qui s'y sont installées. Il s'est bâti donc un beau château à Campina et s'y est installé, avec un des serviteurs des archives. Il est vrai que Campina n'est pas à deux pas de Bucarest, mais la charge de directeur est seulement, dans des archives bien organisées, une charge de haute surveillance. Jeudi, après-midi, le directeur arrive: il assiste aux séances de l'Académie, du conseil permanent, règle ses affaires personnelles... et repart pour son château le samedi, pour revenir le jeudi suivant. On ne peut pas être plus consciencieux que cela, et je suis le premier à donner raison à M. Hasdeu qui en agit ainsi et aux dignes ministres qui l'approuvent en le maintenant à la tête d'une institution dont il se préoccupe tant.

Nous avons donc, moi et l'étranger, toutes les chances de ne pas trouver le directeur aux archives. Ce serait, je me hâte de le dire, une absence profitable, car, il faut le savoir, par excès de prudence — il y a des Iatzimirski en si grand nombre — les archives sont fermées au public, c'est-à-dire *fermées* fermées, ou à peu près, car toute règle a des exceptions et on trouve, avec certains amis et certains étrangers, des accommodements. Ainsi MM. Agura et Shiletici, savants bulgares, y ont pénétré et dans un passé éloigné j'ai vu moi-même mes efforts de pétitionnaire infatigable couronnés de succès. Enfin, M. V. A. Urechia emprunte pour son propre usage les registres phanariotes, qu'il emporte où bon lui semble. On m'assure même que cet infatigable chercheur qu'est M. I. Tanoviceano a été admis aux archives, fermant jusqu'ici la série des rares privilégiés, pendant le cours de cette année même.

Mais, la règle générale n'en est pas moins une règle. Ceux mêmes qui sont admis aux archives ne le sont pas leur vie durant; un changement quelconque dans leurs relations personnelles avec le directeur, et la porte de l'institution leur est fermée jusqu'à résipiscence. Ainsi,

je me rappelle un incident d'un haut intérêt, dont le hasard seul m'a rendu témoin. Jusqu'au printemps dernier, le même fonctionnaire était archiviste de première classe, une espèce de directeur en troisième ligne, aux archives de l'Etat et paléographe, c'est-à-dire conservateur des manuscrits et documents de l'Académie roumaine.

Feu Petruz était un fonctionnaire modèle, même aux archives, où cela n'a jamais été nécessaire et n'a profité à personne; vieillard allègre et causeur, il partageait volontiers à ses connaissances ce qu'il savait concernant les archives, et il en savait long.. Or, il me montre un beau jour la pétition par laquelle M. Gr. Tocilescu, directeur du musée, demandait officiellement à M. B. P. Hasdeu, directeur général des archives nationales, hauts fonctionnaires tous les deux, plusieurs fois collègues, plusieurs fois... amis, la permission de pouvoir faire aux archives des recherches concernant le XVIème siècle. M. Tocilescu ajoutait qu'il présentait pour la seconde fois sa demande et n'oubliait pas de mettre au bas de sa supplique son adresse particulière. La première fois, M. Hasdeu avait écrit de sa propre main

une résolution qui classait la pétition au dossier.

Mais supposons que le personnel des archives nous permette d'y entrer, en l'absence du directeur (supposition bien gratuite, le cas n'étant jamais arrivé, tant la discipline est excellente aux archives de l'Etat de Bucarest).

En pénétrant dans la cour que gardent des soldats gardiens qui ne peuvent pas, malheureusement, défendre les documents contre la pluie), l'impression que produit le «palais» est tout aussi lamentable. On fond, on monte un escalier, on traverse des couloirs étroits et obscurs et on se trouve dans une pauvre salle vide de mobilier, dans un repaire nu et mal éclairé, en présence d'un vieux fonctionnaire qui a la consigne de vous demander la permission préalable du directeur. Si vous avez obtenu, grâce à votre bonne étoile, ce talisman, vous prenez place auprès de lui, à la primitive table de bois, et on vous apporte les trois paquets par jour auxquels vous avez droit.

Les ouvrir, parcourir les pièces et s'en aller, est dans la plupart des cas, l'affaire de quelques minutes. Car les archives étant considérées comme le dépôt des

titres de propriété de l'Etat, pour ses biens-fonds, tous les documents anciens sont classés d'après le monastère ou l'évêché dont ils proviennent. Les biens ecclésiastiques ont été, à deux reprises, sécularisés, confisqués par l'Etat, qui a pris les pièces d'archives en même temps que les terres dont elles confirmaient la possession. Si un procès survient, l'Etat s'adresse aux archives, qui fournissent sur-le-champ les originaux. L'avocat auquel les intérêts de l'Etat ont été confiés lit le document ou ne le lit pas, mais il ne manque pas de retenir, presque toujours, ce document, qu'il cède même, à court d'argent, à quelque brocanteur.

Donc, les archives se trouvent dans le même état où elles se trouvaient lors de la suppression des commissions qui leur ont fourni la plupart des matériaux. En une trentaine d'année, aucun travail d'organisation n'a été accompli et il ne le sera pas davantage plus tard sous ce fatal régime.

Quant aux publications auxquelles des fonds sont consacrés, commencées à peine par le directeur actuel, — arrivé à ce poste à la suite d'une violente campagne menée contre son zélé mais in-

compétent prédécesseur — elles ont été aussitôt supprimées. En effet, à quoi bon les continuer, quand il est plus commode de ne pas le faire et quand pendant de longues années personne n'a cru devoir protester contre cette manière de voir ?

Si l'état des choses est tel à Bucarest, il est inutile de décrire la «succursale» de Iassi, où je me suis risqué une fois. Cette institution végète obscurément, et sauf les fonctionnaires, tout le monde a oublié depuis longtemps son existence. D'archives dans les districts, il n'y en a pas. Il est superflu de dire pourquoi.

Ce qu'il faudrait faire, je l'ai déjà dit, mais pour le faire il faut une énergie et une largeur de vues dont nos politiciens donnent rarement des preuves. Il y a toute une organisation d'archives à entreprendre, et il faut commencer par le plus pressé. C'est-à-dire voter à M. Hasdeu une récompense nationale, si l'on veut, et l'inviter, poliment mais énergiquement, à donner sa démission; chasser, ensuite, les fonctionnaires improvisés: instituteurs, médecins, anciens portiers et sous-officiers, m'assure-t-on, qui forment le personnel ridicule de nos archives. Jeter ce qu'il y a à bas, et puis

recommencer. Car entre l'ancien esprit et le nouveau il ne peut pas y avoir d'entente, ni de transaction.

6. Les Musées

S'il y a une ville au monde où un étranger qui ne vient pas d'outre-Danube et qui n'a pas l'intention de faire des études de couleur locale est exposé à s'ennuyer, c'est sans doute notre capitale.

Nos monuments modernes ne peuvent pas être, généralement, comparés à ceux qui ornent les villes de l'Europe centrale et occidentale; quant aux monuments anciens, un Roumain lui-même ne les trouverait que difficilement, tant ils sont cachés, tant on les abandonne et on les néglige. Après une courte tournée dans la ville, dont la partie digne d'être vue n'est guère grande, le visiteur voudra voir, comme partout où il a passé dans son voyage jusqu'ici, nos musées.

Ah! nos musées! Je ne désirerais jamais qu'un étranger s'adressât à moi pour les lui montrer.

Car Bucarest n'a guère plus de deux

musées, installés tous les deux dans des maisons louées: Le musée des sciences naturelles et le musée d'archéologie, ou, pour laisser de côté ces désignations scientifiques, le bon musée et le mauvais musée. Le musée occidental et le musée oriental.

Le premier se trouve dans la str. Polona; le directeur en est un savant très sérieux, le docteur Antipa, directeur des pêcheries, service public qu'il a, comme on le sait, organisé. Ce musée fait la meilleure impression, et, chaque fois qu'on y vient, on trouve de nouvelles acquisitions, de nouvelles preuves du zèle de son directeur. Le musée, ouvert régulièrement, est très visité les dimanches et fêtes, et le public mêlé qui se presse dans ses salles en sort avec quelques connaissances de plus, car il ne faut pas oublier qu'un musée est aussi une espèce d'école populaire.

Ce musée répond complètement à son titre; l'autre, le mauvais, ne saurait avoir un titre qui corresponde à son contenu. Au commencement, c'était un musée d'archéologie classique, mais le directeur, M. Tocilescu, ne pouvait pas se contenter de si peu. Poussé par sa passion d'accaparer, de serrer, de ca-

cher, de fermer et de monopoliser, il serait en état de confisquer la lumière pour son propre usage; il mit la main sur ce qui se trouvait encore dans les couvents en fait de pierres sépulcrales, de boiseries sculptées, d'icônes artistiques, d'objets du culte ayant une importance historique.

Ayant conduit pendant quelque temps le ministère de l'instruction publique, il eut l'occasion de voiturer tout cela vers son musée, qui en devint, à ce qu'on peut apprendre de seconde main, très riche. Mais cela ne suffisait pas encore, après les icônes vinrent les vieux livres, les incunables précieux; après les boiseries, les manuscrits rares, les documents; tout cela s'engouffra aussi dans ce musée sans fond, et la trace de ces trésors s'y perdit. Mais «l'appétit vient en mangeant», les couvents râclés, nettoyés, vint le tour de la bibliothèque centrale; j'ai déjà dit qu'on a livré ses manuscrits à l'insatiable musée. Et je finis cette histoire d'accaparement par un trait superbe: un savant allemand fait une donation au musée des... sciences naturelles; il fait les caisses et les expédie; soit erreur d'adresse, soit erreur de la part de la poste roumaine,

les caisses sont portées au grand musée, au musée par excellence, au musée de M. Tocilescu. Toutes les réclamations furent en vain; les caisses restèrent où elles étaient échouées !

Un musée ainsi composé pourrait néanmoins être, malgré la diversité baroque de ce qu'il contient, une institution bien utile. Il faudrait pour cela inventorier les objets, les classer d'une manière intelligente, les distribuer dans les salles d'un palais qu'on demanderait à l'Etat, en le menaçant — peut-être céderait-il, s'il ne préférerait pas destituer le directeur, — en le menaçant, dis-je, de protestations publiques. Cela fait, il faudrait publier sans retard des catalogues, qui fissent connaître, dans le pays et à l'étranger, la nature des richesses qu'on possède; il faudrait imprimer un bulletin des acquisitions; enfin, il faudrait ouvrir largement les portes au public, l'y attirer même s'il tardait à venir. Car, je le répète, un musée est une école, et l'école n'est jamais faite pour le professeur ou pour l'économiste.

Tout cela, M. Tocilescu le sait aussi bien que moi, mais il ne consentira jamais à le faire. D'abord, cet homme multiple n'a jamais de temps pour rien

et il faut une vie entière de travail honnête pour transformer en institution moderne ce magasin de bric-à-brac, cette usine d'astrologue. S'il se déclarait prêt à le faire, il ne faudrait pas y prêter foi; il accomplirait la besogne par d'autres, par des personnes mal qualifiées pour leur situation qui sont les fonctionnaires du musée (le sous-directeur est M. Tocilescu fils, qui n'est, je crois, licencié d'aucune faculté); et il n'est pas nécessaire de remplacer un désordre par un autre.

Mais il ne faut pas qu'on sache ce qu'il y a au musée, ce serait trop dangereux. S' imagine-t-on les chercheurs y pénétrant, foulant au pied les toiles d'araignée, essuyant du coude la poussière sacrée! Mais on lira ces pierres, on décrira ces objets, on analysera ces manuscrits, on publiera ces documents! Et tout cela sera fait par d'autres, par des collègues, des rivaux, des ennemis peut-être! Est-il possible de se sacrifier ainsi, d'abandonner aux profanes le fruit de ses fouilles, au-dessus et au-dessous du sol, de renoncer au prestige de possesseur de mystérieuses sources cachées d'information? On conviendra avec M. Tocilescu que cela ne peut pas être et

qu'il y a des prétentions qu'il faut repousser avec énergie, pour l'honneur et le profit de la science. MM. Tocilescopère et fils ont certainement trop d'estime pour ma personne pour croire que j'en pense autrement. Que Dieu m'en garde ! Je suis de leur avis, et je le serai toujours. Que le musée soit fermé, qu'il n'ait pas de catalogue, ni de bulletin, que les traditions soient respectées, les bonnes traditions auxquelles se rallient tour à tour tous ces excellents patriotes et courageux réformateurs que sont nos ministres de l'instruction !

En 1894, je me rappelle avoir eu la naïveté de m'adresser au directeur du musée dans le but d'y faire des recherches (à peine débarqué de l'étranger, je ne connaissais guère ma patrie). M. Tocilescu me reçut avec cette amabilité qui le distingue et, tout en me proposant de « rédiger ensemble » sa revue, qui paraissait encore d'une manière intermittente à cette époque, il me répondit que, quant au musée, on ne peut pas y travailler encore. Mais, ajouta-t-il, il était prêt à me donner lui-même... la chronologie des princes. Vous imaginez-vous un astronome qui voudrait faire des observations scientifiques dans un

observatoire et auquel le directeur de l'établissement, tout en refusant la demande, pour une raison ou pour une autre, proposerait de lui fournir le nom des planètes ! Cela revient au même.

Quelque temps avant cette scène distrayante, deux Bulgares, MM. Agura et Miletici, avaient pénétré au musée et y avaient pris des copies de documents qu'ils imprimèrent ensuite dans le «Sbarnic», de Sofia. Il paraît que la qualité d'être étranger suffit pour que les portes du musée s'ouvrent devant vous. On en a eu la preuve dernièrement avec M. Iatzimirski, dont l'éloge n'est pas à faire. Mais cela vaut la peine d'être raconté...

Donc, le bon Moscovite arrive à Bucarest. Il se présente à M. Tocilescu, qui le reçoit de la manière la plus affable et l'introduit, sans le gêner désormais par une surveillance incommode, dans la salle de travail du musée. Le savant kleptomane, ou le kleptomane savant, y passa deux semaines.

Ce temps passé, le musée dûment «exploré», je rencontrai M. Iatzimirski à la bibliothèque de l'Académie. Je le connaissais un peu depuis son premier voyage «d'études» en Roumanie et, comme il

parle assez couramment le roumain, comme il est, en outre, sur certains points, très communicatif, il se mit à me parler du musée. Ne connaissant guère l'institution, où je n'avais pas pu entrer et où je n'ai jamais espéré pouvoir entrer, je l'écoutai avec un intérêt qu'on s'imagine facilement.

Il me dit donc, et il paraissait très sincère, qu'il était content du brillant résultat de ses recherches. Mais il était loin d'en savoir gré à M. Tocilescu. Il me dépeignait ce dernier sous des couleurs qui n'étaient pas trop flatteuses. Le directeur du musée national lui aurait proposé d'écrire contre M. I. Bogdan; ensuite, en lui permettant de faire des études, il aurait exigé que lui, Iatimirski, lui laissât une description complète de tout manuscrit slave qu'il aurait étudié dans le musée, avec la liberté d'en faire n'importe quel usage (pense-t-on au musée à un catalogue des manuscrits?). Il me disait encore une foule de choses piquantes, que je crois tout aussi vraies, pour ma part, mais que je ne reproduis pas, uniquement pour ne pas faire jeter dans la rue le malheureux employé par qui Iatimirski les avait apprises.

Je croyais les relations entre ces deux savants terminées. Je me trompais. En effet, quand la fatale feuille de parchemin dénonça, en craquant trop fort, son... amateur, le parquet fit une perquisition dans la chambre d'hôtel qu'habitait Iatzimirski. On y trouva une dizaine de manuscrits, de lourds et volumineux bouquins du XVe et du XVIe siècles, que notre collectionneur prétendait avoir apportés de Russie pour en faire don à l'Académie de Belgrade. J'ai vu ces volumes dans le cabinet du juge d'instruction: quelques-uns parmi eux avaient des numéros et ces numéros étaient précédés d'un «No.» qui n'avait rien à faire avec la Russie. On pensa à avertir M. Tocilesco, Iatzimirski ayant été pendant deux semaines l'hôte bien aimé du directeur de notre musée. Il reconnut aussitôt les manuscrits comme appartenant à l'institution confiée à sa... vigilance. Pris d'une manière qui n'admettait aucune excuse, Iatzimirski parla: surveillé par un serviteur, qui le laissait la plupart du temps seul, il plaçait les manuscrits qui l'intéressaient le plus derrière une statue et il les emportait en partant. *Et nunc erudimini!*

Je crois que ce que j'ai dit touchant

le musée national suffit. Dans n'importe quel autre pays, un pareil directeur serait destitué immédiatement, mais il ne faut pas oublier que nous sommes en Roumanie, que ce pays a un régime parlementaire, qu'il faut des rapporteurs pour les lois présentées par le gouvernement et qu'une bonne à tout faire est un précieux instrument dans une assemblée délibérative. Que le musée mène son existence obscure, mystérieuse et ridicule plutôt que de se défaire d'un si sincère et actif adepte politique!

Il y a à Iassi un pauvre petit musée, ignoré par tout le monde, musée dont l'orgueil est un squelette d'éléphant, acheté à quelque panorama par suite de décès. Deux pinacothèques, sans ordre aucun, sans catalogue, attachées aux écoles des Beaux-Arts de Bucarest et de Iassi, ne profitent pas trop aux élèves de ces écoles, ni au public, qui y est admis les dimanches. Et, en fait de musée... c'est tout, dans le royaume de Roumanie.

Et je remplirai mon devoir, en criant une fois de plus: scandale! Chaque chef-lieu de district devrait avoir un petit musée, où les dons afflueraient et dont la direction, gratuite, serait confiée à un

professeur du lycée ou du gymnase local.

Les personnes zélées qui ont établi un pareil musée à Targu-Jiu, petite ville perdue dans un coin montagneux du pays, ont montré que cela est possible, chez nous comme à l'étranger, *partout* à l'étranger. Les musées de Iassi et de Bucarest doivent être absolument réorganisés, confiés à un personnel compétent et actif.

Si on ne se décide pas à accomplir ce travail d'épuration, à faire ces dépenses d'une haute nécessité, si on laisse persister un état de choses qui est un outrage apporté à la civilisation européenne, que nous prétendons représenter en Orient, il faut garder au moins un silence modeste envers nos voisins. Que nos politiciens, qui traversent tant de fois dans l'express la Transylvanie, où rien ne les arrête, que ces politiciens blasés et cyniques sachent donc qu'il y a Cluj, centre hongrois de cette province, un musée transylvain, avec lequel, comme ordre, comme installation, le nôtre ne peut guère soutenir la comparaison. Qu'ils sachent encore, ces gouvernants d'aujourd'hui ou de demain, que les Roumains de Transylvanie pen-

sent à créer, avec leurs propres moyens, un musée qui pourra, sans doute, nous servir d'exemple. Qu'ils le sachent, nos maîtres, qu'ils le sachent si cela peut leur profiter!

Et je commence à croire que cela ne leur profitera pas...

7. Les théâtres

Des institutions homonymes ont un sens ou un autre, selon le pays. Un peuple hautement civilisé, sûr de son avenir, un peuple fort et éclairé a le droit de considérer, s'il lui plaît, comme des distractions des choses qui doivent être, pour un petit peuple menacé, dont la civilisation est, sur bien des points, seulement une *simili-civilisation*, des institutions très sérieuses. En disant cela, je pense aux théâtres subventionnés par l'Etat roumain, théâtres dont ce patronage officiel devrait faire des établissements de culture dans le sens le plus réel du mot, de vraies écoles pour les adultes.

Mais une école suppose une direction, un système, un programme, elle suppose une autorité. C'est juste ce qui manque

à nos «théâtres nationaux», abandonnés à l'ignorance, aux caprices, aux faux calculs de directeurs dont l'unique mérite est celui d'être des gens du monde et de s'être intéressés, de tout temps ou dans leur jeunesse, au théâtre—opéra et ballet y compris—comme... spectateurs.

Car nos gouvernements, qui, je me hâte de le dire, croient à la nécessité des théâtres plus qu'à celle des bibliothèques, musées, etc., ces gouvernements font le compte suivant, qui est bien mauvais: On ne vient pas au théâtre, les loges restent vides ordinairement et, avec le rare public des stalles, l'Etat devra payer régulièrement les déficits des théâtres. Cela ne devant pas être — l'Etat a bien d'autres déficits à payer dans ce paradis des politiciens, les déficits des ménages officiels et influents — il faut attirer dans le temps le plus court possible le public au théâtre, le public distingué, cela s'entend. Y a-t-il un moyen plus ingénieux et plus efficace que de bombarder directeur, comme je l'ai dit, un homme du monde? Il prêchera à ses connaissances l'amour de l'art national, il imposera des billets à ses parents, à ses nombreuses relations, il équilibrera le budget. S'il y a des gens

qui payent, par politesse et condescendance, et ne viennent pas ensuite, si les loges retenues restent vides, qu'importe? Le principal est fait, il n'y a pas de déficit à payer.

Les théâtres nationaux remplissent-ils de cette manière-là leur haute mission? On ne s'en soucie guère, lorsque c'est de cela d'abord qu'il faudrait se soucier. Les directeurs qui se succèdent annoncent en grosses lettres sur les murs des deux capitales un charivari burlesque de spectacles, composé en grande partie de mauvaises traductions de mauvais originaux français; tout le rebut des théâtres parisiens de second étage trouve un abri assuré chez nous. Il y a dans nos affiches une place pour les mélodrames qui ont fait pleurer les aïeules des Français d'aujourd'hui, pour les farces qui distraient les blanchisseuses des faubourgs de Paris, pour les riens tant soit peu poivrés et pornographiques qui y font les délices des petites femmes et de leurs adorateurs.

De temps en temps, les « auteurs roumains » protestent dans des journaux qu'on lit, et il faut tenir compte de ce fait. Ils impriment, ces passionnés d'art, ces fins connaisseurs et ces illustres écri-

vains, qu'à ce système-là on déshonore le théâtre, on décourage nos écrivains. Ces écrivains, comprenez-vous? il faut les récompenser de leurs longues veilles fécondes, il faut jouer leurs pièces, où la vie de notre société roumaine est reproduite dans des œuvres d'un art exquis, il faut faire place aux dramaturges du pays... Quand ces cris deviennent trop forts, le directeur, insulté, invectivé, ridiculisé, traîné dans la boue, cède, et l'harmonie est rétablie. Quelques ouvrages très médiocres, quelques *localisations* dans une gamme vulgaire de travaux, roumains aussi, mais peu accessibles au public, mal préparé, voient la lumière de la rampe. Le public s'obstine à ne pas venir, et la crainte perpétuelle du déficit vainc la peur des journaux dans l'âme agitée du directeur. Les «nationaux» disparaissent pour quelque temps et le vieux répertoire est rétabli dans ses droits.

Mais il y a un point sur lequel les directeurs et les «écrivains nationaux» qui ont des journaux à leur disposition s'entendent on ne peut mieux. D'abord, à bas les ouvrages classiques des littératures plus anciennes!... Donner du Shakespeare, du Corneille, du Racine, du

Molière, de l'Alfieri, du Schiller, du Gœthe! Cela n'arrive presque jamais. Les directeurs pensent, comme toujours, à la caisse, et ces auteurs ne sont pas, semble-t-il, assez amusants (sans compter que le premier venu ne peut pas les traduire comme on traduit du d'Ennery).

Quant aux «critiques d'art», ils ont là-dessus une théorie qui, après m'avoir agacé, quand je commençais à peine à étudier mon pays, fait mes délices aujourd'hui. Chaque époque, chaque coin de la terre doit avoir un théâtre qui lui ressemble. Sommes-nous, s'il vous plaît, des anglais du temps d'Elisabeth, des sujets de Louis XIV, des italiens du commencement du XIX-ème siècle, des allemands du temps du Saint-Empire? Sinon, et il est évident que non, ce n'est pas pour nous (c'est tout aussi évident) qu'ont écrit Shakespeare, Corneille et toute la séquelle. Les descendants de leurs contemporains peuvent bien supporter encore ce répertoire étranger, relégué dans les musées de leurs théâtres; quant à nous, peuple oriental dont le goût n'est pas bien développé, il nous faut, cela va sans dire, des pièces bonnes pour un public grossier de l'Orient. Les «auteurs roumains» des journaux

sont tout désignés pour fournir cette manufacture.

Ensuite, il faut éviter les bonnes pièces modernes de l'étranger. Elles sont trop pesantes, d'après l'avis des directeurs, et n'amènent pas de monde. Quant aux « auteurs » susdits, ils répètent leur raisonnement infailible.

Enfin, il faut éliminer les ouvrages des bons auteurs roumains qui ne veulent pas crier dans les journaux et pour lesquels ceux qui crient ne parleront jamais, pour de bonnes raisons... Quant au directeur, il rumine dans sa pensée toujours le souci de sa caisse: « Ce Caragiali ! Il est vrai que ses pièces sont bonnes, mais, tout de même, il est trop méprisant, il ne cache pas suffisamment sa supériorité, qu'on pourrait même trouver écrasante. Comme il est auteur dramatique et comme je suis, moi, le directeur des théâtres, il pourrait bien faire certaines choses, dire certaines choses qui ne coûtent rien... Et puis le public a mal reçu certaines de ses pièces, que les acteurs ont mal jouées. Le public a raison, les acteurs aussi... Pas de Caragiali, ou bien le moins qu'on pourra... En fait de littérature nationale, il y a des jeunes plus accommodants et qui

écrivent dans des journaux qu'on lit...» Et on laisse de côté les originaux, en donnant des parodies.

Et le public? De quoi pourrait-il se composer?

Mais, certainement, des classes riches (on dit en Roumanie aristocratie, mais il y a une regrettable confusion, quatre-vingt-dix-neuf sur cent des «aristocrates» roumains étant d'origine très récente et absolument suspecte) d'abord, qui ont les moyens et le temps de fréquenter les spectacles, de l'«intelligence», qui viendrait au théâtre pour d'autres motifs supérieurs au simple besoin de se distraire et de se «montrer» et enfin de la petite bourgeoisie, des *mitocanis*, de ceux qui portent l'habit et des autres.

Ces trois catégories sociales brillent également au théâtre par leur absence pour des motifs que je tâcherai d'exposer.

L'«aristocrate» (gardons le mot, sans croire à la chose) n'habite le pays qu'une partie de l'année; il passe le reste à l'étranger; pendant ses vacances et ses absences, qui sont très longues — j'ai connu un illustre homme politique qui ne résidait en Roumanie que le temps qu'il y était ministre — il fréquente les

grands théâtres étrangers, il y voit des célébrités scéniques, avec lesquelles les nôtres ne peuvent pas être comparées, et il revient dans sa patrie avec le mépris préconçu pour ce qu'il pourrait y voir dans le même genre.

Mais cette excuse ne vaut que pour ceux de nos «aristocrates» qui sont en état de s'intéresser à un spectacle sérieux, d'avoir une appréciation artistique; et ceux-là forment une faible minorité. Que les étrangers, surtout les Français, dont le séjour en Roumanie est un triomphe, ne se fassent pas d'illusions sur le vrai motif des applaudissements, des félicitations, des bouquets. Ce n'est pas leur talent dramatique qu'on fête, mais bien leur qualité d'étoiles lointaines, leur réputation gagnée et confirmée dans d'autres milieux intellectuels que le nôtre. La plupart des gens de notre beau monde, et surtout les jeunes gens, sont incapables de jouir d'un spectacle fait pour une société civilisée.

Il existe à Bucarest plusieurs théâtres de variétés, dont l'un jouit d'une certaine célébrité. Des troupes cosmopolites y jouent chaque hiver des choses très légères et qui frisent l'immoralité, s'ils ne l'affichent pas même, pour

attirer notre public. On m'a dit qu'on y voit et qu'on y écoute des choses qui feraient rougir toute personne ayant reçu une certaine éducation, voire même des sergents et des gendarmes. Et—cela on ne me l'a pas dit, je l'ai lu moi-même, maintes fois, dans les comptes rendus des journaux — on remarque dans l'assistance, dans la nombreuse assistance, des sénateurs au crâne chauve, des professeurs d'université avec leurs familles, des hauts magistrats, des ministres; oui, des ministres, et, à un certain moment, on y vit applaudir un ministre de... l'instruction publique. Décidément, Shakespeare, Corneille, Goëthe et Alfieri, sans parler des modernes, sont trop naïfs pour une société aussi avancée que cela !

L'«intelligence» ? Elle partage, en grande partie, ces goûts et ces sentiments. Dans une ville comme Bucarest, où on ne se réunit guère pour échanger des idées, où la vie de «sociétés» des centres allemands est inconnue, où les théâtres sérieux sont déserts, il y a foule, chaque soir, dans les tripots de cartes, dits clubs, dans les cabarets de bière et de champagne comme dans les autres. Et les deux aristocraties, l'aris-

toocratie de l'esprit et celle de la naissance et des deniers, se réunissent dans une complète harmonie, qui leur fait honneur, pour applaudir des chansons grivoises d'une rauque chanteuse plus ou moins déshabillée.

Quant aux bourgeois, ils n'ont pas appris à fréquenter les théâtres. Ceux qui ne moisissent pas dans leur lointain faubourg, en lisant une feuille à cinq centimes et en appréciant les actes du gouvernement, ceux-là cherchent des distractions à meilleur marché, au point de vue de la bourse comme à celui de l'intelligence.

Si cela est — et cela est — la faute en est, sans doute, à l'éducation générale de notre peuple; mais c'est aussi la faute des théâtres. L'état actuel de ces institutions fournit facilement des excuses à tous les déserteurs. On ne peut pas faire de reproches à une personne cultivée si elle ne consent pas à essayer un mélodrame ou une farce. Et si le public venait pour entendre ces choses, la caisse du théâtre en profiterait, il est vrai, mais nullement l'éducation ou la moralité des spectateurs.

Ici comme ailleurs, il faut prendre des mesures radicales et courageuses.

Eliminer ces superfétations encombrantes que sont les comités, composés d'une majorité d'incompétents et d'intéressés, qui font quelques fois la loi au directeur. Nommer, pour la première fois dans l'histoire de nos théâtres (et ce qui arrive aux théâtres arrive dans toutes nos autres hautes institutions) nommer, dis-je, un homme d'un patriotisme lucide et d'un haut sens artistique, qui impose aux acteurs et au public un répertoire cohérent et systématique d'ouvrages classiques bien traduits, de bons ouvrages modernes, d'ouvrages roumains d'une réelle importance littéraire. Ne pas se soucier si ce régime amènerait d'abord des vides dans la caisse, car jamais des Peaux-Rouges n'ont applaudi l'œuvre de ceux qui voulaient leur imposer l'usage des vêtements. Savoir patienter longuement et payer sans broncher, jusqu'à ce que l'institution réformée devienne une institution appréciée et populaire...

Et cela serait, mon Dieu! si facile... Il n'y aurait qu'à mettre Caragiali à la tête des théâtres roumains et à confier au directeur actuel — s'il y en a un — la fonction de copiste à la régie du monopole des tabacs, fonction que

notre grand dramaturge doit, comme on sait, à la reconnaissance de son peuple. Ils s'acquitteraient tous les deux de leurs nouvelles charges d'une manière irréprochable.

II. LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE et SCIENTIFIQUE

A. Le mouvement littéraire

Je n'ai pas l'intention de donner ici des notions biographiques sur nos principaux écrivains et de dire mon opinion personnelle, qui n'est peut-être pas juste, sur leurs ouvrages. Après avoir étudié nos hautes institutions de culture, je me propose, dans cette seconde partie, d'exposer *les conditions* de notre vie littéraire et scientifique, en disant comment ces conditions ont varié; il faudra en dire aussi les causes et je me trouverai amené à indiquer la création et la disparition des courants qui ont dominé ce mouvement, l'ont renouvelé ou en ont changé le sens.

I

Que les étrangers abandonnent toutes leurs idées reçues touchant un mouvement, littéraire. Il n'y a jamais eu dans notre pays—aujourd'hui, malheureusement moins qu'autrefois — de livres attendus avec impatience, lus avec intérêt par les classes cultivées de la nation, jamais des célébrités bruyantes, des noms très populaires, jamais une librairie sérieuse, des éditeurs dignes de ce nom. Jamais aussi un écrivain n'est resté sur la brèche jusqu'à la fin de ses jours, en ne remplissant d'autre charge que celle d'écrivain. En un mot, un large public roumain n'a jamais existé et il faut constater, avec regret, qu'on ne peut pas encore prévoir l'époque, très éloignée, où les écrivains qui nous succéderont, ces heureux écrivains, auront un pareil public.

Mais, pour ne pas être injuste, il faut faire une distinction, une distinction qui s'impose, entre notre public de Roumanie et le public roumain de ce qu'on appelle les « provinces subjuguées ». Dire de ces braves gens-là ce qu'il faut bien dire de mes compatriotes du royaume serait souverainement injuste. Je dois dire

aussi préalablement que ceux qui considèrent par hasard le problème dont je m'occupe ici n'ont jamais pensé — pour des raisons très compréhensibles — à fixer cette différence.

Pour commencer donc, j'avais traversé maintes fois en wagon la Transylvanie sans m'y être jamais arrêté, ce qui aurait été un peu, je l'avoue, un devoir. Des recherches scientifiques m'amènèrent pendant l'hiver dernier à Brashov, dans la vieille ville de Brashov, où chaque pierre réveille des souvenirs appartenant au plus lointain comme au plus récent passé de notre histoire. J'y cherchais seulement d'anciens registres de comptes, des lettres roumaines du temps des voévodes, les traces nombreuses, d'un intérêt tout nouveau, de nos longues et étroites relations avec la ville saxonne de la frontière.

Mais j'y trouvais quelque chose qui ne m'intéressa pas moins que nos découvertes, et ce n'est pas peu dire pour un historien amoureux de son métier. Le temps où les Roumains étaient relégués dans leur faubourg des Schei, faubourg qui n'était pas comme aujourd'hui la continuation immédiate de la ville

proprement dite; ce temps est depuis longtemps passé.

Le faubourg n'en est plus un et, dans l'ancienne ville privilégiée même, nos conationaux abondent. Je fis des connaissances que je n'avais pas cherchées au commencement, et ces connaissances m'offrirent des choses dont je me doutais à peine auparavant, choses précieuses qui accrurent mon orgueil national et ma confiance dans l'avenir de notre race.

Chez nous, à Bucarest, j'étais habitué aux jeunes gens superficiels et brillants, aux hommes blasés avant le temps et sans motifs, aux femmes sans idéalité, sans enthousiasme, sans goût pour les choses de l'esprit, j'étais habitué à toutes ces tristes choses qui ne m'étonnaient plus. Je savais que chez nous le plus grand de nos écrivains est un inconnu, pour les classes supérieures comme pour les autres, je savais que feu Odobesco, un des plus dignes d'admiration parmi nos prosateurs, avait passé seulement pendant toute sa vie comme un boyard aux mœurs dissolues, qu'on voyait volontiers dans Caragiale un original spirituel, avec lequel on peut se mettre facilement de pair, dans le maire actuel

de Bucarest, le plus délicat de nos nouvellistes, un homme politique d'avenir à la phrase redondante et facile. Pour parler, en finissant, de ma modeste personne, je ne protestais plus depuis longtemps quand des personnes bien intentionnées me faisaient des compliments sincères et convaincus sur l'excellente mémoire qui me permettait d'apprendre par cœur des volumes en un clin d'œil et me demandaient ensuite à quelle faculté j'appartenais comme professeur et si j'avais jamais écrit quelque chose.

Eh bien, je trouvais dans cette société roumaine d'au delà des montagnes des personnes parlant roumain — j'en étais si surpris, si touché! — qui ne ressemblaient guère à mes compatriotes, que je n'aimais un peu qu'à cause de notre passé commun et de notre avenir, qui sera le même. Des vieillards qui avaient vu 1848 et la sainte levée de drapeaux pour la nation me parlaient avec chaleur de cette littérature du pays, qui était un mythe pour les habitants du royaume de Roumanie, ils prononçaient avec respect et reconnaissance des noms d'écrivains qui sont notre gloire. Ils avaient des bibliothèques, ces Roumains de Transylvanie, des bi-

bibliothèques dans leurs excellentes et solides écoles, bien supérieures, comme esprit, sinon comme programme, aux nôtres; et dans ces bibliothèques, qu'ils me montraient avec fierté — au lieu de les cacher dans un coin obscur, bien loin des bibelots à la mode, des «objets d'art» et de la pacotille japonaise ou parisienne qui ornent nos maisons à nous — dans ces bibliothèques on voyait en première ligne, lues et relues journellement, les œuvres de nos écrivains à nous. Des jeunes filles, dont la grâce naturelle, la franchise honnête, la confiance pure n'avaient rien à faire avec nos mœurs fausses, affectées et corrompues, des jeunes filles au courant de toutes les littératures — s'il vous plaît! — lisant les classiques allemands, français, voire même anglais, me parlaient de notre littérature en parfaits connaisseurs. Souvent, tellement la lecture des choses écrites était un besoin, le même ouvrage se trouvait dans la grande bibliothèque sévère du père et dans la petite bibliothèque coquette de la fille.

Et ils s'en ressentaient tous de ces lectures choisies. Il est inutile de dire qu'ils ne parlaient entre eux et avec

moi que notre belle langue (elle devrait être belle pour nous, la plus belle du monde, même si elle ne l'était pas pour un étranger), mais cette langue avait, parlée par eux, un charme spécial. Chez nous, tout le monde garde dans cette langue de la patrie, qu'on méprise plus ou moins, les particularités dialectales du lieu de son origine; là-bas, tous s'efforçaient de parler le roumain littéraire; ils rougissaient si on y surprenait des expressions, une prononciation du terroir; ils vous étaient reconnaissants, si, Roumain de Bucarest (oh! l'idée qu'ils se font de Bucarest ceux qui n'ont jamais vu notre capitale: une Rome, une Jérusalem de la race!) vous vouliez bien corriger un mot peu correct, provincial, échappé à leurs lèvres.

Pourquoi sont-ils ainsi nos «frères» de Transylvanie (ils disent ce mot de «frères» avec une intonation presque mystique, tant il résume d'espérances et tant il contient de réel et profond amour; pour notre part, nous les ridiculisons depuis longtemps pour cela)? Pourquoi ont-ils sur nous cette évidente supériorité d'esprit?

Mais, d'abord, parce qu'ils vivent dans

un milieu plus sain que le nôtre, dans d'autres circonstances politiques, qui, tout en étant malheureuses en elles-mêmes, ont des conséquences qui sont heureuses. Notre société du royaume est composée de jouisseurs qui se partagent la proie gagnée jadis par les héros; eux, ils sont des soldats devant l'ennemi. Ils n'ont pas le temps de penser à autre chose, dans leur perpétuel combat de chaque moment, qu'à leur drapeau qu'il faut défendre et qu'ils savent si bien défendre. Entre nous et entre eux, il y a des frontières politiques, et ils vivent dans l'Etat créé et gouverné par les ennemis naturels de leur race et de la nôtre; mais aucune frontière ne peut détruire le lien qui nous lie et nous liera à eux, le lien sacré qui fait des Roumains du Tzar, des Roumains du Sultan, des Roumains de l'empereur d'Autriche et du roi de Hongrie et des Roumains qui n'appartiennent qu'à eux-mêmes un seul peuple, et ce lien devient infiniment précieux pour nos «frères subjugués». Ils sont conspirateurs, daco-roumains, irrédentistes rien qu'en parlant cette langue, qui est pour eux un fier crédo et une prière pleine d'espérance.

Je mettrais en seconde ligne, pour expliquer ce fait que nous écrivons en Roumanie surtout pour les Roumains de l'étranger, la pureté de race des Roumains transylvains. Nos classes dominantes se sont enrichies (dans le bon sens du mot souvent) d'éléments humains appartenant à tous nos voisins, et, en première ligne, à nos voisins d'outre-Danube.

Il est bien mêlé le sang de nos politiciens et de nos richards ! Et il est un fait constant que les races très mêlées, les classes très mêlées d'une nation ne peuvent jamais avoir un patriotisme bien profond et bien sincère. Pensez aux Pérotés, aux Levantins, à ces mulets ethniques, à ces races bâtardes de l'Orient, qui ne vivent que pour le gain et pour la jouissance et qui n'ont pas de préférence en fait de domination, pourvu qu'elle soit étrangère et qu'elle les laisse s'enrichir. Entre un Roumain de Bucarest, un peu mâtiné de Grec et de Bulgare (le peuple, de race pure, des campagnes s'élève très lentement vers la culture et le bien-être) et le Roumain de Transylvanie, que la haine nationale et la différence confessionnelle séparent du Hongrois calvin ou catholique, du Saxon

luthérien, il y a une différence de sang, de pureté, de *noblesse* qui explique en partie la supériorité du dernier.

Et je finirais en indiquant un autre motif. Il n'y a nul doute pour qui n'est pas Français que l'influence allemande exerce une meilleure influence, une influence plus saine et plus sérieuse sur un peuple aux débuts de sa civilisation que l'influence française. Il y a bien des motifs à cela: le caractère plus réaliste, moins formel, c'est-à-dire plus éducatif, tout en restant très instructif, de cette culture allemande surtout. Et les Roumains d'outre-monts se sont formés sous l'influence, médiate ou immédiate, de cette civilisation germanique, à l'encontre de notre Roumanie francisante.

Un dernier mot: Quand on place de si hautes et si pures espérances sur un peuple il faut y répondre par des vertus. Ne trompons pas l'attente de nos bons «frères» transylvains! Quand ils viennent à Bucarest pour contempler de près notre force, notre grandeur, quand, après avoir vu, les yeux mouillés de larmes, passer le Roi et son armée, ils pensent à admirer notre littérature et notre science, ne leur répondons pas par des potins sur nos meilleurs écrivains,

par des revues mal rédigées, par des librairies purement françaises! C'est brutal, froissant et *très* dangereux.

Au XVIII^e siècle, ceux qui écrivaient des vers — c'est la seule littérature proprement dite de cette époque — étaient de riches boyards, qui, tout en imitant leurs modèles français, ne couraient guère après la gloire et n'avaient pas ce qu'on appelle une ambition littéraire. Les petits vers étaient faits pour un but bien déterminé et bien... individuel; c'était une espèce plus distinguée, plus rare et plus efficace de billets doux. On ne les publiait même pas: tout au plus l'auteur les conservait-il en copie. Ainsi, c'est la famille de Konaki qui a publié, longtemps après sa mort, les vers de ce lyrique, le plus grand des poètes moldaves du siècle dernier; et la plupart des vers des Vacareshti ne sont pas encore imprimés, bien que j'ose croire que les descendants de ces poètes nous doivent cette publication.

Une nouvelle époque dans les conditions littéraires du pays s'ouvrit lors du retour des jeunes gens qui firent vers 1830 des études à Paris. Enivrés par les fanfares du romantisme combattant, ils rêvèrent, en suivant avec intérêt les

péripéties du grand combat pour la couleur, pour la variété, pour la liberté de l'art, ils rêvèrent, ces compatriotes, disparus aujourd'hui jusqu'au dernier, d'une vie littéraire au niveau de la vie mouvementée qui les entourait. Ils s'en retournèrent, éphèbes aux longs cheveux, aux cravates téméraires, avec l'imagination hantée par la gloire.

Ce n'était pas eux qui auraient fait des vers pour une seule et discrète amie, comme leurs prédécesseurs littéraires, les vieux boyards classiques, à barbe orientale et à caftan. Ce ne fut pas seulement une révolution littéraire qu'ils accomplirent, mais aussi, et c'est ce qui nous intéresse ici le plus, une révolution dans les conditions littéraires. Les jeunes gens enthousiastes, qui transplantèrent chez nous le mouvement romantique, comme formule littéraire, introduisirent en même temps un simulacre de vie littéraire à la mode française.

Ces jeunes gens s'appelaient Alexandri, Bolintineano; leur talent était incontestable, et ce talent ne tarda pas à être reconnu par le «beau monde» de 1830 à 1850, si différent du nôtre. On était encore bien arriéré à cette épo-

que-là: pas de perpétuels voyages à Paris et aux villes d'eau, pas de distractions bruyantes et vulgaires, pas de flirtage à la «Chaussée». Les classes supérieures de ce temps-là affrontaient le ridicule d'être très patriotes, très passionnées pour la littérature, pour l'histoire, pour l'art, pour tout le mouvement intellectuel du pays. De grandes dames moldaves, dont la race est perdue depuis longtemps, de saintes et pures femmes, dont il faudrait rappeler souvent la vie, comme un exemple (hélas! peut-être inutile), ouvraient leurs salons aux jeunes écrivains et s'honoraient d'avoir la primeur d'une poésie d'Alexandri, d'une nouvelle de Costaki Negruzzi. Il y eut, ô compatriotes raffinés, sceptiques et pourris de cette heure! il y eut dans la Moldavie gouvernée par Michel Stourdza, dans cette Moldavie où la plus haute autorité politique était en réalité celle du brutal et arrogant consul de Russie, il y eut dans cette petite «province turque» des salons littéraires, dans la création desquels la mode, la vanité féminine n'avaient rien à voir. En Moldavie et en Valachie, l'aristocratie de ce temps, moins mêlée que celle d'aujourd'hui, plus fermée que de nos jours

à l'invasion des anciens épiciers à coupés anglais, des prévaricateurs enrichis par leur immoralité, cette aristocratie, qui renierait avec dédain ses petits-fils francisés et internationalisés, patronnait le mouvement littéraire, auquel elle donnait des écrivains qui n'étaient pas parmi les derniers.

Des «Revue» parurent alors, qu'on trouvait sur toutes les tables et qu'on lisait dans toutes les familles nobles du pays. Les livres s'imprimaient — l'éditeur était inconnu et les auteurs n'étaient pas toujours riches — aux frais de ces mêmes nobles, dont on trouve les noms, pour toujours dignes de respect, à la fin des volumes en lettres cyrilliques, dans les longues listes des »prénumérants», toutes pleines de personnages influents. Et, ces livres, on les ouvrait sans cesse, et il faut qu'on sache que pas un auteur roumain n'a eu une célébrité plus réelle, plus répandue, plus honorable qu'Alexandri dans sa jeunesse, dans sa première jeunesse de poète choyé et admiré.

Peu à peu, les choses changèrent. Les auteurs et le public ne restèrent pas les mêmes. Si les vieux romantiques continuaient la tradition idéale de l'art pour

l'art, des jeunes parurent qui cherchèrent dans la littérature le moyen de gagner une gloriole de plus: tel M. V. A. Urechia, le représentant le plus connu et le plus typique de ces jeunes d'il y a quarante ans. L'influence française, après nous avoir servi à nos débuts, commença à être dangereuse pour notre individualité nationale, comme toute influence trop forte et trop exclusive, exercée par un peuple très avancé sur un autre qui ne pourrait guère lui être comparé. Nous avons emprunté d'abord aux Français des néologismes nécessaires pour des idées nouvelles, des noms français pour des idées françaises; mais on alla malheureusement trop loin; tandis que les savants voulaient remplacer notre langue par une espèce de bizarre latin, les classes supérieures, et elles furent suivies par les écrivains, se mirent à parler, quand elles ne parlaient pas comme d'habitude la langue de société par excellence, une espèce de baragouin roumain-français qui fait nos délices aujourd'hui. C'est dans cette langue bâtarde et hybride, que le peuple ne comprenait pas, qu'écrivaient des poètes d'un certain talent, Michel Zamfiresco surtout, qu'une nouvelle édition

nous a révélé complètement illisible, tant il est burlesque.

En même temps, mis en contact, par des voyages de plaisir et par des voyages d'études, avec la société française, nos pères en furent éblouis, un violent désir d'imitation les saisit et, comme on imite toujours dans la mesure de ses aptitudes, ils s'assimilèrent la langue, l'habit, les habitudes de luxe de la société parisienne du second Empire; les qualités plus solides, ils ne les imitèrent pas, car ils ne pouvaient pas les apercevoir sous la surface dorée et brillante. Notre vieux boyard casanier, timide, économe, très patriote, qui posa, sous une double suzeraineté étrangère, par lui-même et par ses enthousiastes rejetons, les bases de la Roumanie actuelle, ce boyard disparut. Les cadets de la génération d'Alexandri, de Balcesco, de Jean Ghica, des révolutionnaires de 1848 et des représentants des assemblées organisatrices de 1859, ces cadets des rêveurs et des romantiques créèrent le type classique du «boyard valaque»: personnage quasi-français, qui sue de l'or par tous ses pores, qui vit pour les bals, les promenades, les diamants, les fourrures, qu'on retrouve, comme

son voisin le « prince russe », dans toutes les villes d'eau, à toutes les fêtes du continent, autour des tables de jeu de tous les Monacos du monde; du reste, grand propriétaire toujours, si les juifs ne l'ont pas encore dépouillé de son dernier bien, ancien et futur député, sénateur et ministre dans une patrie dont il ne se préoccupe que pour cela.

Qui pourrait remplacer comme public le noble, *déroumanisé* désormais, sans aucun sentiment pour son pays? Le bourgeois? Mais c'est chez nous presque uniquement le juif, le Grec, le Bulgare, l'Allemand, sous étiquette roumaine ou non; ce qu'ils se soucient, ces gens-là, du peuple roumain, de son avenir, de son idéal, de sa littérature! Le paysan? Mais il continue à être l'ancien paysan, sans droits réels, sans civilisation réelle; le maire le remplace comme électeur, aux ordres, lui-même, du propriétaire, du sous-préfet; l'école ne se soucie pas de son éducation et lui donne une instruction fausse, formelle, technique, une instruction qu'il ne comprend pas et qui ne peut pas lui être, s'il reste paysan, utile... Oh! ce pauvre paysan, proie des charlatans, officiels et autres, cible des fusils nouveau modèle, s'il s'avise de protester, à

sa manière naïve... Longtemps encore nos livres ne pénétreront pas dans les villages pour éclairer la raison des plus vrais, des plus honnêtes et des plus actifs fils de la patrie et pour réchauffer leur cœur endolori.

Il n'y eut donc plus après 1860 de public digne de ce nom. Le mouvement littéraire s'arrêta. Quand il recommença, ce fut un mouvement très sérieux, mais très restreint: affaire de cénacle, de club littéraire, conversation—la revue des novateurs reçut le nom très juste de *Convorbiri literare*—entre intellectuels.

Ces novateurs étaient, au commencement, quelques jeunes gens revenus de l'Allemagne, où ils avaient fait de très sérieuses études universitaires. De retour dans la patrie, ils y trouvèrent, au milieu d'un petit public très peu passionné pour les écrivains et les livres, des poètes de la taille de Michel Zamfiresco, des prosateurs du talent de M. V. A. Urechia (poète aussi, à son heure, car Dieu n'a refusé aucun de ses dons à cet auteur heureux!). Ils ne purent pas se défendre de trouver ce «mouvement littéraire» bien ridicule et, comme ils ne croyaient pas que nous fussions pour toujours condamnés à ce

régime intellectuel, ils fondèrent, s'étant réunis en société, la célèbre «Junimea», de Iassi, une nouvelle revue dont la mission devait être de mettre à leur place les ambitions olympiques, mais impuissantes, de désillusionner les quelques lecteurs du pays à leur égard et d'inaugurer une ère intellectuelle d'honnêteté, de sérieux de la pensée, de modération dans la forme. Ils avaient tout le droit d'en agir ainsi, de proclamer la révolution intellectuelle, car notre littérature de ce temps-là ne pouvait être comparée qu'à celle de l'Uruguay ou de la République Argentine (si je ne calomnie pas nos frères latins, plus ou moins métis, de l'Amérique méridionale).

Les «Convorbiri literare» n'épargnèrent personne parmi les écrivains en vogue de cette époque. Ce fut un véritable massacre, mais certainement pas celui des innocents. Les auteurs qu'on voulait immoler au bon sens crièrent, ce qui a été, est et sera toujours le privilège de pareilles victimes. Il y avait alors à Bucarest une digne revue qu'on appelait la «Revue Contemporaine»; on y menait grand tapage pour la défense de la bonne cause. Les «Junimistes», les

Iassiotes étaient des cosmopolites dangereux, des agents de la propagande allemande, l'avant-garde du *Drang nach Osten*, des broyeurs ténébreux de métaphysique inintelligible... Dans les premiers rangs de ces courageux nationalistes, de ces penseurs à l'intelligence lucide on remarquait—est-il besoin de le dire? — l'infatigable M. Urechia, défenseur naturel des causes généreuses.

Mais les germanophiles, les jeunes gens de Iassi, qui ne respectaient rien, avaient ce qui manquait à leurs nombreux ennemis: la conséquence et le talent. M. Urechia trouvait devant lui les articles admirables de polémique de M. Maioresco; les *Convorbiri* opposaient — nouvelle preuve de cruauté — les vers d'Eminesco à ceux de Michel Zamfiresco, les «Nouvelles populaires» de M. Slavici, les récits de M. Gane à la prose du groupe ennemi. Alexandri, Jean Ghica approuvèrent hautement la «nouvelle direction» — on l'appelait ainsi avec raison — en écrivant dans la revue de Iassi. Les tapageurs durent renoncer bientôt à une réputation usurpée: il y en eut qui, ployant leur drapeau devant les victorieux, offrirent à ces derniers une collaboration que ceux-ci

n'auraient pas dû accepter. Parmi ces repentis de la dernière heure, il faut compter... M. Urechia, qui oublie facilement, ou fait semblant d'oublier.

Pendant une vingtaine d'années, les junimistes, devenus plus tard un important groupe politique, eurent la situation littéraire du pays. Leur cause avait définitivement triomphé: on suivait leur direction intellectuelle, on imitait leurs écrivains, on avait accepté leur langue, presque leur orthographe.

Mais le public ne s'accroissait pas, malgré l'intérêt que devait susciter la guerre littéraire. Les classes riches, les anciens nobles se francisaient de plus en plus, chaque génération y réussissant plus que ses prédécesseurs; la bourgeoisie et les habitants des campagnes restaient, comme auparavant, indifférents par nécessité à tout ce qu'on écrivait dans le pays. Restait, pour former un simulacre de public, le monde restreint des intellectuels.

On se lisait entre écrivains, presque entre membres du même groupe; il n'y avait que l'exception honorable des Roumains d'outre-monts, qui, après avoir protesté d'abord, laissèrent en grande partie le jargon latin et l'orthographe de Cipariu,

et se convertirent. Jamais les «Convorbiri»—et il faut tenir compte de ce fait que toute la bonne littérature s'imprimait dans cette revue et, jusque bien tard, uniquement dans cette revue—, n'eurent un tirage supérieur à cinq cents exemplaires, si je ne me trompe. Cela suffit pour se faire une idée de ce qu'était hier encore notre public.

Puis les junimistes vieillirent; ils crurent trop tôt leur mission remplie quand il y a tant à faire encore... Pris par la politique, par les soucis de la vie pratique, ils désertèrent l'un après l'autre. La mort éclaircit aussi leurs rangs. Beaucoup abandonnèrent, sans doute dégoûtés, ce métier littéraire, qui n'était qu'un long prêche dans le désert. La vieille, la grande «Junimea» littéraire a depuis longtemps vécu, alors que l'importance du parti politique dont elle a été le berceau s'accroît journellement.

On se crut un moment devant un nouveau mouvement rénovateur. Un étranger, un martyr politique, échappé aux prisons russes, un homme d'un haut et pur idéalisme, dont le passé était un long roman de dévouement à la cause humanitaire qu'il avait embrassée, M. C. Dobrogeano, s'établit en Roumanie. Il

y apprit bientôt la langue du pays et on put lire un jour dans la revue socialiste *Contemporanul*, qui paraissait à Iassi, un bel et chaleureux article sur Eminesco, article qui intrigua suffisamment les lecteurs du nouveau critique, qui signait I. Gherea.

Le *Contemporanul* était plutôt une revue de popularisation scientifique. Le groupe littéraire des socialistes ne se forma qu'après l'apparition de M. Gherea-Dobrogeano sur la scène littéraire. Quelques jeunes gens, assoiffés de justice sociale et convaincus d'avoir du talent littéraire, se groupèrent autour du nouvel évangéliste.

L'influence de M. Dobrogeano fut à son apogée quand, après avoir publié son premier volume d'*Etudes critiques*, où il polémisait contre ceux qu'il voulait remplacer, il parvint à gagner à ses idées, à rallier à sa direction les jeunes écrivains qui ne trouvaient pas une place digne d'eux dans la «Junimea» agonisante et qui ne pouvaient pas, pour différentes raisons, former d'eux-mêmes un nouveau groupe. Ces jeunes écrivains, les plus écoutés alors et même aujourd'hui, sont le grand dramaturge et nouvelliste Carageali, le délicat et

profond poète Vlahutza et M. Delavrancea, sous la plume duquel la prose roumaine prenait une nouvelle vie.

Une revue de M. Gherea, assurée de la collaboration de tous ces écrivains, parut alors: *Literatură și știință*. Elle eut deux seuls gros numéros, et elle cessa de paraître. Les livres, les articles de l'inspirateur du groupe devinrent de plus en plus rares. Vers la fin, quelques jeunes gens, des journalistes, menèrent une polémique violente en faveur de l'art utilitaire. Comme il y avait souvent des injures à lire, les lecteurs des journaux politiques la suivaient avec intérêt. Puis survint, de la part de la nouvelle école, un long silence. Il dure encore.

Cette fin, à laquelle personne ne s'attendait, est due, en première ligne, à ce fait que le nouveau mouvement littéraire allait parallèlement avec un mouvement social. Socialisme et «gherisme» étaient les deux faces de ce même mouvement. Les succès littéraires profitaient à la *propagande*, et les échecs de la *propagande* se ressentaient dans l'intensité du mouvement littéraire. Mais il arriva que les chefs du groupe politique et social se montrèrent d'une insuffi-

sance qui alla jusqu'au ridicule. Les orateurs ne pouvaient pas s'exprimer, les directeurs d'action étaient régulièrement trompés par tous les partis, les énergumènes les plus dévoués se casaient bientôt dans les administrations et les clubs bourgeois; des querelles scandaleuses parmi les meneurs rendaient le groupe la risée du public. Abandonné, froissé dans le plus profond de son âme, M. Gherea renonça au combat, convaincu que ce n'est pas ici que fructifiera la semence de l'avenir. Quant à ses trois collaborateurs, ils allèrent ailleurs, séparés bientôt eux-mêmes par des dissensions personnelles.

Sous ce nouveau régime, le public était resté le même. Depuis la disparition de cette courte ère littéraire, il diminue encore de plus en plus: les écrivains se sont résignés aussi, à ce qu'il paraît. Les meilleurs d'entre eux ne publient rien ou presque rien; même le poète Coshbuc, autour duquel se livra un moment un acharné combat de critiques, même cette nature vigoureuse et féconde, dont on pouvait attendre la régénération de la poésie roumaine, paraît fatigué, désillusionné, fini. Car ce qui décourage le plus, ce n'est pas l'inimitié per-

sistante, le combat sans trêve, mais bien l'indifférence avec laquelle on accueille nos œuvres, le grand silence de mort qui se fait autour d'un écrivain.

Encore une fois, de quoi se compose notre public d'aujourd'hui? Comment pourrait-on le rendre plus nombreux, plus sérieux, plus passionné pour les choses de l'esprit et pour la littérature du pays spécialement?

Il y a une catégorie sociale avec laquelle il n'y a rien à faire: la fine fleur de la société roumaine. Elle ne nous lit jamais, cette société, qui, par son argent, par ses salons, par son appréciation intelligente, pourrait bien soutenir même seule notre littérature—pensez au grand rôle qu'ont rempli dans le développement de la culture nationale l'aristocratie des Hongrois ou celle des Polonais, d'admirables aristocraties, qui se sont fait pardonner ainsi bien d'anciens péchés. Elle ne lit même pas les bons livres allemands, anglais, italiens, et il viendra un moment où cette aristocratie orientale, francisée avec enthousiasme sous tous les rapports, sera plus exclusive en fait de lectures que les Français eux-mêmes, qui depuis longtemps s'intéressent aux langues et aux littératu-

res étrangères. Absorbé par la plus frivole, la plus futile espèce de nouveaux livres français, elle dédaigne tout ce qui pourrait encore s'imprimer sur cette terre.

Ici, je l'ai dit, il n'y a rien à faire. Ces gens nous échappent de toute manière. Pour les autres classes, moins riches, moins fières, on a toujours le moyen de façonner par l'école les nouvelles générations. Pour notre aristocratie, nous ne pouvons pas user de ce moyen: élevés, dès la plus tendre enfance, par des gouvernantes étrangères, ils sont envoyés, après un certain âge, dans les lycées de Paris. Ils quittent ces lycées pour entrer, toujours là-bas, à l'école de droit ou, cas rare, dans une école militaire. Ils en reviennent sans savoir notre langue à nous, et ils ne l'apprennent que juste ce qu'il faut pour plaider, en grasseyant, un procès, pour rédiger une ordonnance judiciaire, pour commander une compagnie, pour tenir des discours dans les réunions publiques et dans les deux Chambres et, généralement, pour s'entendre avec les gens de service.

Comme ils ne fréquentent pas nos écoles, comme ils ne lisent pas nos livres, comme ils ne daignent pas écou-

ter nos conférences, venir dans nos théâtres, ils resteront toujours en Roumanie une colonie étrangère d'origine plutôt roumaine. Et s'ils n'emportaient pas avec eux les richesses du pays, qu'ils n'ont pas produites, il serait à désirer que leurs longues absences à l'étranger devinssent une absence perpétuelle, qu'ils suivissent, eux aussi, les hommes, l'exemple des aristocratiques jeunes filles qui se séparent éternellement de leur nation en épousant l'étranger qui leur apporte un nom connu en Europe et leur donne, en échange, pour leur avoir de « boyaresses », une couronne de marquise ou de comtesse.

Mais descendons de ces hauteurs, venons au bourgeois, qui, tout en étant riche, consent à n'être qu'un bourgeois, au bourgeois pratique, sans jour fixe, sans blason de contrebande et sans rêves d'homme du monde. Venons à cette classe moyenne qui se compose encore des propriétaires de la campagne, des propriétaires, restés naïfs, qui habitent le pays et prennent soin par eux-mêmes de leur héritage. Séparons-en seulement la grande armée du budget, les fonctionnaires de toute espèce et ces budgétivores sans fonction avouée qui

sont les politiciens du métier, les braves gens qui vendent leurs discours, leurs rapports, leur plume, leur vote ou même leur... opposition, leur nuance d'opposition (si j'en connais!).

Il y a dans la classe moyenne, non lettrée, d'abord une grande majorité d'étrangers, venus, comme il est naturel, pour remplacer par leur travail celui que nous ne voulons pas donner nous-mêmes et qui doit cependant être accompli par quelqu'un. Leur présence seule est pour nous un signe d'infériorité économique, d'abdication, et nos remplaçants s'en rendent compte suffisamment pour nous témoigner, entre eux, le mépris le plus profond et le plus mérité. Il serait absurde de leur demander des sentiments patriotiques et, spécialement, des sentiments d'amour pour notre civilisation commençante. Ces gens liront les livres qui paraissent dans leur pays et les nombreux juifs liront des livres allemands. Comme nous réunissons à nos nombreuses qualités celle d'être un peuple à larges vues, nous nous sommes interdit — ce que les Hongrois ont la naïveté de ne pas faire — toute tentative d'assimilation. Désormais, notre maître d'é-

cole ne fera plus de l'étranger qui fréquente notre lycée un demi-Roumain; il le laissera à ses maîtres étrangers et, ceux-là, ils sauront bien remplir leur mission...

Il y a cependant, surtout en Valachie, une classe moyenne purement roumaine ou complètement roumanisée, sauf le nom, ou même le nom y compris. Industriels, négociants, propriétaires de biens-fonds, *mitocans* et *moshiers*, ils ne comptent guère pour nous; la notion d'une bibliothèque leur est inconnue et jamais un livre ouvert ne vient adoucir la rudesse de leur âme, toute aux calculs. Les femmes ne pensent qu'au ménage — le nombre en devient chaque jour plus réduit — ou aux plaisirs (l'aristocrate singe l'étrangère, et dans la limite de ses moyens? non! au-delà de ses moyens; la bourgeoise singe la dame de naissance). Jamais dans sa vie cette catégorie sociale ne jouit des bienfaits d'une éducation morale. Une civilisation superficielle a emporté ce qu'il y avait encore jadis d'honnêteté primitive dans leur âme.

La classe des fonctionnaires de toute espèce est très nombreuse en Roumanie, comme dans tous pays aux institutions..

libres, où le gouvernement doit faire des élections dont il tient à pouvoir calculer d'avance le résultat. Il y a les fonctionnaires utiles, les fonctionnaires inutiles et ceux qui vivent à crédit en attendant l'arrivée au pouvoir de leur parti, pour devenir, eux aussi, fonctionnaires utiles ou inutiles. Depuis quelque temps, on exige des études de la part des aspirants aux fonctions et le temps est proche où tout fonctionnaire payé cent francs par mois sortira du lycée et sera bachelier, d'après la nouvelle loi de l'instruction ou l'ancienne.

Tels qu'ils sont, les fonctionnaires sont — leurs titres d'école le disent — des personnes éclairées, instruites; ils forment, plus que les autres classes, « l'intelligence » roumaine du pays. Et, comme ils sont nombreux — trois qui remplissent un service et trois, au moins trois, qui désirent le remplir — ils pourraient bien, dans les longs loisirs que leur laisse une fonction commode, loisirs voulus, loisirs permis ou loisirs forcés, ils pourraient bien lire quelque chose et former, en lisant d'une manière suivie et avec choix, notre public littéraire.

Mais c'est que la plupart ne trouvent aucun plaisir à déchiffrer un imprimé;

lire et écrire leur sert seulement à deux choses: se tirer d'affaire au bureau et lire une dizaine de gazettes par jour. Chez eux, ils n'ont guère pour qui acheter un ouvrage: la famille, plus ou moins oisive, du fonctionnaire roumain trouve facilement des occupations plus agréables qu'une lecture.

Et ceux qui lisent? Il y en a bien peu de cette espèce: quelques professeurs, une infime minorité du corps. Car nos professeurs, ceux des grands centres et ceux de la fine province, ressemblent à leurs collègues budgétivores: les mêmes clubs politiques, les mêmes cafés, les mêmes brasseries les abritent et les distraient. Ils sont des gens trop sensés pour se donner, en agissant autrement, un mauvais air de pédants intraitables, de liseurs bornés, pour se compromettre ainsi de réputation. Leurs livres? Mais ce sont les manuels qu'ils apprennent par cœur chaque année pour les réciter aux élèves, qui, eux, ne sont forcés (car ils ne sont pas payés comme leurs maîtres) qu'à les apprendre par cœur *une seule* fois! Cercles de lecture, bibliothèques des professeurs, sociétés littéraires... Ce que notre professeur se préoccupe de cela!

Il serait inutile de répéter ici ce que j'ai dit plus haut touchant la population négligée et exploitée de nos riches campagnes.

Cette situation, tout en étant très triste, n'est pas désespérée. S'il n'y a rien à attendre de ceux qui ont terminé leurs études, restent toujours ceux qui les feront, ces études, désormais. Pour changer cet état de choses, il y a un moyen, un moyen très puissant, *l'école*, même sans son complément, *l'éducation du foyer*.

On vote beaucoup chez nous (il y a des gens qui ne font que cela!) on légifère, on change, on crée des règlements mirifiques, dont l'ordonnance est parfaite et le résultat... nul. Mais l'avenir de notre culture ne sera pas changé si on a huit classes au lieu de sept, si le baccalauréat est ou non appelé par son nom, si l'école secondaire se bifurque, se trifurque, se quadrifurque ou ne se... furque pas du tout, si, à l'université, il y a trois ou quatre sections à la faculté des lettres et si les professeurs font sept heures par semaine, deux heures, une heure, ou... moins que cela. Ce sont des chinoiseries, très bien intentionnées, du reste, qui mèneront à bien peu de chose.

Car il faut se pénétrer de cette vérité que l'esprit public du pays ne sera pas changé par les ministres, les jeunes ou les vieux représentants du pays, ni par les lois qu'ils secrètent. *Il faut changer complètement l'esprit de notre enseignement supérieur*, et l'avenir intellectuel du pays se trouve uniquement entre les mains des professeurs universitaires. C'est dans nos universités que l'Etat doit intervenir courageusement, mettant en retraite les éléments inutiles ou dangereux et favorisant, par tous les moyens qui sont à sa disposition, l'œuvre désintéressée et patriotique de réformation que nous avons entreprise.

Notre enseignement supérieur a deux grands défauts: c'est encore, et ç'a été toujours jusqu'ici, un enseignement formel et un enseignement emprunté à d'autres. Introduire dans la tête de l'étudiant un certain nombre de connaissances, les mêmes chez nous que n'importe où ailleurs, c'est tout ce qu'a voulu, sauf quelques rarissimes exceptions, l'ancienne génération de nos universitaires. Le produit de ce système sont nos professeurs secondaires, qui appliquent, dans leur cercle d'activité plus restreint, les mêmes principes. Et les

classes supérieures du pays passant par ces écoles secondaires, on a notre société d'aujourd'hui, que l'école, cette excellente école, a dégoûtée pour toujours des choses de l'esprit, a internationalisée autant qu'on peut le faire.

Nous essayons de faire le contraire. Donner un enseignement pratique, de choses, qui encourage et apprenne à travailler, qui inspire le désir de poursuivre des études qui n'ont plus rien de mécanique, de chinois, de répugnant. Ensuite, adapter cet enseignement aux besoins très spéciaux et très nettement distingués de notre peuple; changer, selon ces besoins, la nature des connaissances qu'il faut donner et la manière de les communiquer; mettre fin à une imitation scolaire qui n'a que trop duré. Enfin, ne perdre jamais de vue l'éducation morale des étudiants, prêcher d'exemple et prêcher de paroles dans notre activité entière.

On commence déjà à sentir les effets de ce changement. Dernièrement, un de mes anciens élèves, un de ceux qui avaient choisi notre direction plutôt qu'une autre — je ne donne pas son nom, car ce serait le signaler, d'une manière dangereuse pour lui, à notre autorité sco-

laire—vint me voir. Il avait fonctionné pendant un an dans un lycée de province comme professeur d'histoire. J'ai vu pour la première fois un maître qui n'était pas fatigué, pas dégoûté, un professeur rayonnant, tant il était content des résultats qu'il avait atteints. Il avait laissé de côté le manuel, la routine des noms propres et des dates, la morgue du métier. Il s'était mis au pair avec ses élèves, qui ne l'en avaient pas moins hautement respecté. Il leur avait montré l'intérêt intellectuel du sujet et il les avait aidés à comprendre, rien que cela. Au milieu de sa matière complexe et variée, il n'avait jamais oublié le pays où il enseignait et les intérêts de ce pays. Après les vieux phraseurs faux et trompeurs, il montra aux enfants l'apôtre convaincu de sa mission. Il n'eut aux examens pas un mauvais élève et tous «réussirent». J'ai rencontré ensuite, par hasard, un de ses élèves : ce qu'il disait était le complément touchant de ce que m'avait dit son maître. De pareils élèves ne seront jamais ce que sont nos compatriotes d'aujourd'hui.

Et si on changeait dans la même direction l'instruction de notre population rurale, la Roumanie aurait, sans doute,

des bases plus solides que celles d'aujourd'hui, car la conscience nationale d'un peuple, conscience allant jusqu'aux plus humbles habitants du pays, fait aussi sa force, tout aussi bien que le nombre. Au lieu de donner aux jeunes paysans des notions sur la géographie de l'Amérique méridionale et des détails sur la planète Mars, il y aurait bien d'autres choses qu'ils devraient connaître autrement qu'aujourd'hui. Et on vaincrait la répugnance qu'entretient contre l'école notre villageois, s'il pouvait voir que cette école lui profite en quelque chose, si ses enfants y apprenaient les choses dont ils ont besoin en ne quittant pas leur modeste cercle d'activité.

En faisant cela, en réconciliant le paysan avec la civilisation dont il n'a vu jusqu'à aujourd'hui que les côtés formels, mutilés et incompréhensibles, la majorité des habitants du sol national ne considéreraient plus un livre comme un ennemi. De bonnes œuvres arriveraient jusqu'à la chaumière du villageois, dans des éditions très populaires, et leur lecture compléterait l'œuvre de l'école. Ce que serait notre pays si la vraie lumière pénétrait jusque-là, avec tou-

tes les conséquences, même pratiques, qu'elle apporte avec elle !

Mais les gens sérieux sourient depuis longtemps et je m'aperçois moi-même que je nage en pleine utopie !

Passons à nos sociétés littéraires et à leurs revues.

Oh ! il y en a. La célèbre phrase : « Le Roumain est né poète » (il meurt toujours homme d'affaires) explique suffisamment la continuelle éclosion de groupes littéraires. Le Roumain n'est jamais lecteur, mais, poète, tout le monde l'a été.

Donc, entre seize et vingt-cinq ans, le Roumain n'est ni jeune, ni vieux : il est poète. Mauvais poète, cela s'entend, puisque l'espèce des bons n'a jamais été bien nombreuse, le don étant une affaire de grâce spéciale. Et, comme on est vaniteux à l'âge de poète, on sent le désir de se voir lu. Mais le plus grand poète du monde n'arriverait pas à l'être dans mon pays. Pour écarter la difficulté, on se forme en groupe : « Lis-moi, et je te lirai ».

Mais qui consentirait jamais, étant « poète », à se voir lire en manuscrit ? Il faut imprimer donc les mystérieuses sécrétions du cerveau créateur. Cependant,

il y a l'imprimeur, qui, même Roumain et même à l'âge critique des rêves, n'est, lui, jamais poète, hélas ! Où trouver des ressources pour la revue, complément nécessaire du groupe, son organe devant le ... public ?

Il y a différentes manières pour suppléer à cela. On lance des listes d'abonnement, on envoie des numéros d'essai, et on note comme abonnés ceux qui négligent de renvoyer à son lieu d'origine le perfide chiffon... Mais ces négligents sont aussi des opiniâtres : ils ferment la porte au nez du poète-caissier qui vient recevoir la récompense vulgaire de la littérature du groupe. Alors, on s'adresse aux personnes charitables ou vaniteuses. La revue devient illustrée : elle publie l'imposante figure d'un banquier éclairé, d'un ministre bienfaisant, d'un agriculteur progressiste, d'un éleveur de chevaux de course ou de lapins inédits. Cela rapporte généralement, les personnes visées étant touchées de cette distinction ; viennent ensuite les primes : des savons, des poudres dentifrices, des pantoufles, des bonnets de nuit qu'on offre aux abonnés qui payent. On a aussi le moyen des bals, des conférences, des « soirées littéraires », mais

c'est déjà risqué. Les membres du groupe ne sacrifient rien, car, si on est poète en Roumanie, on l'est toujours aux dépens d'autrui.

Cette espèce de revues ne dure guère; dans la plupart des cas, elles meurent, mais... pour ressusciter, sous un autre nom. Les jeunes poètes ne se résignent jamais, durant la période critique, à rester dans l'obscurité de l'inédit. Le groupe persiste, et le titre seul du périodique change. La Revue est morte; vive la Revue!

Venons maintenant à une autre catégorie de revues, dont le but est tout mercantile. L'espèce était, il y a peu de temps, bien représentée. Depuis, nombre de ces publications ont disparu.

On avait d'abord le «supplément littéraire» de plusieurs journaux politiques. Quelques livres bien vendus et par hasard quelques éditeurs disposés aux sacrifices avaient donné en Roumanie l'illusion d'un nombreux public, prêt à payer la littérature nationale. Les auteurs ne se gênaient pas de négocier avec les libraires touchant le prix de leurs manuscrits. Tant que cette illusion dura — la catastrophe d'un éditeur payant en montra la fausseté — quelques journaux eurent

l'idée du supplément. Il paraissait sur papier fin, avec des illustrations, voire même des illustrations coloriées. Il y eut au commencement quelques numéros lisibles; puisqu'on payait, des littérateurs étrangers à la rédaction fournirent leur part. Puis, les directeurs et administrateurs se convinquirent que les lecteurs ne distinguaient nullement entre une poésie et une autre, entre une nouvelle et une autre; ils réduisirent le prix sensiblement, dégoûtèrent par des chicanes les collaborateurs sérieux et confièrent la cuisine du supplément à quelque rédacteur politique qui se piquait d'avoir appris la grammaire. On traduisit, on pillà, sous la bannière glorieuse des illustrations en couleur. Puis les informations se glissèrent dans le supplément, la politique, les annonces du dimanche... Le supplément littéraire avait vécu.

Les collaborateurs de talent de ces suppléments, des jeunes gens rêvant encore d'une carrière d'écrivain, comme on en voit à l'étranger, se décidèrent à faire paraître des revues hebdomadaires, contenant de courts articles piquants, au niveau de tout le monde. Un écrivain d'un haut talent, M. Vlahutza, ne crut pas au-dessous de lui

d'organiser, sous le patronage de son nom bien connu, une pareille machine littéraire: *Viata*. Ce genre, aussi mercantile que celui des suppléments susdits, ce journalisme littéraire est encore à la mode, et il y a deux de ces publications: *Pagini literare* et *Floare Albastră*, que je vois depuis longtemps aux kiosques et qui doivent donc avoir des lecteurs. Quant au contenu, il est, nécessairement, très varié et assez populaire. Outre les poésies lyriques, les nouvelles à la minute, on y met aussi un grain de critique par numéro. Les écrivains de notre littérature y sont traités comme nos politiciens le sont dans nos journaux politiques, ce qui n'est pas peu dire. Il y en a un d'éreinté par semaine; et cela fait partie de l'élément piquant de la *Revue*. Les lecteurs commencent à trouver, en lisant ces lignes si justes, si spirituelles et si respectueuses que ceux qui n'ont pas de talent consacrent à ceux qui ont le malheur d'en avoir, ils commencent à trouver, dis-je, que, décidément, nos rédacteurs littéraires ne le cèdent pas aux autres, et ils encouragent par leur sou hebdomadaire ces bons jeunes gens. Ce qu'ils profitent en lisant cette litté-

rature pratique, désorientée et insultante, il est inutile de le dire.

Nous arrivons, enfin, aux groupes littéraires plus consistants, plus cohérents, plus anciens, et aux périodiques mensuels que ces groupes publient.

Quelques mots, un court *pro memoria*, à un groupe disparu, dont je fis moi-même partie jadis. La revue bucaresnoise qui faisait il y a une dizaine d'années la meilleure impression, qui donnait aux lecteurs, sous une forme extérieure riche et élégante de magazine allemand ou anglais, une matière choisie et variée était la «Revista Noua». Fondée par M. Hasdeu, grâce aux sacrifices d'un enthousiaste de la littérature, la «Revista» avait groupé les écrivains de la nouvelle génération qui avaient quitté la «Junimea» ou n'y étaient jamais entrés: MM. Vlahutza, Delavrancea, quelques jeunes érudits et d'autres. Un brillant avenir paraissait réservé à cette publication, que le public accueillait bien et lisait avec intérêt. Puis vinrent, comme d'habitude, des froissements de vanités sensibles, des tendances d'acaparement. Il y eut des déserteurs vers le groupe socialiste, et leur place fut prise par des quidams compromettants

et ridicules, que M. Hasdeu, qui juge toujours si mal la valeur de son entourage, daignait encourager. Ces premiers venus, qui étaient ici des derniers venus, eurent la satisfaction d'enterrer la publication dont ils avaient amené la fin.

Ainsi finirent les jours de cette pauvre «Revue», que j'ai regrettée sincèrement, surtout avant sa mort et durant sa décadence.

Les *Convorbiri literare*, qu'elle était arrivée, vers 1890, à éclipser complètement, durent encore. Arrêtons-nous à cette vieille publication, qui aura dans quelques années ses quarante ans et qui les montre bien.

Comme extérieur, ce sont bien les anciennes et glorieuses *Convorbiri*: le même format, la même couverture jaunâtre (le papier lui-même est devenu brun à ce régime), le même éditeur... On trouve parfois des articles signés par les anciens membres du groupe et, depuis quelque temps, M. Maioresco y publie de précieuses contributions à l'histoire contemporaine de la Roumanie, la belle préface historique de ses discours sereins et puissants.

Mais les rédacteurs actuels de la re-

vue reconnaissent, comme je dois le faire aussi, que les «Convorbiri» ne sont plus ce qu'elles étaient autrefois, et toute leur bonne volonté n'y pourra rien. Il y a à cela des causes fatales et des motifs qui auraient pu être évités. Hors de la *junimea* militante et triomphante, il y avait certainement un plus grand nombre d'écrivains supérieurs au médiocre qu'aujourd'hui. Ensuite, ces écrivains, élevés en partie dans les traditions idéalistes du romantisme, se souciaient moins que leurs successeurs d'aujourd'hui de gloriole acquise rapidement, de succès bruyants, de récompense pécuniaire. Ces écrivains, réunis presque tous autour de la revue, en faisaient une fidèle image du mouvement littéraire du pays, tandis qu'aujourd'hui les forces, diminuées, sont plus divisées.

Ce sont là les causes fatales, qu'on ne peut reprocher à personne. Mais il me semble qu'on y en ajoute une autre, qui a beaucoup hâté la décadence de cette importante revue. Effrayé par le vide qui se faisait lentement autour de lui, l'actif et bon travailleur qu'a été dans son temps M. Jacques Negruzzi s'est hâté d'abandonner la direction des «Convorbiri». C'était déjà une faute, car M.

Negruzzi avait sans doute toutes les qualités d'un excellent directeur de revue, d'un administrateur littéraire hors ligne. Il en fit une autre, en confiant la revue désormais à quelques jeunes gens qui avaient fait de brillantes études universitaires, mais qui n'avaient pas pour cela tous une vocation littéraire ou scientifique bien prononcée. Saisis d'une émotion bien explicable, ces jeunes gens, à peine promus écrivains, adoptèrent envers les ennemis du groupe ou ceux qui étaient soupçonnés de l'être un ton aigre et dur, analogue à celui dont se servaient les combattants de 1870, sans se douter du fait, très important, que, d'un côté et de l'autre, la situation n'était pas la même. La revue est revenue, depuis, à de meilleurs sentiments; ses rédacteurs, moins destructifs, apprennent peu à peu à faire, comme jadis M. Negruzzi, les honneurs de la maison et peut-être la phase actuelle des «Convorbiri» ne sera-t-elle pas la dernière. Mais les membres du groupe conviendront qu'entre l'ancienne et la nouvelle «Junimea» il y a cette différence que la première, ayant des écrivains, fonda une revue, tandis que celle-ci, ayant une revue... fonda des écrivains.

Depuis bien deux ans, les junimistes de la veille, à un certain moment les jeunes du parti, les héritiers présomptifs, formèrent un nouveau groupe littéraire, et ce groupe eut aussi une revue, une jeune revue séparatiste, coquette et pimpante comme on l'est à son âge. Elle eut bientôt des collaborateurs parmi les nombreux écrivains qui n'ont plus ou n'ont jamais eu des attaches littéraires, qui disent ce qu'ils veulent et le laissent imprimer où ils veulent. Il faut reconnaître aussi que les maîtres de céans sont plus hospitaliers qu'ailleurs, que les portes de la revue — *Literatură și artă română* — sont ouvertes largement à tous ceux qui ont donné des preuves de talent, sans compter les autres.

Cette luxueuse et soignée publication m'a tout l'air de prospérer.

Ce qui lui donne une note particulière dans notre mouvement littéraire, c'est d'abord ce fait qu'elle veut être — parlons d'abord des intentions — plus nettement *roumaine* que les autres. Elle ne publie pas de traductions, elle évite les généralités vagues, elle se préoccupe d'une manière particulière de ce que publient dans le pays nos écrivains, auxquels elle ose reconnaître du talent. Fi-

dèle à la même direction, elle recherche, pour les reproduire, les monuments de notre art ancien, que peuvent mépriser seulement ceux qui ne le connaissent pas; elle signale à l'admiration publique les quelques maîtres que nous avons déjà. Enfin, qualité essentielle, elle se préoccupe d'étendre dans le beau monde dénationalisé la connaissance de notre littérature, de la séduire par des soirées littéraires mondaines, par le luxe de la publication et de l'intéresser peu à peu à ce qu'on pense, à ce qu'on écrit dans notre patrie.

Ces excellentes intentions sont poursuivies avec persévérance, mais, pour être juste, il ne faut pas taire les défauts. Il y a longtemps déjà que je trouve le sommaire de la revue trop mêlé, et j'y ai remarqué, à trois reprises, des articles tant soit peu pornographiques; des adversaires ont protesté, avec raison, contre des choses qui étaient, en effet, d'une obscurité très moderne, mais très condamnable. La revue publie aussi, et je suis loin de la condamner pour cela, des articles d'histoire; mais j'assure à M. Petrasheo que ces articles étaient très, mais très faibles. Enfin, je préférerais voir remplacé le sommaire, bien inutile,

des différentes revues étrangères par un bulletin critique, très complet, très impartial et très compétent des publications roumaines, bulletin dont plusieurs collaborateurs devraient se partager la rédaction. M'écouterait-on? J'espère qu'ici au moins on acceptera des conseils qui sont ceux d'un ami.

Je ne parlerai pas longuement d'une revue illustrée, très bien illustrée, dont le directeur s'est acquis depuis quelque temps la collaboration de quelques-uns de nos meilleurs écrivains. Je veux parler de la *Gazeta Sateanului*. A quel public s'adresse-t-elle? Voici ce que je me demande depuis longtemps. Aux propriétaires, aux fermiers, aux prêtres et maîtres d'école, aux paysans sachant lire? Je crois qu'un peu à tout ce monde, et, puisqu'il est si bariolé, ce monde complexe, à personne. Il faudrait, à mon avis, un choix, et ce choix devrait faire de cette publication très soignée une revue plus populaire, dans sa partie technique aussi bien que dans sa partie littéraire.

L'importance de l'«*Arhiva*», qui paraît à Iassi sous la direction de M. Xenopol, reste encore une importance purement scientifique. La superfétation littéraire qui envahit cette ancienne revue

de professeurs universitaires, jadis une collection de mémoires assez spéciaux et de comptes rendus, ne lui profite guère. Les littérateurs connus n'y ont jamais écrit, et les noms nouveaux qui figurent sur la sobre couverture grise de ce périodique ne se sont pas popularisés. Si jamais M. Xenopol, l'âme de cette revue, a le courage de la réformer, qu'il commence par rendre un service à tout le monde, même à ses poètes et nouvellistes, en renonçant à cette partie littéraire. Car on dirait, en la lisant, que le distingué historien, dont le récit est tellement intéressant, obéit à un goût littéraire trop individuel en jugeant la littérature de ceux qui l'entourent de leur insuffisance criante.

Et je finis en signalant un grave abus à M. le ministre de l'instruction publique. De l'autre côté du Danube, le ministère de l'instruction publie, à ses dépens, une revue scientifique qu'un savant de l'autorité de Iagic déclarait la meilleure qui paraisse dans les pays habités par les Slaves méridionaux; je crois que c'est encore le ministère de là-bas qui entretient une revue littéraire de premier ordre.

Chez nous, on ne pouvait pas faire

moins que cela («noblesse oblige», et notre père est Trajan). En attendant la revue scientifique, on nous a donné la revue littéraire, une revue rédigée à l'usage des campagnes surtout et des maîtres d'école qui en devraient être les éducateurs. Un affreux cahier à la couverture grise, «ornée» d'horribles illustrations symboliques...

A l'intérieur, sur du lamentable papier jaune, s'étalent des gravures à faire rougir un peintre d'enseignes et un texte, mais un texte... Un rédacteur de gazette y remarquait dernièrement la phrase d'un sens profond où il était dit que l'huile minérale est extraite d'un végétal quelconque... Et les platitudes, et les gémissements, et les captations de sympathies officielles ou influentes... M. Tocilescu y a publié, dernièrement, un article où il parlait, avec les meilleures intentions, du reste, des membres de la Famille royale dans des termes d'une familiarité, d'un mauvais goût, d'une inconvenance stupéfiants... J'ai vu une autre fois dans ce chiffon unique au monde la figure d'un Monsieur, professeur, disait-on, dans un lycée quelconque et qu'on signalait à l'admiration de notre population rurale parce que, mais parce

que sa femme était la proche parente de la belle-mère d'un personnage qui était lui-même un bon ami d'un autre, qui, etc.....

Je n'ai jamais pensé à protester contre l'institution, toute roumaine, des parasites. Mais je reviendrai toujours à la charge pour proposer de leur donner des sinécures moins scandaleuses. Faites-les inspecteurs, Monsieur le ministre, faites-les sénateurs, députés, ministres plénipotentiaires, amiraux; donnez-leur des croix, des cordons, mais veuillez bien ne pas leur confier des musées, des bibliothèques, des revues officielles...

B. Le mouvement scientifique



Il semblerait, à première vue, qu'il est plus facile pour un peuple qui commence sa civilisation (et qui ne sait pas s'y prendre) d'avoir une littérature digne de ce nom qu'un mouvement scientifique sérieux. Cependant, il n'en est pas ainsi.

D'abord et surtout, parce que le mouvement scientifique s'adresse à un public plus restreint et se contente de ce pe-

tit public. Il s'en contente aussi parce que dans toute œuvre littéraire—sauf celles d'une supériorité artistique éminente, qui défient les changements de goût—il y a un élément contemporain qui leur fait perdre de l'intérêt avec le temps qui s'écoule. Tandis que la vérité d'aujourd'hui est toujours la vérité de demain et ne peut pas vieillir, se démoder: le savant se rattrape ainsi sur l'avenir, ce qu'un littérateur peut rarement espérer. Un milieu indifférent tue presque toujours le dernier, tandis que l'espèce du premier persiste. Cela sans compter que, même à travers la difficulté de la langue, le savant d'une certaine importance a un public étranger, qui manque au littérateur, qu'on traduit rarement et qu'on ne traduit vraiment jamais.

Il n'est donc pas étonnant que dans ce pays indifférent aux choses intellectuelles qui est ma patrie il y ait pourtant, dans quelques branches de la science, un mouvement appréciable. Quelques naturalistes étudient avec compétence leur pays et j'ai dit ailleurs qu'il existe une société de sciences naturelles qui publie régulièrement un excellent bulletin. Le ministre actuel des travaux publics est

un chimiste dont les travaux sont connus et appréciés même ailleurs que parmi nous. Mais je veux parler ici des sciences qui nous intéressent le plus, où nous pouvons faire œuvre plus utile et plus patriotique, des sciences que nous devons étudier nécessairement, comme nous devons avoir nécessairement une littérature forte, qui soit vraiment la nôtre. Je pense aux sciences philologiques et historiques.

La philologie roumaine — je prends ce mot dans l'ancien sens restreint, et non dans celui très et trop large qu'on lui donne généralement en Allemagne, de nos jours — cette philologie date de l'époque déjà lointaine où se réveilla notre conscience nationale. Nos premiers linguistes écrivaient dans le pays roumain qui vit le premier ce réveil: la Transylvanie. On étudia la langue, non pas à cause de l'intérêt scientifique qu'elle inspirait aux chercheurs, mais bien à cause de l'intérêt sentimental, patriotique qu'ils se sentaient pour elle. A la recherche d'arguments pour cette origine roumaine qui les éblouissait, les animait de fierté, ces autodidactes enthousiastes du dix-huitième siècle les demandèrent d'abord à notre langue ro-

mane. Telle qu'elle est, cette langue ne les satisfaisait pas encore: ils la voulaient plus pure, dégagée d'infiltrations slaves dégradantes; ils crurent, ces naïfs, ces faussaires et ces hardis et saints rêveurs, qu'il était, je ne dis pas permis, qu'il était de leur devoir de rendre cette langue, assauvagie par le mauvais voisinage, à son ancienne pureté. Ils s'imposèrent pour tâche suprême d'éloigner du noble marbre romain la rouille des temps et la mousse barbare. Ils se mirent à réformer, à corriger ce qu'ils auraient dû étudier seulement, sans y toucher.

C'est dans ce sens que travaillèrent Maïor, Klein et les autres philologues d'outre-monts, historiens aussi à leur heure, presque tous. Quand ils travaillaient là-bas pour la grandeur de leur peuple, nous nous trouvions en deçà des Carpathes hors d'état de les bien comprendre. Nous n'avions pas renoncé à notre passé, mais on le voyait chez nous moins éloigné et, par conséquent, moins grand. Nos lettrés de ce temps-là ne pensaient qu'à la gloire des anciens voévodes, tandis que les prophètes transylvains prêchaient l'évangile romain pur. Ce ne fut que bien tard que les tran-

sylvains trouvèrent leur public dans les principautés devenues depuis peu l'Etat roumain. Disposant dès le premier moment de l'Académie roumaine, ils crurent pouvoir dicter des lois à la langue, entreprendre pratiquement l'œuvre de réformation. J'ai dit ailleurs ce qu'ils ont fait et comment finit leur respectable folie scientifique. Le grand dictionnaire fut la lourde pierre sépulcrale de l'école linguistique latinomane.

Juste à temps, M. Hasdeu, originaire, comme on sait, de Bessarabie, s'établit en Roumanie, à Iassi d'abord, puis à Bucarest.

Profond connaisseur des langues slaves, que l'école régnante ignorait, tout en les méprisant, il ne pouvait pas se cacher comme eux l'important élément slave de notre langue romane. Il eut le courage de scandaliser ses contemporains en le disant. Mais il ne fut pas seulement un protestataire, un critique: ses œuvres de philologie ouvrirent une nouvelle ère dans le développement de cette science parmi nous. Il y eut un moment où il fut une espèce de dictateur linguistique, dont les opinions étaient des oracles.

Il avait, néanmoins, cet esprit si actif

et vivace, de graves défauts, qu'on ne pouvait voir d'abord. Préoccupé de l'effet, illusionniste scientifique par tempérament, il fut gâté en plus par un public barbare, qui se passionnait pour la verroterie colorée. Des mots grecs modernes furent expliqués par des dérives cumanes, de nouvelles théories hasardées vinrent fournir des éclaircissements, qu'on avait déjà ou qu'on pouvait trouver moins loin. Son despotisme fut capriceux, tout en étant séduisant; et, quand le temps vint, s'il n'y eut pas de révolution bruyante contre son autorité, on ne l'écouta plus et on se mit en silence à refaire son œuvre.

Cela commença avec Lambrior et cela dure encore. On travaille relativement beaucoup dans le domaine de notre philologie, dans le pays même et à l'étranger, et les cours de philologie qui se font à nos universités sont, sans doute, parmi les meilleurs.

Il y aurait à désirer qu'une revue de philologie groupât les chercheurs autour d'elle et, si nos professeurs de roumain daignaient la croire nécessaire à leur éducation scientifique, bien négligée, elle pourrait se soutenir. L'existence de cette revue est d'autant plus nécessaire que

l'Académie n'exerce pas jusqu'ici sur le mouvement philologique la même influence bienfaisante que sur le mouvement historique. Un malentendu subsiste encore relativement à la destination de la section littéraire de l'Académie. Doit-elle se composer de philologues ou de littérateurs? Une question très essentielle et qu'on devrait résoudre, en suivant l'exemple des Académies allemandes, en faveur de la philologie.

Cela d'autant plus que, chez nous, les réputations littéraires ne s'imposant pas, chacun vote à une élection académique selon ses préférences personnelles et quand on pourrait avoir des philologues utiles et estimables, on a très souvent, comme résultat du scrutin, des médiocrités littéraires, assez effacées pour n'incommoder personne.

Venant à l'histoire, ce sont encore les grands transylvains du dix-huitième siècle qui entreprirent pour la première fois d'écrire, dans un esprit tant soit peu scientifique et moderne, l'histoire de notre peuple. Ils se mirent à l'œuvre, ici comme dans leurs recherches de philologie, à cause des mêmes motifs et poursuivant les mêmes buts. La langue devait être pure d'éléments barba-

res; notre sang ne devait pas l'être moins qu'elle. Sur tout ce qui touchait notre pureté ethnique, notre noblesse comme peuple, ils étaient, ces croyants et ces crédules, d'une intolérance inébranlable.

Le premier qui écrivit les annales critiques des Roumains fut un transylvain: Shinceai; le premier qui publia un manuel complet d'histoire roumaine en fut un autre, un émigré celui-là, un transylvain de Bucarest: Aron Florian. Laurian, un des auteurs du dictionnaire, nous donna aussi une histoire des Roumains, très soigneusement écrite, qui commençait avec Albe-la-longue et les vieux rois latins. Il fonda, avec Balcesco, la première revue historique en Valachie. Les mérites et les défauts de nos frères d'outre-monts comme historiens sont les mêmes que leurs mérites et défauts comme philologues.

Mais, dans ce domaine, ils ne travaillaient pas seuls. Balcesco, que je viens de nommer, est l'auteur d'excellentes monographies historiques et d'une histoire de Michel-le-Brave qu'il n'acheva pas; il publia aussi, dans la revue qu'il rédigeait avec Laurian, la plupart des chroniques valaques. Un grand

homme d'Etat moldave, Michel Kogalniceano, fut l'éditeur des chroniques de la Moldavie et, lui aussi, fondateur d'une revue historique, tout en écrivant de remarquables opuscules historiques.

Mais lorsque M. Hasdeu établit son influence dans le domaine de l'histoire aussi, il n'eut pas de grosses difficultés à vaincre. Kogalniceano était tout à la politique; l'école transylvaine ne signifiait plus rien; M. V. A. Urechia n'était qu'un dilettante nullement dangereux, dans la pleine conscience de sa faiblesse. Le savant bessarabien, avec ses connaissances étendues et sérieuses, avec son talent de critique et d'écrivain, s'imposa presque sans combattre.

Pendant une vingtaine d'années, M. Hasdeu rendit de grands services à l'histoire roumaine. Il publia ses «Archives historiques», recueil précieux de documents bien choisis, il donna à notre public ses «Cuvinte din betrani», qui ont aussi une importance purement historique; il entreprit, à grand fracas, une «Histoire critique des Roumains», ouvrage dont seule une partie parut. Enfin, il fonda le journal «Traian», qui ne négligea pas les études historiques, et plus tard l'importante «Columna lui Traian», réper-

toire d'ethnographie, de folklore, de philologie et d'histoire. Sans compter une foule de monographies en brochures.

Je ne serai pas le dernier à reconnaître l'importance de ces travaux; mais j'ajoute qu'en dehors des collections de documents, l'héritage de M. Hasdeu sera plus maigre qu'on ne le croit. Il est certain que son œuvre créatrice se compose en très grande partie d'hypothèses brillantes et vaines, qui ne peuvent éblouir que le public incompetent. Il vient de découvrir ainsi dans son dernier ouvrage, qui lui a valu un banquet d'avocats (ce qui, modestie à part, vaut bien moins que notre estime d'historiens), une lignée entière de Bassarabes inédits, sortis tout armés de son imagination féconde; il y a même une branche, toute nouvelle, de Bassarabes catholiques, et, qui sait? peut-être l'avenir nous réserve-t-il une éclosion inattendue de Bassarabes protestants ou mormons. Il n'y a pas jusqu'à son talent littéraire, je dirai même poétique (on ne le croirait guère, cependant, en lisant ses poésies, que j'ai le malheur de trouver médiocres), il n'y a pas jusqu'à ce talent bien réel qui ne nuise à la solidité de ses recherches, Il se laisse

séduire par la beauté d'une illusion, qui n'en est pas moins une, et il finit par y croire, ou, au moins, par l'adopter et vouloir qu'on y croie. Un sujet d'histoire devient bien vite chez lui un poème, une satire, une parabole, voire même un petit roman très ingénieux et raffiné, de nature à ravir les bons politiciens qui organisent chez nous les banquets.

J'ai dit que M. Hasdeu n'avait guère de rivaux. Papiu publiait des ouvrages d'érudition à tendance ou de bons recueils de documents. M. Urechia restait égal à lui même. Quant au reste, sauf Papadopol-Calimak, un érudit actif, c'était de la pacotille, des enfants de chœur bien soumis et bien nuls.

Il était écrit que ce règne devait être bien long et serein. La littérature de M. Hasdeu fut violemment attaquée par les junimistes; à l'aide de Cihak, de MM. Burla et Tiktin, les mêmes réformateurs firent passer de mauvais quarts d'heure au philologue du même nom; quant à l'historien Hasdeu, il restait intangible. Une hardie campagne de M. Pano, le chef conservateur d'aujourd'hui, tomba par son incompetence et malgré le talent polémique du combattant. Il

n'y avait pas d'historiens aux «Convorbiri» et on n'estimait pas trop le genre.

M. Hasdeu eut un élève, un seul élève comme historien, M. Tocilescu. Le croirait-on ? Ce M. Tocilescu, auquel son maître a reproché jadis un plagiat, avec pièces à l'appui, ce même historien qui taxait dernièrement le récent ouvrage de M. Hasdeu, dans un discours public, de faiblesse de vieillard, ce même directeur de musée qui sollicite depuis longtemps de M. Hasdeu la permission de travailler aux archives, a été pendant longtemps le disciple choyé de son professeur, son héritier présomptif... Il y avait, dans ce lointain passé, une société du «Roumanisme», très anti-dynastique, très chauviniste, où M. Tocilescu tenait des discours incendiaires contre «les étrangers» — on en visait de très haut placés, — et M. Hasdeu, qui avait ses vues, approuvait hautement tout cela. Oh ! mon Dieu ! ce que le passé renferme de mystères...

Bref, M. Tocilescu eut son heure. C'était un nouveau Balcescu, un nouveau Hasdeu. Ce qu'on pouvait attendre du jeune homme qui vous bâclait en se jouant, rien qu'avec ses souvenirs d'é-

colier, un énorme bouquin, plein de grec, de latin, de sanscrit, sur les Scythes, les Agathyrses, toute la Dace barbare antérieure aux Romains! Et tout cela venait de lui; c'était lui qui avait lu, noté, critiqué, rédigé toute cette science... Personne ne l'avait précédé dans la voie, pas un de ces Allemands, pour lesquels comme savants, on a une si haute admiration...

Mais, quand on le fit professeur d'université, académicien, directeur du musée, on commença à y regarder de plus près. Il y eut des protestations, des critiques un peu vives, tout un petit scandale, vite étouffé. Malgré ses nombreuses occupations, M. Tocilescu publie encore. Son premier ouvrage, contesté, a été suivi par d'autres, qui lui appartiennent, sans doute.

Et on sait que ce n'est pas un Hasdeu, ni un Balcescu. C'est un travailleur zélé, sans être un bon travailleur. Il aime à être exact, mais il n'est pas complet et il lui arrive souvent de ne pas être honnête dans ses investigations et ses critiques, pimentées par une envie peu commune et très reconnaissable. Il n'a jamais (mais jamais!) eu une idée plus large qui vînt de lui, et son style

est, sans doute, un des plus communs qu'on puisse imaginer. Oh ! pas un Hasdeu et pas un Balcesco !

Je disais que les junimistes n'avaient pas d'historiens parmi eux. Je n'oubliais pas M. Xenopol, qui n'est pas de ceux qu'on puisse oublier, mais il a publié ses ouvrages les plus importants après avoir quitté le groupe, où il a débuté comme philosophe, comme critique, comme historien aussi.

M. Xenopol est un des plus populaires parmi les historiens roumains et il a le mérite d'avoir accompli avec courage et avec talent la charge difficile d'écrire une histoire générale des Roumains, presque au courant des résultats acquis par la science.

Cette histoire a d'abord la grande qualité d'être cohérente, unitaire, d'un seul jet. Elle en a une autre, non moins remarquable, et qui a contribué grandement à la popularité du livre et de son auteur, celle d'être intéressante: on peut la lire sans effort et sans fatigue, d'un bout à l'autre. C'est un ouvrage d'éducation qui a profité et profitera encore à notre peuple.

J'ai cru un moment — et nous avons cru cela tous les jeunes — que notre

travail pourrait bien aller côte à côte avec le sien, qu'il était le seul avec lequel nous pouvions, parmi les écrivains d'une autre génération, faire un pacte naturel d'alliance scientifique. Nous ne nous cachions pas les défauts de son grand ouvrage, un peu bâclé, surtout sous le rapport de l'information et des soins minutieux que réclame l'érudition moderne; mais nous trouvions des explications: le désir de livrer plus tôt au public un ouvrage utile, plein de vues nouvelles et souvent justes, le manque de bibliothèques; des occupations auxquelles il n'avait pas le courage de renoncer... Nous nous taisions, autant que possible, sur ces défauts et nous entourions de notre sympathie notre prédécesseur ou notre ancien maître, dont nous apprécions l'esprit distingué et peu sujet aux illusions scientifiques.

Mais des choses sont arrivées qui nous ont montré que nous ne devons compter que sur nos propres forces. Notre maître et notre allié ne s'intéressait à nos ouvrages qu'autant qu'ils pouvaient soutenir ses vues; il n'entendait pas se faire des ennemis en adoptant les nôtres; il était le premier à abandonner notre cause, qui était un peu la

sienne; il ne reconnaissait pas dans notre travail ce qu'il est dans notre conviction: un travail de laborieuse rénovation. Nous l'avons vu voter contre nous, avec les ennemis que nous suscite chaque jour notre activité scientifique. C'est un douloureux chapitre de nos désillusions, et je préfère le clore, non sans avoir rendu à M. Xenopol, comme historien sinon comme professeur, toute la justice qu'il mérite.

Qu'est-ce qu'il y aurait à faire, maintenant, pour les études historiques? Énormément. Et voici les devoirs qui s'imposent à l'État:

... Soutenir par des abonnements ou en la faisant imprimer à ses dépens la revue d'histoire qui nous manque, un demi-siècle après Kogalniceano, Laurian et Balcesco il n'y a guère que les Annales de la section d'histoire de l'Académie, où on cherche à nous fermer le chemin. Et cela ne suffirait pas. Il faut que, suivant l'exemple de l'Italie, notre État crée des sociétés régionales pour l'histoire et, en général, la connaissance ethnographique, géographique et historique de ces régions. Ces sociétés devraient publier un bulletin et la seule charge que prendrait le ministère de l'instruc-

tion serait celle de publier ce bulletin. Et, si ces sociétés jouissaient des bibliothèques, des archives, des musées dont je proposais la création (sans qu'il y eût rien à payer!), leur activité serait bientôt percevable, et la connaissance du pays ferait des progrès rapides. Car, aujourd'hui, il faut le reconnaître, nous sommes, avec la Turquie, le pays de l'Europe qui s'ignore le plus, et cela ne doit plus être, pour l'honneur de ce pays.

III. LA PRESSE

Nous avons beaucoup de journaux en Roumanie et, depuis quelque temps, on les lit beaucoup. Comment ces journaux se distinguent-ils, comment sont-ils rédigés et quelle est leur influence sur la civilisation nationale?

Il y a d'abord, en commençant par le plus bas et le plus mauvais, les feuilles de la province. La plupart ne paraissent que pendant quelques mois ou bien prolongent plus longuement une existence absolument irrégulière. Il y a des journaux qu'on publie seulement dans la période des élections, voire même des numéros uniques. Il y a quelques

journaux plus connus, qui paraissent depuis longtemps sans qu'ils soient meilleurs que les autres.

Jadis, la presse de Iassi était une presse estimable qui se distinguait nettement du journalisme politique des autres chefs-lieux de district. A présent, l'œuvre d'assimilation a beaucoup avancé. Cependant, la minuscule feuille des junimistes de cette ville, l'*Era Noua*, où écrivent des personnes qui ne sont pas des journalistes de profession, a une forme littéraire comme autrefois, et je me souviens d'avoir vu, il y a peu de temps, des numéros très lisibles, d'un contenu relativement varié et intéressant. Quant à l'*Opinia*, depuis que ses patrons gouvernent, elle est en pleine décadence. Le reste est au niveau de la presse de troisième ordre de Bucarest.

Ceux qui rédigent les journaux de la province forment un type distinct et très curieux dans notre société bariolée.

Ce sont des *bărați*, des jeunes gens qui n'ont pas fini leurs classes, qui n'ont ni le droit ni le talent d'occuper une fonction, qui dédaignent de gagner leur pain d'une autre manière honnête; des déclassés pourris de vices dont un vernis de culture n'a fait qu'accroître la vanité,

le sentiment exagéré de l'importance personnelle.

Ils écrivent mal, ces novices de l'orthographe, qui n'y passent jamais, maîtres mais ils crient fort et disent ce qu'on veut, la chose demandée fût-elle la plus dégradante pour celui qui doit la mettre par écrit. Arrivés à la tête des affaires, les hommes politiques «qui créent et encouragent cette indignité» font du «rédacteur» dévoué un commissaire, un «agent de barrière», une sangsue bureaucratique ou de police. Quand le gouvernement change, il recommence.

La petite feuille a deux autres espèces de rédacteurs : d'abord.... ceux des journaux de Bucarest, qu'on pille, jusqu'aux télégrammes en retard, dont on ne croit pas pouvoir se passer. Ensuite, pour les articles de fond, pour les pièces de résistance, les professeurs, voire des professeurs de lycée. Et il y en a qui ne dédaignent pas même de prendre la place de l'aspirant au commissariat de police et de «faire» toute la gazette. Le malheureux qui oublie jusqu'à ce point ses devoirs d'éducateur est certain d'obtenir plus tard un inspectorat, de recevoir une bourse «pour faire des études à l'étranger» (le cancre!) ou un «se-

cours», «pour une mission scientifique» dans un pays quelconque de l'Europe.

Ce que ces journaux contiennent? Mais on l'a vu. Ce qu'ils profitent à la civilisation nationale? Voyons donc!

Les journaux bucarestois sont quelquefois au niveau de ces affreuses follicules. Mais dans ce qui suit je ne m'occupe que de la presse qu'on peut lire ou plutôt de celle qu'on s'habitue à lire.

On distingue ordinairement les «journaux de parti» des «journaux indépendants». On comprend ce que sont les premiers; quant aux seconds, il ne faudrait pas les confondre avec les journaux d'information de l'étranger, journaux sans couleur politique et largement ouverts aussi aux questions littéraires. Nos journaux indépendants font aussi de la politique, mais d'un point de vue qui n'est pas celui d'un parti déterminé; ainsi, l'*Adeverul*, journal anti-dynastique et socialiste, est un journal indépendant, sans être un journal de parti, parce qu'il n'y a jamais eu de parti anti-dynastique et parce que le parti socialiste, dans son organisation actuelle (s'il existe encore un parti socialiste), a une autre manière de comprendre et de juger les choses.

Tous les journaux ont des collaborateurs occasionnels, presque toujours gratuits, des inspirateurs — pour les journaux de parti—qui y font passer des notices ou des articles, et un personnel de rédaction, ordinairement très restreint (les journaux de mauvaise foi ont la coutume de décupler la personne de chacun de leurs collaborateurs). Les rédacteurs sont parfois, mais pas toujours, des hommes du métier et il y en a qui, grâce à leur talent ou à la routine, publient des articles intéressants et lumineux qui se lisent avec attention et avec plaisir. Pour la même besogne, on emploie surtout des étudiants besogneux ou en rupture de ban et des déclassés.

Tous nos journaux roumains — et je ne m'occupe naturellement que de ceux-là, — sont très mal rédigés. Si l'article de tête est bien fait, les autres sont considérés comme une manière quelconque de remplir les colonnes vides. Il y a différents systèmes, tout aussi mauvais. Un de ces systèmes est celui de distraire le public en s'en prenant, dans de courts articles blagueurs, aux ennemis du parti ou aux personnes antipathiques au journal. On lit journellement des choses infâmes, d'insignes sa-

letés qui devraient mener la feuille et le rédacteur en police correctionnelle. Le vieux terme démodé et fade de «Monsieur» est remplacé presque toujours par des qualificatifs qui donnent une haute idée de l'éducation que reçoivent les rédacteurs de nos journaux. Un autre système, celui des rares journaux qui gardent leur dignité, est celui d'enclaver dans leurs colonnes des dissertations absolument originales et très intéressantes sur les chemins de fer de l'Amérique méridionale, sur la vie privée du président Krueger, sur l'organisation des études supérieures au Japon et sur le journalisme dans les trois règnes de la nature.

Cela s'imprime en grosses lettres, vu l'importance du sujet. Un troisième système est celui des faux correspondants: ces bonnes gens, dont on souhaite vivement l'existence, écrivent de Pétersbourg, de Vienne, d'Athènes des choses qui ressemblent étonnamment à celles qu'on a lu peu auparavant dans la *Neue Freie Presse* ou le *Figaro*. Un dernier système est le système littéraire: des chroniques en vers ou en prose, qu'on ne paye jamais; c'est bien mauvais, mais c'est toujours une colonne par nu-

méro de perdue ou... de gagnée, selon le point de vue où on se place.

Les télégrammes sont fournis par «l'Agence Roumaine»; les journaux ne les commentent guère qu'à l'aide du Larousse ou de l'almanach Hachette, qui fournit aussi des illustrations aux feuilles illustrées. Les informations ne sont jamais triées et la plupart des journaux roumains ont un faible marqué pour les exploits des cambrioleurs, des assassins, des voleurs de poules, aux exploits desquels les colonnes de nos feuilles sont toujours ouvertes. Le feuilleton est occupé par un mirifique et *ponson-du-terraillesque* roman français, traduit par un braconnier quelconque, toujours sans la permission de l'auteur.

Je ne m'occuperais pas de cela si nous avions un public pour notre littérature. Mais ceux qui ne lisent pas les livres lisent les journaux et ces journaux, — si leurs rédacteurs ne sont pas des cyniques sans patrie, comme ce méprisable quidam qui affirmait, sous son propre seing, que nous n'avons pas le droit (comprenez-vous ?) d'avoir une littérature, puisqu'il y a bien pour nous

celle des autres, — ces journaux doivent suppléer à la lecture des livres et préparer leur nombreux public pour cette lecture, l'y encourager, l'y diriger.

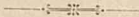
Qu'ils fassent, nos journalistes, la politique qu'ils veulent; je ne m'en soucie guère, mais qu'ils daignent ne pas corrompre par leur langage impudique, qu'ils veuillent bien instruire, en rédigeant d'une toute autre manière, d'une manière plus large, plus intelligente, plus *roumaine* et plus instructive leurs gazettes. On m'a dit, depuis que je publie ces articles, que le public ne lit rien parce qu'il ne peut pas choisir. Que le journaliste le leur dise, car c'est son devoir. Qu'il apprenne à recevoir les hôtes littéraires qui honoreront les colonnes du journal; qu'il leur réserve leur place, une place, une place digne d'eux, qui soit une tribune d'instruction pour le public! Qu'ils fassent tout cela, car notre presse devrait être, sous ce rapport, supérieure à la presse des pays complètement civilisés, où le secours du journaliste n'est plus à ce point nécessaire au développement de la civilisation nationale.

C'est tout ce que je voulais dire, et je suis convaincu qu'il fallait le dire, que j'ai bien agi en le disant. D'abord, parce qu'il en est peut-être parmi mes lecteurs qui en profiteront, et quelque changement se produira, maintenant ou plus tard. Ensuite, pour qu'on sache, quand on étudiera cette lamentable période de notre développement, qu'il y avait des personnes qui ne croyaient pas que tout fût pour le mieux, qui avaient encore la faculté de ressentir douloureusement ce qu'elles voyaient dans la Roumanie de la fin du dix-neuvième siècle.



ERRATA

<u>Pag.</u>	<u>Ligne</u>	<u>Au lieu de</u>	<u>Lire</u>
36	24	Jean Vêrgolici	Etienne Vêrgolici



PRIX: 2 FRANCS